UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

Stratégies des familles modestes pour assurer leur subsistance et l'instruction de leurs enfants : Etude menée dans les quartiers de Gatumba et Mugoboka en 2022

DUSUBIRE, Donatien

2023
UB, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines,
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/493

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

MASTER EN SOCIO-ANTHROPOLOGIE

STRATEGIES DES FAMILLES MODESTES POUR ASSURER LEUR SUBSISTANCE ET L'INSTRUCTION DE LEURS ENFANTS :

Etude menée dans les quartiers de Gatumba et Mugoboka en 2022

Par :

Donatien DUSUBIRE

Mémoire

présenté et défendu publiquement en vue de l'obtention du

Diplôme de Master en Socio- anthropologie

Identification des membres du jury :

Président : Dr Ferdinand MBERAMIHIGO

Directeur : Pr Salvator NAHIMANA

Codirecteur : Dr Célestin MVUTSEBANKA

Secrétaire : M-A Fidèle SEBUSHAHU

Bujumbura, Mai 2023

IDENTIFICATION DES MEMBRES DU JURY

Président : Dr Ferdinand MBERAMIHIGO

Directeur : Pr Salvator NAHIMANA

Codirecteur : Dr Célestin MVUTSEBANKA

Secrétaire : M-A Fidèle SEBUSHAHU

DEDICACE

A nos chers parents ;

A nos frères et sœurs ;

A nos camarades de classe.

REMERCIEMENTS

Au seuil de ce document, nous aimerions remercier vivement Pr Salvator NAHIMANA et Dr Célestin MVUTSEBANKA, pour avoir bien voulu diriger notre travail : sans leurs orientations, leurs conseils, notre recherche n'aurait pas abouti.

L'expression de notre gratitude va aussi à tout le corps professoral du Département Socio-anthropologie, pour leurs enseignements déterminants dans notre formation au métier de socio-anthropologue.

Nos sincères remerciements s'adressent également à Monsieur Christmas NSABIMANA, pour son assistance, tant en matériel qu'en conseils qu'il nous a fait bénéficier du début jusqu'à la fin de nos études du deuxième cycle universitaire.

Un vibrant hommage est adressé à nos parents qui se sont donné corps et âme pour notre transformation tant physique, morale qu'intellectuelle.

Enfin, nous ne pouvons ne pas dire Merci à nos camarades de classe avec qui nous avons passé deux années de joie et de peines tout au long de notre cursus académique de Master.

Donatien DUSUBIRE

RESUME

En périphérie de la ville de Bujumbura, tout comme dans tout quartier populaire, des familles en précarité y vivent ou plutôt y survivent. Elles font face au double combat de survie : recherche de subsistance et instruction des enfants.

Comment ces familles modestes mobilisent-elles des stratégies diverses pour pouvoir répondre à ce double combat ?

Notre recherche qualitative appuyée sur les techniques d'observation et d'entretien semi-directif a permis de faire une récolte des données de terrain intéressantes.

Notre étude, menée auprès des familles en précarité résidant à Mugoboka et Gatumba en périphérie de Bujumbura révèle diverses stratégies qui les maintiennent debout face au double combat de survie qu'elles mènent. Elles astreignent tous leurs membres aux activités génératrices de revenus, s'adonnent à la polyactivité, se créent des réseaux sociaux et adoptent une attitude de priorisation dans l'organisation et la gestion des besoins fondamentaux. Autrement dit, c'est la responsabilisation précoce, la spécialisation en tout et en rien, la priorisation des besoins et, enfin, l'interdépendance et l'interconnaissance qui constituent un réseau social de secours efficace qui font que ces familles en précarité survivent.

Mots clés : Famille, stratégies de survie, instruction, enfant et précarité.

ABSTRACT

On the outskirts of the city of Bujumbura, as in any slum, families in precariousness live there or rather survive there. They face the double fight of survival: search for subsistence and education of children.

How do these modest families mobilize various strategies to be able to respond to this double fight?

Our qualitative research based on observation and semi-directive interview techniques has made it possible to collect interesting field data.

Our study, conducted with families in precariousness residing in Mugoboka and Gatumba on the outskirts of Bujumbura, reveals various strategies that keep them standing in the face of the double fight for survival they lead. They restrict all their members to income-generating activities, engage in polyactivity, create social networks and adopt a prioritizing attitude in the organization and management of basic needs. In other words, it is early responsibility, specialization in everything and nothing, the prioritization of needs and, finally, the interdependence and mutual knowledge that constitute an effective social support network that makes these families in precariousness survive.

Keywords: Family, survival strategies, education, child and precariousness.

TABLE DES MATIERES

IDENTIFICATION DES MEMBRES DU JURY i

DEDICACE ii

REMERCIEMENTS iii

RESUME iv

ABSTRACT v

TABLE DES MATIERES vi

LISTE DES TABLEAUX ET DES PHOTOS ix

SIGLES, ABREVIATIONS ET ACRONYMES x

AVANT PROPOS xi

0. INTRODUCTION GENERALE 1

0.1. Objet de recherche 1

0.2. Choix et intérêt du sujet de recherche 2

0.2.1. Motivation personnelle 2

0.2.2. Motivation scientifique 2

0.2.3. Intérêt du Sujet 3

0.3. Délimitation du sujet 4

0.4. Problématique 5

0.4.1. La question de recherche 7

0.4.2. Nos hypothèses 8

0.4.3. Objectifs de recherche 8

0.4.3.1. Objectif général 8

0.4.3.2. Objectifs spécifiques 9

0.5. Subdivision du travail 9

CHAPITRE I. REVUE DE LITTERATURE 10

I.1. Définition des concepts 10

I.1.1. Survie et stratégies de survie 10

I.1.2. La famille 12

I.1.3. De l'éducation et de la scolarisation/instruction 15

I.1.4. L'enfant 17

I.1.5. Précarité 18

I.2. Positionnement théorique 20

I.2.1. Le fonctionnalisme 20

I.2.2. L'interactionnisme 22

I.3. Rôle de la famille dans les stratégies de survie et instruction des enfants 24

I.3.1. Stratégies de survie à caractère social 25

I.3.2. Stratégies de survie à caractère économique 28

I.3.3. Famille et stratégies de scolarisation des enfants 30

CHAPITRE II. DEMARCHE METHODOLOGIQUE 33

II.1. L'observation 33

II.2. L'entretien semi-directif 34

II.3. Un récit de vie 35

II.4. Techniques d'analyse et de traitement des données 35

II.5. Présentation du terrain de recherche 36

II.5.1. Terrain d'enquête 37

II.5.2. Choix de la population d'enquête 38

CHAPITRE III : PRESENTATION, ANALYSE ET INTERPRETATION DES RESULTATS 41

III.1. Sources de revenu des familles périurbaines de Bujumbura 41

III.1.1. Petit commerce dans les cités comme stratégie de survie 42

III.1.2. Petite agriculture 46

III.1.3. De la division sociale du travail au sein de la famille 48

III.2. Des réseaux sociaux dans la recherche des moyens de subsistance familiale et de l'instruction des enfants 52

III.2.1. Contribution de la femme, des enfants et autres groupes sociaux dans la recherche des moyens de subsistance familiale 52

III.2.1.1. Participation de la femme dans les activités génératrices de revenu 52

III.2.1.2. Contribution des enfants dans la recherche de subsistance familiale 56

III.2.1.3. Famille élargie et voisinage dans la logique des stratégies de survie 59

III.2.1.4. Des associations à un réseau social 63

III.3. Organisation et gestion du revenu familial pour couvrir les besoins de la famille 68

III.3.1. Gestion oganisationnelle des besoins et du revenu au sein de la famille 68

III.3.2. Famille : unité économique et unité de consommation 70

III.3.3. Entente familiale comme stratégie de survie 76

CHAPITRE IV. DISCUSSION DES RESULTATS 80

IV.1. La polyactivité des familles périurbaines : moteur pour la survie familiale et pour le changement social 80

IV.2. Les familles périurbaines mobilisent des stratégies de survie dans les interactions avec d'autres individus pour la poursuite de leurs fins 83

IV.3. Les groupes sociaux d'appartenance : champ du double combat de survie 85

IV.4. Priorisation des besoins fondamentaux, réponses à une bonne organisation et gestion des ressources familiales et occasion à mieux prouver la force de sa personnalité 87

CONCLUSION GENERALE 89

BIBLIOGRAPHIE 91

ANNEXES 96

LISTE DES TABLEAUX ET DES PHOTOS

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Répartition des enquêtés par quartier, sexe et qualificatif 40

LISTE DES PHOTOS

Photo 1 a et b : Un interlocuteur vendeur de boisson locale et ses clients à Mugoboka..... 43

Photo 2 a et b : Des femmes qui vendent du charbon à Gatumba..... 46

Photo 3 a et b : Des femmes qui exercent leur activité de commerce dans une cité à Gatumba 48

Photo 4 a et b : Des gens en plein exercice de leur métier d'« *ubukarani* » 50

Photo 5 a et b : Un interlocuteur qui fait son métier de grilleur de viande à Mugoboka 51

Photo 6 a et b : Des nattes à la fin du tressage et une interlocutrice en plein activité de vannerie . 54

Photo 7 a et b : Les enfants qui vendent des arachides au bord d'une route menant vers Mugoboka et à Gatumba 59

Photo 8 a, b et c : Distribution des kits scolaires aux enfants, par PIKADE, à Gatumba 66

SIGLES, ABREVIATIONS ET ACRONYMES

al. : Avec collaborateurs

COTEBU : Complexe Textile de Bujumbura

DREES : Direction de la Recherche, des Etudes, de l'Evaluation et des Statistiques

E.S.F : Emploi Services Formation

EHESS : Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Etc. : Et cætera

F.BU : Francs Burundais

FLSH : Faculté des Lettres et Sciences Humaines

FPSE : Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education

ISBN : *International Standard Book Number* (Numéro international normalisé du livre)

OCDE : Organisation de Coopération et de Développement Economiques

ONU : Organisation des Nations Unies

p. : Page

PIKADE : Pionniers de Kanyaru pour le Développement

PNUD : Programme des Nations Unies pour le Développement

pp. : De la page…à la page…

PUF : Presses Universitaires de France

PUR : Presses Universitaires de Rennes

UB : Université du Burundi

UCL : Université Catholique de Louvain

ULB : Université Libre de Bruxelles

UNICEF : United Nations of International Children's Emergency Fund

AVANT PROPOS

Ce travail a été rédigé dans le cadre de l'obtention du diplôme de master en socio-anthropologie. C'est une contribution à la compréhension des stratégies mobilisées par les familles modestes pour assurer leur subsistance et l'instruction des enfants. La question fondamentale de la présente étude est d'étudier les stratégies de survie des familles modestes issues de la périphérie de la ville de Bujumbura. Les informations recueillies sur terrain au moyen de l'entretien semi-directif et un récit de vie montrent que : pour manger ou scolariser leurs enfants, les familles modestes de la périphérie doivent se mettre en route chaque jour pour la recherche de subsistance familiale. Il y a également les groupes sociaux (familles élargies, clubs, associations, etc.) qui permettent à ces familles de créer un capital social et/ou un réseau social qui est l'une des stratégies sociales de survie. Autrement dit, elles astreignent tous leurs membres aux activités génératrices de revenus, s'adonnent à la polyactivité, se créent des réseaux sociaux et adoptent une attitude de priorisation dans l'organisation et la gestion des besoins fondamentaux.

0. INTRODUCTION GENERALE

Le Rapport National pour Habitat III de 2015[1] montre que, au Burundi, 8.792.681 habitants sur 9.834.543 habitants vivent en milieu rural. En périphérie de la ville, une partie de la population vit dans des conditions modestes. Elle exerce différentes activités génératrices de revenu disponibles dans leur environnement.

Cependant, cette population a du mal à trouver des moyens matériels et financiers nécessaires pour assurer efficacement la survie et l'instruction des enfants. Il ne lui est pas facile de trouver de l'argent pour payer tous les frais scolaires (minerval, matériel scolaire divers, frais ponctuellement requis) s'ajoutant sur les dépenses de subsistances familiales.

Pour les familles modestes des quartiers périphériques, survivre et instruire les enfants est un double défi qu'il faut relever, un double combat à mener. Pour y réussir, il faut trouver et mettre en œuvre des stratégies.

Dans cette étude, il s'agit de ces familles de la périphérie de la ville de Bujumbura qui vivent au jour le jour tout en maintenant leurs enfants à l'école, ces familles qui mènent « le double combat ».

0.1. Objet de recherche

La présente étude porte principalement sur les stratégies sociales et économiques des familles modestes de la périphérie de la ville de Bujumbura. Cela veut dire qu'au lieu de prendre plusieurs aspects (social, théologique, économique, politique, etc.) de recherche qui peuvent échapper à l'explication claire et à la compréhension étayée du phénomène -sans oublier qu'il y a interactions de tous ces facteurs-, nous nous sommes concentré sur l'aspect socio-économique des stratégies mobilisées pour le double combat de survie.

[1] PNUD, *Rapport National pour Habitat III*, Bujumbura, 2015, p.7.

0.2. Choix et intérêt du sujet de recherche

Le choix du sujet n'a pas été le fruit du hasard ; il l'a été pour des raisons diverses, tant personnelles que scientifiques.

0.2.1. Motivation personnelle

Tout d'abord, nous-même originaire du milieu rural, nous avons vécu dans des conditions difficiles avec nos parents surtout au cours de notre formation scolaire. Néanmoins, nous avions au moins une relative autosuffisance alimentaire grâce à l'activité d'agriculture et d'élevage. Ensuite, le constat est que les familles modestes de la périphérie de Bujumbura vivent dans des conditions de débrouillardise. Elles se lancent dans des secteurs d'activités diverses. Tous les matins nous observons des mouvements des hommes et des femmes, jeunes et âgés qui viennent de Sororezo rural, Mugoboka et ailleurs qui convergent vers le centre-ville pour y exécuter de petits « boulots ».

0.2.2. Motivation scientifique

La recherche sur les stratégies de survie des familles modestes est un travail qui n'a pas encore attiré beaucoup d'attention des sociologues et d'anthropologues dans notre société. Seuls certains jeunes chercheurs qui viennent de présenter récemment leurs mémoires de fin d'étude du cycle de Master l'ont abordée.

Nous pensons notamment à :

- NGOROYIMANA Philémon, avec son mémoire de fin d'étude de master, « *Les jeunes vendeurs des crédits téléphoniques. Entre survie et débrouillardise. Etude menée en Mairie de Bujumbura* ». Il montre comment les jeunes se débrouillent dans la recherche de subsistance en ville. La vente des unités de recharge constitue, selon lui, une solution alternative pour la recherche de subsistance des jeunes.

- IRAKIZA Papias, « *La femme burundaise face à la pauvreté et la précarité dans les métiers : une étude socio-anthropologique de la résilience des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura en 2020* ». Il nous parle des femmes qui combattent pour trouver ce qui peut « maintenir la famille debout ».

Contrairement à ces derniers qui ont considéré une catégorie d'individus pris en dehors de la famille, nous avons travaillé sur la famille dans son entièreté en maintenant l'idée d'E. Durkheim d'appréhender « le social par le social », « toujours expliquer le social par le social et éviter « l'erreur méthodologique de passer du social au psychologique »[2]. Ce travail-ci consistera à entrer en contact avec les familles des quartiers populaires en se bornant entièrement sur le domaine socio-anthropologique pour parler de la vie réelle de ces familles afin de mieux comprendre ce qui se joue à l'intérieur desdites familles.

Enfin, le cours de « Socio-anthropologie de la pauvreté et de la précarité » et celui de « Sociologie de la famille et de l'éducation » que nous avons suivis dans notre cursus académique nous ont aussi inspiré. Dans le deuxième cours, nous voyons que le savoir scolaire joue un rôle déterminant dans la formation des mentalités et peut être une matrice de paradigmes. Une culture scolaire spécialisée façonne l'identité de l'élève différemment d'une autre où les contenus de connaissance sont organiquement liés. Dans le chapitre 2 intitulé « La famille », Durkheim montre l'importance de la famille comme institution sociale qui constitue un groupe primaire qui revêt des formes différentes selon les sociétés et assure une des fonctions qui est la socialisation des enfants. Dans ce même chapitre, nous voyons que *la famille est un fait social du fait qu'elle assure, plus ou moins selon les sociétés un certain nombre de fonctions sociales : lieu de reproduction, la famille est aussi lieu de relations affectives, lieu essentiel de socialisation de l'enfant et enfin un lieu où s'exercent diverses activités économiques mais aussi de consommation*. Cela nous aide à étudier les familles des quartiers face à leurs stratégies de survie.

0.2.3. Intérêt du Sujet

Au point de vue scientifique, l'intérêt de cette recherche se situe dans le prolongement des réflexions sur les cours cités ci-haut destinés à actualiser les optiques de recherche dans les sciences sociales en général et en socio-anthropologie de manière spécifique. Ces réflexions tentent de dégager certaines réalités qui couvrent les stratégies de survie dans la société en général et au sein des familles modestes des quartiers populaires et/ou de la périphérie de la ville de

[2]DURKHEIM, E., *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, P.U.F., 1960, p.95.

Bujumbura en particulier. Un deuxième objectif est que ce travail permettra aux autres chercheurs de s'inspirer de nos analyses afin d'appréhender les trajectoires de vie de famille périurbaine.

Dans son aspect social, cette étude vise à ressortir les interactions et les modes de vie de ces familles dans l'exercice des fonctions ou des rôles que les membres de celle-ci ont en dehors et à l'intérieur d'elle-même ainsi que des moyens visant à équilibrer la vie professionnelle et familiale. Par conséquent, la présente étude va aider à mieux connaître les réalités dans les quartiers populaires et/ou périphériques de la ville de Bujumbura que le reste de la communauté ignore et, partant, à mieux servir cette dernière. Cela aidera les pouvoirs publics à avoir une base sur laquelle s'appuyer pour prendre des décisions à certaines réalités de la population issue de la périphérie.

0.3. Délimitation du sujet

Le sujet est très vaste pour être épuisé dans son entièreté ; il doit être circonscrit. De ce point de vue, notre travail connaîtra une double délimitation relative d'abord à la matière et ensuite à l'espace et enfin au temps.

En ce qui concerne la matière : nous parlons des familles modestes face aux stratégies de survie et d'instruction de leurs enfants en insistant sur l'angle socio-économique. Nous avons laissé de côté les familles dont le chef de ménage a un emploi et/ou toute autre ressource de revenu stable. Les familles qui nous intéressent plus que d'autres sont celles dont les membres se débrouillent au jour le jour pour avoir leurs subsistances.

Spatialement, nous nous sommes limité à un quartier périphérique situé au centre-est de Bujumbura mairie : Mugoboka[3]. Pour y voir bien clair, nos enquêtes ont également porté sur une bourgade située au sud-ouest de la ville-mairie : Gatumba[4].

Temporellement, en raison de la période allouée à ce travail qui est limitée, l'année 2022 a été une période pendant laquelle l'étude a été réalisée.

[3]Infra pp.36- 37

[4]Infra pp.36-37

0.4. Problématique

Toutes les familles, en l'occurrence les familles modestes, supportent des charges pour la survie de leurs membres et pour l'instruction des enfants. L'on assiste, année après année, à une hausse du coût de la vie. Particulièrement, dans les familles périurbaines de la ville, la vie devient très difficile. Les enfants à parents socio-professionnellement défavorisés (ceux qui n'ont ni emplois et revenus stables, ni « espace-agricole-de-derrière-l'-enclos », *inyuma y'urugo*) pèsent financièrement beaucoup plus lourds que ceux des familles privilégiées au point de vue socio-économique. Une faible scolarisation des enfants et des conditions de vie quotidienne difficiles se constatent dans ces familles défavorisées.

La plupart des enfants qui, dans la ville de Bujumbura, circulent en demandant de l'aumône à toute personne qu'ils rencontrent dans la rue sont issus des familles défavorisées des quartiers populaires et/ou de la périphérie de la ville et sont déscolarisés. Ils avancent, comme raison d'abandonner l'école, « la pauvreté au sein de leurs familles ». Dans sa thèse de doctorat, Athanase NSENGIYUMVA montre comment la vie en ville est difficile *:* « *La vie n'est pas facile dans la ville de Bujumbura. Pour pouvoir survivre, chacun cherche à construire sa position dans un univers où la situation peut à tout moment se renverser. Cela revient à vivre sous la menace permanente du manque, voire de la rupture. Même des familles qui travaillent s'en sortent difficilement car le pouvoir d'achat s'est largement détérioré* »[5].

Dans les zones périphériques de la ville, la plupart des familles se retrouvent dans la précarité. Elles forment des classes sociales défavorisées dont les conditions socio-économiques exercent une influence sur leur survie et l'instruction de leurs enfants ainsi que la durée de leur scolarité. Ailleurs, la problématique a été soulevée depuis longtemps jusqu'à émettre des théories : en matière de réussite scolaire, il y aurait des « héritiers » à la cagnotte pleine et d'autres à la cagnotte quasi vide (Pierrre BOURDIEU)[6].

T. HUSEN l'exprime bien lorsqu'Il écrit : « *En examinant le degré de disparité dans la participation au niveau d'un système éducatif, on utilise généralement la classe sociale comme*

[5] NSENGIYUMVA, A., *L'espace public urbain comme lieu de survie : Les Timbayi de Bujumbura*, UCL, 2010, p.104

[6] BOURDIEU, P. et PASSERON, J.C, *Les heritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Editions de Minuit, 1994

une sorte d'indice global d'origine sociale. Habituellement, les catégories sont au nombre de trois : classes supérieures, moyennes et inférieures qui correspondent grosso modo aux catégories professionnelles des cadres supérieurs et professions libérales, des professions semi libérales et des employés et des travailleurs manuels »[7].

Quant à JOURDAIN A. et NAULIN S., BOURDIEU P. a raison : « *l'origine sociale est le facteur de différenciation le plus déterminant, les enfants issus des classes populaires apparaissant comme les laissés-pour-compte de l'institution scolaire* » [8] . Donc, les conditions de vie décourageraient ces familles presque dans tous les domaines. La plupart de ces dernières doivent affronter des situations devenant de plus en plus difficiles : exclusion de la protection sociale, exclusion de l'accès aux soins médicaux, exclusion au droit de la table garnie, à l'éducation pour tous, etc.

Au Burundi, dès notre enquête exploratoire, nous avons trouvé une réalité particulière. Dans leur situation de « précarité », toutes les familles modestes de la périphérie de la ville « ne se tiennent pas debout » de la même manière face au double combat de survie. Nous avons trouvé qu'il y a celles qui s'organisent, se débrouillent et parviennent à survivre et à assurer l'instruction de leurs enfants grâce à certaines activités du secteur informel qu'elles exercent et à des réseaux inédits qu'ils entretiennent. Cela nous met d'accord avec Jean-Marie LAFORTUNE quand il écrit : « *La vie de l'homme en société est une lutte pour l'existence et donc un procès d'adaptation sélective* »[9].

Quelques soient les situations dans lesquelles elles se retrouvent, les familles périurbaines de Bujumbura ne se laissent pas aller au découragement : « *(…), en retour les parents interviennent sur ou dans le fonctionnement du système scolaire, par les effets de leurs stratégies de*

[7]HUSEN, T., *Influence du milieu social sur la réussite scolaire*, Paris, OCDE, 1975, p.24.

[8] JOURDAIN, A., et NAULIN, S., « Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu », *Idées économiques et sociales* », 2011/4(N° 166), pp.6-14.

[9]LAFORTUNE, J-M., « Les règles de l'ostentation : L'œuvre-phare de Veblen : source et guide de la sociologie du loisir », *Revue Interventions économiques*, mis en ligne le 01 octobre 2007, https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.537 consulté le 13 septembre 2022 à 10h11min

"consommateurs d'école", par leur intervention directe, institutionnalisée ou pas, au sein des établissements. (…) »[10].

Le propos est plus explicite avec BRUNO, L., Dans sa *Sociologie de l'emploi*, il explique que les familles de classe moyenne se débrouillent dans le secteur informel : « *Certes, les revenus de l'activité informelle sont bas ; mais ils existent. Certes, l'assurance chômage est absente, les gens se débrouillent dans le secteur informel… en d'autres termes, la dénonciation de la pauvreté dans l'informalité n'entame à aucun moment les discours sur la nécessité de l'ajustement économique (…)* »[11].

0.4.1. La question de recherche

Pour survivre et résister à la détérioration de leurs conditions de vie, les familles périurbaines développent des stratégies de survie visant à se maintenir dans le présent et dans le futur. « *Quand une partie des couches entières de la société voient s'aggraver où se détériorer leur niveau de vie, au point de sentir leur reproduction matérielle et biologique sérieusement menacée…il est raisonnable de parler de stratégie de survie comme phénomène social, tant que ces couches développent un ensemble de comportements visant à résister aux forces ou processus de détérioration* »[12].

Lorsque le niveau de vie chute et que le pourvoyeur de revenu (le chef de ménage), pour une raison ou pour une autre, n'est pas à mesure de bien assurer cette fonction, la famille périurbaine est contrainte de mettre en place des stratégies génératrices de ressources visant, en ce qui concerne notre étude, à faire face au double combat de survie.

La question fondamentale est à répondre. « Comment ces familles modestes parviennent-elles à survivre tout en maintenant leurs enfants à l'école ? Autrement dit, « Quelles stratégies mobilisées par ces familles pour survivre et instruire leurs enfants ? »

---

[10]TERRAIL, J. P., « La Sociologie des interactions familles/école », Sociétés *contemporaines, 1*997/25/, p.68

[11]BRUNO, L., « Sociologie de l'emploi, informalités des relations de travail et stratégies familiales en Amérique latine », Les *Cahiers du Genre*, 1999/4/, p.34.

[12]SCHOEMARKER, J.F., *Stratégies de survie et procréation : une étude des bidonvilles d'Asuncion (Paraguay)*, Université de Montréal, 1987, p. 11.

Avec cette question principale, d'autres questions secondaires nous viennent vite à l'esprit :

- Quelles sont les activités génératrices de revenu exercées par ces familles périphériques pour la contribution à la survie et à l'instruction de leurs enfants ?
- Comment les réseaux sociaux qu'entretiennent ces familles périphériques contribuent à leur survie et à l'assurance de l'instruction de leurs enfants ?
- Comment ces familles assurent une gestion des ressources en vue de satisfaire les besoins quotidiens ?

0.4.2. Nos hypothèses

- Les familles modestes se livrent au petit commerce, à l'agriculture et élevage pour survivre et scolariser leurs enfants ;
- A côté de ces activités quotidiennes, l'ensemble des relations sociales (interconnaissance, entraide mutuelle, etc.) que les familles modestes entretiennent avec les voisins, les familles élargies et les groupes d'associations locales contribuent à se tenir debout face au double combat de survie ;
- La limitation des besoins secondaires (prendre un verre, participer aux fêtes, réduction des moyens de déplacement, manger moins cher, réduction du nombre de repas par jour, réduire les dépenses d'habillement, etc.), autrement dit la priorisation des besoins, cela permet à ces familles modestes de bien gérer leurs moyens en vue de couvrir les besoins les plus fondamentaux.

0.4.3. Objectifs de recherche

0.4.3.1. Objectif général

Dans ce travail nous avons, comme objectif principal, « étudier les stratégies de survie des familles modestes issues de la périphérie de la ville de Bujumbura ». Concrètement, nous voulons comprendre les stratégies mobilisées par ces familles pour survivre et continuer à maintenir leurs enfants à l'école.

0.4.3.2. Objectifs spécifiques

- Comprendre les sources de revenu de ces familles qui leur permettent de survivre et instruire leurs enfants ;
- Comprendre le rôle des réseaux sociaux dans la recherche des moyens de subsistances familiales et de l'instruction des enfants ;
- Comprendre comment ces familles assurent une gestion des ressources du ménage en vue de satisfaire les besoins de la famille.

0.5. Subdivision du travail

Le présent travail est développé en quatre chapitres autour de la problématique. Le chapitre premier porte sur la définition des concepts et le positionnement théorique. Dans cette « revue de littérature spécialisée », il est évoqué les deux théories socio-anthropologiques qui ont servi à étudier et à comprendre les familles périurbaines. Le deuxième chapitre porte sur la démarche méthodologique suivie ; celle-ci est d'inspiration fonctionnaliste et interactionniste. Dans le chapitre trois, sont présentées, analysées et interprétées les informations recueillies sur terrain. Tout au long de ce chapitre, la fonction de la famille dans la prise en charge des enfants est révélée sous ses aspects économique et éducatif. Ainsi l'étude améliore la compréhension sur les activités que les familles modestes de la périphérie de Bujumbura exercent comme solution alternative pour leur survie et pour l'instruction de leurs enfants. Une « Discussion » des résultats présentés fait l'objet du quatrième et dernier chapitre, qui précède la « Conclusion générale ».

CHAPITRE I. REVUE DE LITTERATURE

En premier temps, nous définissons les concepts qui structurent notre sujet de recherche tout en maintenant toujours une approche socio-anthropologique afin de garder le sens que nous voulons donner. En deuxième temps, nous parlons de deux théories socio-anthropologiques qui nous ont servi de socle dans l'étude et la compréhension des familles modestes des quartiers populaires qui font l'objet de notre recherche. Enfin, en troisième temps, nous parlons du rôle de la famille dans les stratégies de survie et de scolarisation des enfants.

I.1. Définition des concepts

I.1.1. Survie et stratégies de survie

Le concept de « survie » se définit comme étant un *« résultat de l'élaboration individuelle et collective des acteurs, exprimant dans sa mouvance, les ajustements opérés au jour le jour en fonction de la variation des situations et des enjeux qu'elles suscitent, c'est-à-dire des finalités exprimées par les acteurs et des ressources et contraintes de ceux-ci* »[13].

Dans ce sens, '*vivre'* peut prendre plusieurs significations. Selon Athanase NSENGIYUMVA, d'une part « *vivre* »[14] peut signifier « *survivre* », subsister, entretenir son existence au sens biologique du terme (par opposition à mourir) ; l'individu a son existence physique. D'autre part, « *vivre* » peut signifier jouir de l'existence et « s'épanouir » au sens culturel du terme. « *Vivre* » peut signifier aussi exister socialement, avoir une descendance, une situation sociale et la prolonger à travers ses enfants, ses « héritiers », dans le sens du sociologue français Pierre BOURDIEU, qui lui donne « *un sens beaucoup plus large que le sens commun* ». Pour Bourdieu, cité par JOURDAIN, A., et NAULIN, S., « (…) *outre la richesse économique, nous héritons aussi d'un nom de famille, d'un niveau culturel, d'un réseau de relations*… »[15]. Ici, le concept s'applique dans le sens de satisfaction des besoins primaires et secondaires.

---

[13]LAAROUSSI, M. V., « Des femmes et stratégies familiales en situation de paupérisation », *Recherches familiales*, 1994, 7(1), p.60.

[14]NSENGIYUMVA, A., *Op. Cit.*, p.11.

[15]JOURDAIN, A., et NAULIN, S., *Op. Cit*., p.6-14.

En bref, retenons que le fait de travailler assidument pour trouver ce qu'il faut pour manger, c'est vivre à tout prix ; c'est survivre. Pour cela, il faut des stratégies.

La notion de « stratégie » occupe une place importante dans l'œuvre du socio-anthropologue. Dans un article « *Stratégies de reproduction et modes de domination* », dans une note de bas de page, Pierre Bourdieu précise et écrit : « *En rupture avec l'usage dominant de la notion qui considère les stratégies comme des visées conscientes et à long terme d'un agent individuel, j'employais ce concept pour désigner les ensembles d'actions ordonnées en vue d'objectifs à plus ou moins long terme et non nécessairement posés comme tels qui sont produits par les membres d'un collectif* »[16].

Cette notion de stratégie a été opérationnalisée sur les plans collectif, puis individuel pour *« saisir les modalités d'adaptation, de changement et d'innovation mises en œuvre de manière consciente et inconsciente par les acteurs sociaux confrontés à des situations, à des évènements et à des enjeux qu'ils ne maîtrisent pas entièrement* »[17].

Ces stratégies font référence à un ensemble de représentations et de pratiques à la fois dynamiques et interactives. Elles sont le montage spécifique développé par les individus ou les groupes entre leurs expériences, représentations et pratiques d'ajustement à leurs environnements.

Dans un essai sur le thème, SCHOEMAKER en citant TORRADO définit la stratégie de survie familiale comme suit : « *Le concept de stratégie de survie familiale fait référence au fait que les unités familiales appartenant à chaque couche sociale, à partir des conditions de vie qui résultent de telle appartenance, développent, d'une façon qui peut être délibérée ou non, des comportements orientés vers la reproduction matérielle et biologique du groupe… De ce point de vue, les stratégies de survie familiale constituent un aspect fondamental de la dynamique de la reproduction des diverses couches sociales dans une société concrète* »[18].

---

[16]BOURDIEU, P., « Stratégies de reproduction et modes de domination », Actes *de recherche en sciences sociales*, 1994, p.4.

[17]VATZ-LAAROUSSI, M., « Les nouveaux partenariats famille-école au Québec : l'extériorité comme stratégie de survie des familles défavorisées ? », *Lien social et politique*, 1996, p.92.

[18] SCHOEMAKER, J. F., *Op. Cit.*, p.5.

Dans la présente étude, le concept est utilisé en faisant référence seulement à des familles modestes des quartiers populaires et/ou de la périphérie de la ville de Bujumbura. Ces dernières sont celles qui n'arrivent pas à s'insérer d'une façon stable dans le noyau dynamique du système économique formalisé ; il s'agit alors des familles qui, par manque de stabilité économique, s'insèrent involontairement dans l'informel et recourent à des stratégies sociales et économiques inédites pour « survivre ».

Ces groupes qui doivent mettre en place des stratégies de survie sont spécifiques à chaque société, quand bien même ils sont définis d'une façon générale. Ces groupes seront en général « *des éléments de la petite bourgeoisie urbaine et rurale (petits artisans et petits propriétaires) avec des moyens de production insuffisants pour survivre ce qui les amène à recourir à des mécanismes hétérodoxes par rapport à leur position de classe, tel que la vente temporaire de leur force de travail, l'emploi de leurs enfants mineurs pour compléter le revenu, etc.* »[19].

Ces personnes en précarité « familles modestes », baignant dans la culture du pauvre, auprès desquelles nous avons mené notre enquête sont celles qui ne trouvent pas d'emplois dans le secteur formel et capitaliste et qui ne trouvent leur subsistance que moyennant des rapports non capitalistes ou informels.

I.1.2. La famille

Le terme *« famille »* est d'origine latine « familius », « familia » ; il désigne l'ensemble des serviteurs vivant dans un même foyer ; il s'est ensuite appliqué aux personnes apparentées vivant dans ce même foyer. La famille est au sens large du terme un groupe élémentaire qui est constitué d'un ensemble des personnes ayant entre elles des liens de parenté (consanguinité, alliance). Elle regroupe alors l'ensemble de la parenté. Au sens étroit du terme, c'est un groupe constitué d'au moins deux personnes ayant des liens de parenté et résidant ensemble.

Pour G.P. MURDOCK : « *La famille est un groupe social qui se caractérise par la résidence en commun, la coopération économique et la reproduction. Elle comprend des adultes des deux*

[19] SCHOEMAKER, J. F., *Op. Cit.*, p.10.

sexes, parmi lesquels deux au moins entretiennent un rapport sexuel jouissant de l'approbation sociale, ainsi qu'un ou plusieurs enfants, engendrés ou adoptés par ceux-ci »[20].

Dans le langage courant et même dans celui des sciences sociales, la définition est parfois appliquée sans discernement à plusieurs groupes sociaux qui, en dépit d'analogies fonctionnelles, présentant des différences importantes, différences que l'on doit isoler par un travail d'analyse préalable si l'on veut employer ce terme dans un discours scientifique rigoureux.

Une famille est une entité sociale qui comporte au moins un lien social parent-enfant, auquel peuvent s'ajouter d'autres liens entre proches ; ceux que partagent les conjoints et la fratrie par exemple. Le lien familial peut être biologique ou social et s'exerce ou non en co-résidence. Il fonde une relation de responsabilité qui se concrétise dans la prise en charge et le soutien des membres de la famille les plus vulnérables.

Pour Bernadette BAWIN-LEGROS, « *la famille représente un groupe durable, davantage dans la relation parent-enfant que dans la relation conjugale* »[21]. Nous sommes d'accord avec lui. Ainsi, la famille est conçue comme un milieu de vie composé d'adultes et d'enfants évoluant au quotidien, unis par des liens génétiques, légaux ou affectifs, et partageant des principes, des valeurs, des projets, une histoire et une culture.

Nous pouvons noter également que le mariage constitue la voie normale pour former une famille, que le rapport conjugal forme la trame du tissu familial et que la réglementation du mariage due aux tabous sexuels a une lourde portée sur la structure familiale en elle-même. Notons enfin et surtout cette relation de responsabilité qui se concrétise dans la prise en charge et le soutien des membres de la famille les plus vulnérables, en l'occurrence les enfants en bas âge, et qui fait d'ailleurs de la famille une institution sociale de base pour l'éducation de l'enfant.

Pour Pierre BOURDIEU enfin, « *la famille constitue une catégorie, un principe collectif de construction de la réalité collective. Comme la plus naturelle des catégories sociales, la famille*

[20] MURDOCK, G.P., *De la structure sociale*, Paris, PAYOT, 1972, p.21.

[21]BAWIN-LEGROS, B., *Sociologie de la famille le lien familial sous questions*, Paris, De Boeck Université, 1996, p.33.

est vouée à fournir le modèle de tous les corps sociaux. La catégorie du ''familial'' fonctionne comme schème classificatoire et principe de construction du monde social »[22].

En résumé, parlant du « double combat » des « familles modestes de la périphérie de la ville de Bujumbura », nous pensons à des familles qui n'ont pas d'emplois officiels, qui combattent pour leur survie et pour l'instruction des enfants en menant des activités informelles. Au lieu de parler de « familles pauvres », nous avons préféré utiliser l'expression « familles modestes de la périphérie ». En effet, « *il est pauvre toute personne dont le niveau de ressources, appelé le seuil de pauvreté, ne lui permet pas de satisfaire ses besoins essentiels : nourriture, les soins de santé et de prévention des maladies, la scolarité, le minimum de ressources monétaires pour mener une vie décente, pourvoir aux obligations ou participer activement à la vie communautaire,* (avoir) *la possibilité de se loger décemment et de pouvoir boire de l'eau potable…* »[23].

Georg SIMMEL étudie cette catégorie dans une relation d'assistance sociale. Selon lui, « *Le fait que quelqu'un est pauvre ne veut pas dire qu'il appartienne à la catégorie des pauvres* ». Il peut, dit-il *: « être un commerçant, un artiste ou un employé pauvre, mais il demeure dans la catégorie (commerçant, artiste ou employé), définie par une activité ou une position spécifique* »[24].

Il conclue en précisant que ce n'est pas à partir du moment où ils sont assistés ou peut-être dès que leur situation globale aurait dû exiger assistance, bien qu'elle n'ait pas été donnée, qu'ils deviennent membres d'un groupe caractérisé par la pauvreté. Ce groupe ne demeure pas uni par une interaction de ses membres, mais par l'attitude collective que la société, en tant que tout, adopte à leur égard. Cette catégorie sociale est non seulement celle qui souffre de manques et de privations spécifiques, mais aussi celle qui reçoit assistance ou devrait le recevoir selon les normes sociales. Elle occupe donc, selon SIMMEL, une position particulière par le fait d'être dans une situation de dépendance à l'égard de la collectivité qui la reconnaît comme tel et la prend en charge. Mais, elle est, souligne Simmel, intimement liée au but de cette collectivité. Elle est un élément appartenant de façon organique au tout.

---

[22] BOURDIEU, P., *Raisons pratiques, sur la théorie de l'action,* Paris, Seuil, 1996, p.139.

[23] PNUD, *Contribution thématique au rapport sur le développement humain durable au Burundi*, Bujumbura, 2008, p.3.

[24] SIMMEL, G., *Les pauvres. Traduit de l'allemand par Bertrand CHOKRANE*, Paris, PUF, 2002, pp.14-15.

L'approche de SIMMEL se défend aussi. Mais, il faut bien noter que les familles modestes dont nous parlons ignorent tout de l'assistance sociale structurée et qu'elles ont du mal à assurer l'instruction de leurs enfants.

I.1.3. De l'éducation et de la scolarisation/instruction

Le mot éducation est « u*ne action exercée par un adulte qui en a la charge sur un jeune en vue du développement physique, intellectuel et moral de celui-ci et de son intégration dans le milieu où il est destiné à vivre* »[25].

DURKHEIM donne la même définition mais tout en insistant sur le versant social. Pour lui, l'éducation recouvre toutes les démarches faites par les adultes pour que l'enfant apprenne les comportements que la société réclame de lui et pour l'adapter à celle-ci. L'éducation, écrit-il, est « *l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter chez l'enfant un nombre d'états physiques, intellectuels et moraux que réclament de lui la société politique dans son ensemble et le milieu social où il est particulièrement destiné* »[26].

L'éducation est une socialisation de l'enfant et les adultes y ont une place de choix. Le point de départ de l'éducation de l'enfant, c'est la famille. C'est au sein de la famille que l'enfant grandit, prend pour la première fois l'habitude d'adapter son comportement à celui d'autrui et noue ses premières relations interpersonnelles. C'est au sein de la famille, que l'enfant apprend à adopter une ligne de conduite bien définie envers son père, sa mère, ses frères et sœurs et apprend à attendre d'eux en retour une attitude précise. Ses réactions, si individualisées soient-elles à l'origine, se modifient peu à peu, parallèlement au progrès de son processus d'apprentissage et de socialisation pour finir par se plier dans leurs grandes lignes aux normes culturelles en vigueur.

Dans toute société, le fardeau de l'éducation et de la socialisation incombe au premier chef à la famille et la responsabilité en est en général distribuée de façon plus équitable que ne l'est des soins matériels. Le père de la famille doit y participer aussi activement que la mère. Les parents,

---

[25]LAFON, R., *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant*, Paris, PUF, 1963, p.192.

[26]DURKHEIM, E., *Education et Sociologie,* Paris, P.U.F, 1980, p.51.

les frères et sœurs ont tous le devoir d'enseigner aux enfants les activités et les normes de conduite. La responsabilité collective de l'éducation et de la socialisation de l'enfant contribue, sans doute davantage qu'aucun autre facteur à lui tout seul, à cimenter différents rapports au sein de la famille.

La scolarisation/instruction suppose l'existence d'une institution appropriée qu'est l'école. A l'école, les enfants sont soumis à plusieurs formes d'éducation ou de formation dont par exemple l'éducation physique, civique, culturelle, intellectuelle, morale, etc.

Selon LAFON, « *La scolarisation est l'ensemble des mesures prises pour l'instruction d'un enfant tant par les parents que par ses maîtres. La scolarisation comprend donc la fréquentation scolaire et l'utilisation des méthodes pédagogiques convenant à chacun* »[27].

Ces définitions montrent que plusieurs partenaires en général, et en particulier les parents sont impliqués dans l'instruction d'un enfant. L'enfant, quelques soient les conditions misérables de sa famille, doit la quitter pour aller à la rencontre d'un enseignant.

Etre scolarisé, c'est suivre sa « scolarité », cette « *Action de suivre les cours dans un établissement d'enseignement, d'une faculté, etc. ou le temps consacré à l'école* »[28]. Nous savons que, au Burundi, l'école est venue avec la colonisation.

En pratique, la scolarisation/instruction dépend des facteurs qui sont fixés par les autorités publiques. J. HALLAK les énumère un à un.

Quand NITUNGA, A. citant HALLAK, il dit qu'il y a quatre points focaux dont dépend l'instruction :

« - Le principe de démocratisation de l'éducation notamment la nécessité d'assurer un minimum d'éducation pour tous ;

- Les besoins de l'économie en main d'œuvre qualifiée dont la formation doit être assurée par le système scolaire ;

---

[27]LAFON, R., *Op. Cit.*, p.533.

[28]LAFON, R., *Op. Cit.*, p.192.

- Les pressions exercées par les familles pour le développement de l'éducation ;

- Les ressources que le gouvernement peut consacrer à l'éducation, compte tenu des besoins des autres secteurs d'intervention de l'état et nous pouvons noter que cette action peut être retardée ou freinée par les moyens financiers de la part des parents ».[29]

Dans une famille, le mot « éducation » renvoie à plusieurs sens ; en effet, il existe plusieurs formes d'éducation. Elle se présente comme l'art de développer les qualités potentielles physiques, intellectuelles et morales d'une personne, sans oublier l'adaptation à son environnement. LAFON et DURKHEIM ont donné des définitions qui se complètent bien.

I.1.4. L'enfant

L'on ne peut pas aborder la survie des familles modestes sans avant tout définir le concept « enfant » en tant que bénéficiaire de la prise en charge. Trois conceptions influencent les définitions. Nous avons des définitions qui insistent sur le sens biologique ; d'autres sur le sens sociologique et d'autres encore, sur le sens juridique.

Au sens biologique du terme, un enfant est une personne qui n'est pas en âge d'avoir elle-même des enfants. Il est une personne vivante et viable qui n'a pas encore atteint la capacité de reproduction et de procréation.

Au sens sociologique du terme, l'étymologie de ce mot est latine : « *enfans* ». Cela veut dire « qui ne parle pas ». Un enfant est un être humain dont le développement se situe entre la naissance et la puberté. Dans les premiers jours, voire années, l'être humain, les facultés du langage ne sont pas encore développées et, socialement, il ne sera homme ou femme à part entière qu'à sa majorité ou après son mariage.

« *L'enfant est le produit de la société, tandis que l'éducation est un acte de socialisation des jeunes générations par les adultes. C'est un processus qui fait intervenir plusieurs auteurs à la*

[29]NITUNGA, A., *Le problème de la faible scolarisation de la province de Bubanza : cas de la commune Rugazi*, Bujumbura, U.B, FPSE, 2004, p.8.

fois »[30]. C'est E. DURKHEIM qui l'écrit. Pour le paraphraser, disons tout simplement que l'enfant est le produit de la société en général et en particulier de la famille : il est appelé à être dans une famille pour recevoir l'éducation.

L'enfance est abordée comme construction sociale puisque les pratiques et les constructions reliées à cette catégorie varient dans le temps et dans l'espace. L'enfance est présentée comme une institution sociale, c'est-à-dire une composante structurelle de la société. L'attention des sociologues se focalise autour de son développement et des interactions avec les adultes.

Au sens juridique du terme, les Nations Unies ont élaboré une définition de l'enfant pour que tous les pays ayant ratifié la Convention Internationale relative aux Droits de l'Enfant partagent la même référence. C'est l'article premier de la Convention qui donne ladite définition.

« *Un enfant est tout être humain âgé de moins de 18 ans, sauf si la majorité est atteinte plus tôt en vertu de la législation qui lui est applicable* »[31].

Grâce à cette Convention, il est devenu très simple de définir qui est l'enfant. C'est un être humain âgé de moins de 18 ans sauf si son pays lui accorde la majorité plus tôt. Dans la plupart des sociétés, l'enfant qui normalement devrait être à la charge des aînés, est contraint dès l'âge de six ou sept ans (voire moins) d'apporter une aide et un appui à ses parents en accomplissant certaines tâches. Bien avant de devenir adulte et d'être en âge de se marier, il représente déjà un atout économiquement indiscutable : l'adage kirundi ne s'y trompe pas, « *umwana ni itunga* » (un enfant est une richesse). Au Burundi, la descendance constitue, en quelque sorte, un investissement ou une assurance : les dividendes, même s'ils sont différés de quelques années, finissent par être versés généreusement (ou par la force des choses) sous forme d'aide économique, de soutien moral, social, etc.

I.1.5. Précarité

Dans notre travail, nous avons préféré définir le concept « précarité » du fait qu'elle circonscrit une réalité que les familles périurbaines mènent au quotidien. Elle est donc une absence d'une ou

[30]DURKHEIM, E., *Op. Cit.*, 1980, p.51.

[31]UNICEF, *Convention Internationale relative aux Droits de l'Enfant*, France, 2003 : Article 1er

plusieurs des sécurités, notamment celle de l'emploi, permettant aux personnes et familles d'assumer leurs obligations professionnelles, familiales et sociales et de jouir de leurs droits fondamentaux. « *Elle conduit à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, qu'elle devient persistante, qu'elle compromet les chances de réassumer ses responsabilités et de reconquérir ses droits par soi-même, dans un avenir prévisible*[32] ».

Ainsi, la précarité désigne la situation dans laquelle se trouve une personne ou une famille, leurs parcours. Elle n'évoque pas un niveau de ressources ou un niveau de vie. C'est le reflet de l'évolution d'une situation : c'est une dynamique. C'est pourquoi l'on parle aussi de la notion de précarisation.

La précarité peut donc, selon LOISY, C., s'analyser comme : « *un ensemble de facteurs de risque et d'incertitude sur l'emploi et les ressources qui conduiraient à la pauvreté* ». Ces deux notions « pauvreté » et « précarité », ajoute-t-il, « *peuvent être envisagées à travers la notion d'insécurité ou plus précisément par l'absence simultanée de facteurs de stabilité ; notamment dans les domaines du travail (ne pas disposer d'un emploi stable) ou des conditions de logement, de santé* »[33].

Ce concept « précarité » a une grande signification qui nous aider à penser sur la situation des familles périurbaines face aux stratégies mobilisées au double combat de survie. Le même auteur dira que c'est autant par « *les conditions de vie modeste, que par un fort degré d'incertitude sur l'avenir que la précarité peut être appréhendée (…)* ». La précarité s'analyse aussi, selon lui, « *en examinant les liens qu'entretiennent les ménages concernés avec la pauvreté et en introduisant la dimension temporelle dans l'analyse* »[34].

Les personnes ou foyers précaires sont donc fragilisés par un manque de stabilité qui ne leur permet pas de maîtriser et de planifier les évènements de leur vie à moyen terme. Les concepts de

[32] WRESINSKI, J., « Grande pauvreté et précarité économique et sociale, Avis et Rapport du Conseil Economique et Social ». Journal Officiel de la République Française, 28 février 1987, p.92.

[33] LOISY, C., « Pauvreté, précarité, exclusion. Définitions et Concepts », DRESS, 2000, pp.23-50.

[34] Ibidem

fragilité, de manque de stabilité et de vulnérabilité sont donc indispensables à la définition et à la compréhension du phénomène de précarité.

I.2. Positionnement théorique

L'assise théorique pour la présente étude revêt un aspect socio-anthropologique. En effet, le « *fonctionnalisme* **»** et l'« *interactionnisme* » paraissent comme des théories pouvant le mieux aider à étudier les familles en précarité face au double combat de survie et de l'instruction des enfants.

La question qui se pose ici est de savoir quelles fonctions essentielles, relations et interactions qui doivent être remplies pour que ces familles survivent et « qui fait quoi ? ». Cette façon de poser la question est fonctionnelle, mais aussi interactionniste.

I.2.1. Le fonctionnalisme

Le fonctionnalisme est un courant sociologique développé par différents auteurs qui l'ont créé et fait évoluer du fonctionnalisme absolu au structuro-fonctionnalisme.

B. MALINOWSKI est considéré comme le père du fonctionnalisme. Il est le représentant de la conception la plus rigide et la plus impérialiste. Trois postulats sont posés pour ce « fonctionnalisme absolu », à savoir : *« 1) La fonction est conçue par rapport au système social tout entier ; 2) Tous les éléments sociaux et culturels remplissent des fonctions sociologiques ; 3) Ces éléments sont indispensables* »[35].

R.K. MERTON, cité par GRAWITZ, a repris les postulats du fonctionnalisme absolu de Malinowski et y a mis un peu de relativisme. Pour lui, « *1) Des usages et des sentiments sociaux peuvent être fonctionnels pour certains groupes et ne pas l'être pour d'autres dans la même société ; 2)* (Tous les éléments sociaux et culturels ne remplissent pas nécessairement des fonctions sociologiques ; en effet, il existe) *''des survivances sociales, des coutumes n'ayant*

[35] GRAWITZ, M., *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1993. p.368.

apparemment plus de fonction à remplir'' ; 3) Enfin le troisième postulat concernant la nécessité de l'interprétation fonctionnaliste (tous les éléments ne sont pas indispensables) »[36].

En reprenant les propos de M. GRAWITZ, pour Malinowski, c'est simple : « *Dans tous les types de civilisation, chaque coutume, chaque objet matériel, chaque idée, chaque croyance, remplit une fonction vitale, a une tâche à accomplir, représente une partie indispensable d'une totalité organique* »[37]. Merton apporte des éléments de nuance.

Merton dira, par exemple et à juste titre que « *De même qu'un seul élément peut avoir plusieurs fonctions, de même une seule fonction peut être remplie par des éléments interchangeables* » [38].

MENDRAS va dans le même sens et renforce cette idée en disant : « *La même fonction peut être remplie par divers éléments sociaux et différentes institutions, suivant les temps et suivant les lieux ; et un même élément social peut changer de fonction d'un moment à un autre* »[39].

Cette théorie nous permettra d'analyser certaines situations au sein de la structure « famille », de faire des observations qui puissent révéler toutes les nuances. Par ailleurs, le fait que telle ou telle institution (famille) soit utile, dans tel ou tel sens, ne nous apprend pas forcément la raison qui l'a fait naître. Bien sûr, la fonction consiste à maintenir la cause préexistante d'où les faits dérivent. Quand on sait qu'il y a des acteurs et l'organisation, l'on comprend que des relations s'établissent et qu'à chaque action, il y a réaction. C'est pour cette raison que GRAWITZ cite Durkheim et conseille que *« Quand on entreprend d'expliquer un phénomène social, il faut rechercher séparément la cause efficiente qui le produit et la fonction qu'il remplit* »[40].

Il y aura des transferts, des désorganisations et des réorganisations, etc. Avec Talcot PARSONS, nous savons que l'organisation possède dans sa structure et dans ses fonctions des éléments de

[36]GRAWITZ, M., *Ibidem*, p.368.

[37]GRAWITZ, M., *Ibidem*, p.369.

[38]MERTON, R.K., *Eléments de théorie et de méthode sociologique,* Paris, Armond Colin, 1965, p.83.

[39]MENDRAS, H., *Eléments de sociologie,* Paris, PUF, 1975, p.115.

[40]GRAWITZ, M., *Op. Cit.*, p.370.

permanence et de maintien mais également des énergies d'adaptation. Pour lui, quatre fonctions sont chargées de faire face aux problèmes les plus habituels.

Il s'agit de :

- La fonction de stabilité normative, par définition la moins dynamique, (Parsons la compare même à la notion d'inertie en mécanique) ;

- La fonction d'intégration qui coordonne les éléments du système (la famille) ;

- La fonction de poursuite des buts ;

- La fonction d'adaptation qui porte sur l'ensemble des moyens dont dispose le système pour atteindre ses objectifs.

I.2.2. L'interactionnisme

DE QUEIROZ et ZIOLKOWSKI donnent le sens de *l'interactionnisme symbolique* comme une théorie qui décrit un espace où les humains sont dans des interactions constantes, *« des échanges verbaux ou non, qui transitent continûment entre l'individu et autrui*[41] *»*. Ces auteurs précisent que « *Les humains agissent à l'égard des choses en fonction du sens que les choses ont pour eux. Ce sens est dérivé ou provient des interactions de chacun avec autrui. C'est dans un processus d'interprétation mis en œuvre par chacun dans le traitement des objets rencontrés que ce sens est manipulé et modifié* »[42].

Herbert BLUMER[43] l'exprime bien. Les individus agissent en fonction des significations qu'ils construisent. Ces dernières sont changeantes dans le temps et dans l'espace. Elles se constituent, d'autre part, dans le processus d'interaction avec d'autres acteurs sociaux.

---

[41] De QUEIROZ, J. M., et ZIOLKOVSKI, M., L*'interactionnisme symbolique,* Rennes, PUR, 1994, p.17.

[42] De QUEIROZ, J. M., et ZIOLKOVSKI, M., *Ibidem*, p.31.

[43] BLUMER dans son ouvrage *symbolic interactionism : perspective and method, prentince-hall*, (1969), il s'intéresse à l'étude des processus d'interaction sociale et montre comment les conduites des acteurs s'ajustent mutuellement aux attentes et rôles.

En paraphrasant BLUMER, nous dirons que l'interactionnisme affirme la primauté de la construction du sens au sein des interactions sociales. Face à la tradition behaviouriste, alors dominante, BLUMER a raison quand il pense que les acteurs sociaux construisent leurs actions en fonction des interprétations qu'ils font des situations où ils sont insérés. Les individus ne subissent pas passivement les facteurs macrosociologiques. L'organisation de la société ne fait que structurer les situations sociales.

L'interactionnisme est également une notion importante chez Norbert ELIAS. Il introduit le concept *de « configuration »* qui ferait plutôt penser à l'individualisme pur ; mais, « Ego » n'est rien sans « Alter ».

« La conscience individuelle est généralement modelée aujourd'hui de telle sorte que chacun se sent obligé de penser : je suis ici, tout seul ; tous les autres sont à l'extérieur de moi, et chacun d'eux poursuit comme moi son chemin tout seul, avec une intériorité qui n'appartient qu'à lui, qui est son véritable soi, son moi à l'état pur et il porte un costume fait des relations avec les autres »[44].

Pour mieux saisir les interactions qui s'établissent entre l'organisation et son environnement, Erving Goffman nous fait un clin d'œil en nous parlant de « la réflexion des acteurs sociaux à ce qu'ils font dans une société ». Pour lui, « *Dès que deux acteurs sociaux sont en présence physique, ils s'engagent, qu'ils le veuillent ou non, dans une certaine forme de communication. Chacun des acteurs va réfléchir à ce qu'il va dire ou faire en fonction des réponses et réactions qu'il vient de provoquer chez l'autre* »[45].

J. DAMON, lui, parle de la présence des formes du contenu et de l'action réciproque dans la société. *« Ces actions réciproques soutiennent toute fermeté et l'élasticité, toute multiplicité et toute unité de la vie en société*. (…) *la société est faite d'interactions entre les dynamiques individuelles. C'est à partir de la qualité et de l'intensité de ces relations que se façonne le cadre*

[44]ELIAS. N., *La société des individus,* Paris, Fayard, 1991, p.65.

[45] LABERGE, Y., « La théorie d'Erving Goffman sur l'interaction face à face pour comprendre le téléphone mobile et les messages », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 47-1/ 2016, pp.205-2011.

de vie urbain moderne »[46]. De par sa manière de voir la vie des individus en ville, il aide à étudier les familles périurbaines.

Pour DRANCOURT, C. N., et ROULLEAU-BERGER, L.[47], l'interaction est à la fois une simultanéité de coprésences dans des situations de face-à-face, des mobiles que les personnes s'attribuent les uns aux autres, des réactions que les individus ont les uns envers eux-mêmes et envers les autres. Pour elles, c'est un processus dynamique qui donne lieu à des actions et des réactions. L'interactionnisme conduit aussi à se placer du point de vue des situations, des échanges, des conflits entre les individus appartenant à des groupes pour comprendre les formes des identités individuelles et collectives. Ces transactions se compliquent d'autant plus que les individus représentent des collectivités différentes et souvent multiples.

Enfin LALLEMENT explique cette théorie en situant son intérêt à la compréhension des individus dans la société : « *L'approche interactionniste présente cet intérêt majeur d'aider à comprendre comment les individus construisent le sens des situations dans lesquelles ils sont impliqués et comment ils ajustent leurs actions en conséquence* »[48].

Ce cadre théorique a été, un grand outil dans notre recherche réalisée pour comprendre les familles modestes de la périphérie de Bujumbura prise dans leurs situations de précarité, comprendre leurs actions et réactions dans la lutte pour l'acquisition des subsistances et celle d'assurer l'instruction aux enfants.

I.3. Rôle de la famille dans les stratégies de survie et instruction des enfants

Les stratégies de survie se regroupent en plusieurs catégories. Pour survivre, les familles peuvent mobiliser des stratégies sociales, économiques, politiques, démographiques, etc. Dans notre cas d'étude, ce sont les stratégies sociales et économiques qui nous intéressent.

---

[46] DAMON, J., « La pensée de Georg Simmel », *Informations Sociales*, 2005/ 3 /N°123/ p.111.

[47] DRANCOURT, C. N., et ROULLEAU-BERGER, L., *Insertion des jeunes en France*, Paris, PUF, 2004, p.144.

[48] LALLEMENT, M., *Le travail : une sociologie contemporaine*, Paris, Edition Gallimard, 2007, p.289.

I.3.1. Stratégies de survie à caractère social

Ces stratégies infléchissent ainsi pour chaque membre de la famille, adultes et enfants, l'occupation du temps et de l'espace. Elles sont à l'articulation des modalités de protection et de changement mises en œuvre par chacun au sein du groupe familial. Elles répondent au moyen familial d'exister et d'être reconnu en tant que groupe social actif, original et participatif.

Elles sont aussi une modalité d'insertion familiale pour les individus membres de la famille, ici vus comme autonomes, auteurs du social et de leurs trajectoires. En combinant les savoirs, savoir-faire, savoir-être des divers membres de la famille, les stratégies sociales visent à la survie de la famille et des individus qui la composent. Elles démontrent le rapport entre les familles (parents) et communauté sociale.

VATZ-LAAROUSSI explique les stratégies sociales de survie selon les familles auxquelles elles sont appliquées, à savoir : l'expertise aux autres, l'entrée dans la compétition, les réseaux d'échange réciproque et les réseaux sociaux.

- L'expertise aux autres :

Il s'agit d'une stratégie qui, selon VATZ-LAROUSSI, recouvre les pratiques et les représentations des familles qui, soumises aux discours d'expertise professionnelle, les intériorisent et se présentent comme incompétents à se prendre en charge. Pour elles, la seule façon de survivre dans ce monde d'experts, c'est de reconnaître les experts et de leur donner toute la responsabilité du devenir individuel et familial.

Les membres des familles ne se situent que dans les rapports qu'ils entretiennent avec les experts de leurs problèmes : de communication, dévalorisation, estime de soi, d'apprentissage et d'inadaptation scolaire. *« La famille enfin se représente à elle-même comme un ensemble morcelé de problématiques qu'elle utilise au fil de ses rapports sociaux pour, à la fois, se protéger et s'insérer* »[49].

[49] VATZ-LAAROUSSI, M. *Op. Cit.*, p.92.

Cette stratégie de replié et d'impuissance face aux ingérences des experts devient aussi porteuse de tactique de résistance passive face à une société plus ou moins spécialisée. Et en ce qui concerne l'école, les parents la considèrent comme moyen propre à l'éducation de l'enfant.

- L'entrée dans la compétition :

Cette stratégie recouvre les pratiques individuelles et familiales visant à s'insérer socialement dans une démarche individualiste de compétition. Elle valorise les savoirs extérieurs sans pour autant renier les habiletés de l'expérience et les savoirs acquis familialement.

- Les réseaux d'échange réciproque :

Ce sont des réseaux qui, selon VATZ-LAAROUSSI, s'ajoutent à l'existant et qui facilitent la mobilisation des ressources sociales des familles pour qu'ils puissent assurer leurs subsistances face à une situation de dénuement critique et chronique. Ces réseaux ne constituent pas seulement des structures sociales, mais ils forment aussi une base d'entraide économique importante dans les zones d'où les familles sont issues.

- Les réseaux sociaux :

Pour Pierre BOURDIEU, les réseaux sociaux sont donc le capital social « *fondé sur des échanges matériels et symboliques entre les agents et dépend de la qualité (au sens de caractéristique) et de la taille de la structure relationnelle d'un individu donné* »[50].

La notion de réseaux sociaux nous amène à entrer dans le détail des relations entre la famille et l'environnement social. « *Les familles sont reliées par certains réseaux socio-culturels et socio-économiques, et chacun de leurs membres participent individuellement à des réseaux qui lui sont spécifiques. Une autre manière d'appréhender la famille est une approche centrée sur les trajectoires de vie* »[51]. Il s'agit là de parler de la biographie sociale de la famille qui donne le sens aux comportements et pratiques des individus. L'articulation de l'expérience de la famille, leurs

[50] BOURDIEU, P., « Le capital social [liminaire] », *Actes de la recherche en sciences sociales,* Paris, 1980/ 31/, p.2.

[51]VATZ-LAAROUSSI, M., *Op. Cit.*, p.92.

réseaux sociaux et ses membres ainsi que la sous-culture familiale nous amènent à mieux cerner la complexité des familles.

Tout comme VATZ-LAROUSSI, FONTAINE[52] insiste, elle aussi, sur une stratégie des réseaux sociaux, pour lutter contre les logiques d'appauvrissement. Ces réseaux peuvent être traditionnels comme ceux de la parenté, du voisinage ou de la clientèle politique, ou nouveaux, c'est-à-dire fabriqués après que ces derniers soient cassés. Ces réseaux leur permettent une interconnaissance afin de constituer ce que Pierre Bourdieu appelle '*capital social*'.

« *Le capital social est l'ensemble des ressources actuelles et potentielles qui sont liées à la possession d'un 'réseau durable de relations' plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter reconnaissance ; ou en d'autres termes, 'l'appartenance à un groupe', comme ensemble d'agents qui ne sont seulement dotés de propriétés communes (susceptibles d'être perçues par l'observateur, par les autres ou par eux-mêmes) mais sont aussi unis par des 'liaisons' permanentes et utiles* »[53].

BOURDIEU souligne que le volume du capital social dépend de l'étendu du réseau des liaisons pouvant être mobilisés par un acteur social et du volume du capital (économique, culturel et/ou symbolique) possédé par chacun de ceux auxquels il est lié. Le capital social permet d'analyser les stratégies de reproduction des familles en prenant en compte des différences de dotation et de reconversion de capital, sous l'apparente égalité de condition de vie des familles modestes, qui ne peut être réduite à une situation homogène de marginalité.

On a ainsi la possibilité de parler des stratégies de reproduction en situation de pauvreté, à partir de ce que les familles possèdent (leurs propriétés objectives et incorporées) et pas seulement de ce dont ils manquent (leurs supposées « nécessités basiques insatisfaites »). Prendre en compte la diversité des capitaux convertibles que recèle l'apparente homogénéité d'une trajectoire permet d'enrichir l'analyse de la reproduction sociale de la pauvreté en milieu urbain.

---

[52] FONTAINE, L., « Une histoire de la pauvreté et des stratégies de survie », *Regards croisés sur l'économie,* 2008, 2, No.4, pp.54-61.

[53]BOURDIEU, P., *Op. Cit.*, p.3.

Les réseaux n'ont pas une simple fonction sociale, mais ils jouent surtout un rôle économique décisif dans ces communautés appauvries, comme mécanismes amortisseurs dans les moments où la carence s'approche d'un seuil critique. Ils constituent aussi le seul moyen de s'assurer un certain appui et une solidarité pour compenser l'insécurité qui imprègne tous les aspects de la vie de ces familles modestes.

I.3.2. Stratégies de survie à caractère économique

Ce sont des stratégies pour lesquelles « *le trait dominant consiste en un réaménagement des fonctions à l'intérieur de l'unité familiale, en accentuant la participation économique de tous ou de la plupart des membres : la mère, les enfants aînés et mineurs, les co-résidents, voire les parents proches* »[54]. En d'autres mots, la dimension économique des stratégies de survie se manifeste principalement par la multiplication des fonctions productives dans la famille. L'on est dans « la débrouillardise ». Cette « *aptitude de se tirer des difficultés complexes ou à tirer parti de moyens de fortune* » ; autrement dit, c'est cette « *aptitude à établir des plans, parfois le goût de fabriquer ou la volonté d'initier de nouveau, de réaménager, le goût de bricolage* »[55].

MOUNIER dira : « *En remplacement d'une vie entre parenthèses d'un temps socialement restreint (vide), se constitue des espaces de solidarité aux formes de débrouillardise sociale* »[56].

Par débrouillardise sociale, nous entendons désigner les pratiques multiformes tapies dans les activités et les savoir-faire que les familles développent pour améliorer leur existence. Elle relève de l'intelligence pratique et recourt à des calculs et des stratégies plus ou moins indirectes et occasionnelles.

Cette stratégie implique l'utilisation des savoirs individuels et familiaux, la polyvalence sur le plan des activités et la diversification tant des talents que des relations. Elle implique une forme de liberté dans une situation de précarité par justification ou remise en cause de la hiérarchie sociale,

---

[54] SCHOEMAKER, J. F., *Op. Cit.*, p.28.

[55] MOUNIER, E., *Traiter du caractère*, Paris, Edition Seuil, 1946, p.640.

[56] GRELL, P., « Mouvement et sentiment de l'existence chez les jeunes précaires », *Cahiers internationaux de sociologie, 2004/2(no 117).* pp.239-259.

mettant en œuvre un rapport ludique à la réalité difficile des familles. La débrouillardise embrasse à la polyactivité.

La polyactivité apparaît partout comme une des stratégies les plus utilisées par les familles en situation de paupérisation : les activités légales et/ou illégales et la possibilité ou non que ces activités développent des capacités d'autosuffisance.

Il n'est pas facile d'entrer en profondeur dans les stratégies de polyactivité du fait que les activités que ces familles exercent (comme le commerce) sont du secteur informel. Or, cette informalité échappe à l'archive, à la statistique et à la réglementation. LAUTIER le dit bien : « *L'identification d'un commerce dit de rue ou informel renvoie à l'absence d'enregistrement légal ou fiscal de l'activité* »[57].

Les économistes ont défini le travail des familles périurbaines de cette façon en faisant la comparaison avec d'autres activités qui peuvent être mesurées et analysées par la statistique officielle.

D'autres auteurs comme FONTAINE et SCHOEMAKER donnent davantage de précisions. Pour FONTAINE, la polyactivité « *repose sur trois types d'activités à savoir les activités liées à l'autosubsistance comme la culture, les activités salariées et les activités de production artisanale et de services qui ouvrent sur des capacités entrepreneuriales, si petites soient-elles* »[58].

Pour SCHOEMAKER, le secteur informel est caractérisé par « *la faiblesse de son revenu et l'absence d'organisation des travailleurs qui en font partie. Cette absence d'organisation entraîne un manque de garantie dans le travail, de protection sociale et de sécurité en matière de santé* »[59]. Toutes ces déficiences associées à la faiblesse grave du revenu, contribuent à l'incertitude qui fait partie de la vie de ces familles en précarité.

---

[57]LAUTIER, B., *L'économie informelle dans le tiers-monde,* Paris, La Découverte, 2004, p.26.

[58]FONTAINE, L., *«* Une histoire de la pauvreté et des stratégies de survie », *Regards croisés sur l'économie, 2008, 2, n°.4*, p.58.

[59] SCHOEMAKER, J. F., *Op. Cit.*, p.14.

En bref, il semble que les stratégies économiques de survie consistent à combiner l'activité économique d'autant de membres de la famille que possible, à la fois dans des activités des secteurs formel et informel, afin d'accroître les sources de revenu et ainsi compenser l'appauvrissement causé par un système qui tend à exclure de vastes couches de la population des bénéfices de la croissance économique.

I.3.3. Famille et stratégies de scolarisation des enfants

L'arrivée d'un enfant à l'âge scolaire est une source constante de grande inquiétude pour les familles modestes. Les enfants des familles modestes poursuivent l'instruction scolaire dans un environnement défavorable et, souvent, ils sont contraints à renoncer à la poursuite de leurs études. Tandis les enfants des familles plus aisées subissent des pressions de la part de leurs parents et de l'entourage pour lesquels l'éventualité de l'échec scolaire est impensable ; pour les autres, la préoccupation majeure est liée à la production des subsistances. Ainsi, la scolarisation des enfants devient problématique. Plusieurs formes de stratégies de scolarisation sont développées.

DELEIGNE M.C. et MIAUTON F.[60] , expliquent les diverses stratégies des familles vis-à-vis de la scolarisation des enfants dans le Madagascar des années 2000. D'après eux, il existe cinq sortes de stratégies, à savoir la scolarisation volontariste et totale, l'adaptation, la scolarisation alternée, la scolarisation aléatoire, la non scolarisation systématique

- Les stratégies de scolarisation volontariste et totale :

Les parents qui développent cette stratégie font de l'école une base d'éducation, scolarisent tous leurs enfants, y consacrent des moyens financiers nécessaires pour l'éducation de l'enfant et poussent leurs enfants dans la voie d'une scolarité la plus longue possible en vue d'investir dans l'avenir de l'enfant.

- La stratégie d'adaptation à l'enfant vis-à-vis de l'école :

[60] DELEIGNE, M.C. et MIAUTON, F., *Education et pauvreté à Madagascar : une problématique à révisiterter*, Antananarivo, 2001, p.12. En ligne/https://www.dial.prd.fr/dial_evenements/conf_scientifique/seminaire_pauvreté_mada/papiers/Deleigne_Miauton_final.PGF consulté le 11 Août 2022 à 15h51.

Les parents estiment que c'est l'enfant qui dispose du choix d'aller à l'école ou non, plus ou moins longtemps, selon ses souhaits ou ses compétences. Ces parents se résignent et acceptent facilement les abandons et se disent prêts à pousser ceux qui réussissent. Ils ont peu d'attente vis-à-vis de l'école et ne garantissent la scolarité qu'à celui qui veut.

- La stratégie de scolarisation alternée :

Ici, les parents choisissent à priori de ne scolariser qu'une partie de leurs enfants ; les familles abordent la scolarisation dans le cadre d'une économie familiale, ce qui s'accompagne d'une désignation forte des rôles de chaque enfant au sein de la famille. Ainsi, ces familles peuvent alterner la scolarisation des enfants selon les moyens financiers dont elles disposent, mais aussi les compétences de l'enfant.

- La stratégie de scolarisation aléatoire :

Les parents assurent ou pas l'éducation des enfants selon la disponibilité des moyens financiers ou les opportunités qui s'offrent. Il arrive qu'un enfant, deux ou tous sont obligés d'aller chercher des moyens de subsistance pour compléter les parents. Dans ce cas-là, les enfants passent leur journée dans la rue pour le petit commerce ambulant (vente des arachides au bord d'une route, ventes des œufs, etc.) ou la mendicité. Athanase NSENGIYUMVA a pu réaliser qu'« *il y avait beaucoup d'enfants qui ne vivaient pas dans les rues mais qui venaient travailler (mendier) et rentraient le soir* »[61].

- La stratégie de non scolarisation systématique

Cela est une contrainte imposée par un dénuement matériel complet et/ou l'absence de l'école à proximité.

DELEIGNE et MIAUTON ont montré que la scolarisation des enfants malgaches des familles en précarité est souvent le fruit d'un choix et d'un calcul des parents de l'enfant qui savent par ailleurs l'importance de l'école. Elle contribue à l'amélioration de la capacité d'adaptation aux changements de l'enfant, à donner beaucoup de possibilités d'exécuter d'autres activités plus rentables, éventualité d'un travail salarié et possibilité d'une mobilité sociale (être fonctionnaire de

[61] NSENGIYUMVA, A., *Op. Cit.*, p.14.

l'Etat). Avec le fruit de ce choix et de calcul, si la famille scolarise l'enfant, sachant que cela peut coûter cher, elle bénéficiera des retombées de cet investissement. Cela vaut la peine, le sacrifice et le courage d'endurer tous les coups et coûts cachés de l'éducation scolaire.

CHAPITRE II. DEMARCHE METHODOLOGIQUE

Pour récolter des données de terrain auprès de ces familles modestes, nous avons recouru à une démarche qualitative avec ses techniques, à savoir l'observation, l'entretien semi-directif et un récit de vie. Une démarche qualitative est une étude et/ou une approche qui consiste à développer des conceptes qui nous aident à comprendre les phénomènes sociaux dans des contextes naturels (plutôt qu'expérimentaux), en mettant l'accent sur les significations, les expériences et les points de vue de tous les participants

Une fois les informations recueillies, les données ont été soumises à une analyse de contenu pour mieux comprendre la réalité observée sur terrain. L'analyse de contenu est définie comme une approche qui permet d'aller au-delà du contenu manifeste pour rendre explicite le contenu latent des données. En ce sens, une analyse de données ne se limite pas à une simple description du « quoi » et du « comment » des données. Elle consiste aussi en un examen systématique et méthodique de documents textuels ou visuels.

II.1. L'observation

Comme le disent bien L.V. CAMPENHOUDT et R. QUIVY, les observations sont « *(…) les seules méthodes de recherche sociale qui captent les comportements au moment où ils se produisent et en eux-mêmes, sans intermédiaire d'un document ou d'un témoignage* ».[62]

L'observation est donc une technique utilisée dans les études qualitatives et permet une analyse du réel : elle permet de décrire des comportements, des lieux, des situations et des émotions auxquels nous assistons en tant qu'obervateur.

Nous avons alors opté pour cette technique pour décrire des comportements, des lieux et des situations auxquels nous avons assisté en tant qu'observateur. Nous nous sommes intégré dans les quartiers périphériques pour observer la situation réelle de ces familles : « *L'observation suppose l'intégration de l'observateur dans le champ même de la situation qu'il étudie* »[63]. Nous avons

[62]CAMPENHOUDT, L.V. et QUIVY, R., *Manuel de recherche en sciences sociales,* Paris, Dunod, 2011, p.132.

[63]RAMOS, E., *L'entretien compréhensif en sociologie. Usages, pratiques, analyses*, Paris, Armand Colin, 2015, p.8.

porté une attention sur le détail de l'observation, sur les informations visuelles, la dimension particulière temporelle et les interactions dans ces familles.

II.2. L'entretien semi-directif

L'entretien semi-directif est une conservation ou un dialogue qui a lieu généralement entre deux personnes ou plus. Il s'agit d'un moment privilégié d'écoute, d'empathie, de partage, et de reconnaissance de l'expertise de l'interviewé et du chercheur. Elle est une technique d'enquête qualitative fréquemment utilisée dans les sciences sociales qui permet d'orienter en partie le discours des personnes interrogées autour des différents thèmes définis au préalable par l'enquêteur et consignés dans un guide d'entretien. Cette technique nous a permis d'entrer en contact avec une plus grande palette de la population cible de notre recherche.

« *(…) la science sociale fait de plus en plus appel à des faits que seuls peuvent rapporter les individus qui en ont fait l'expérience personnelle. Ce n'est que grâce à des contacts avec les intéressés que l'économiste, le sociologue, l'anthropologue, le psychologue, etc. peuvent atteindre leurs attitudes, leurs perceptions, leurs expériences et leurs projets* »[64].

Il nous était impossible d'être simultanément dans plusieurs familles. C'est pour cette raison que nous avons jugé bon de recourir à cette autre technique de la démarche qualitative l'entretien semi-directif qui est « (…) *l'un des puissants instruments mis en au service des recherches en sciences sociales, pour parvenir enfin à des résultats de terrain significatifs* »[65].

Avec l'entretien, nous avons introduit et laissé les familles modestes de Gatumba et Mugoboka s'exprimer librement. Nous ne sommes intervenu, le cas échéant, que pour des relances en cas de blocage ou de résistances.

En ce qui concerne l'instrument de collecte des données, nous avons utilisé un appareil téléphonique pour l'enregistrement des entretiens et pour prendre des photos, un carnet de bord,

---

[64]FESTINGER, L., et KATZ, D., *Les méthodes dans les sciences sociales*, T2, Paris, P.U.F, 1974, p.385.

[65] SCHAUT, C., *L'entretien qualitatif : une démarche de l'interaction, in :* Jean-Emile Charlier et Luc Van Campenhoudt, *4 méthodes de recherche en sciences sociales ; cas pratiques pour l'Afrique francophone et le Maghreb*, Dunod, Paris, 2014, p.94-97.

un stylo et un « guide d'entretien »[66] qui, dans « *un travail de questionnement* », « *permet de préciser, d'élaborer la question d'enquête* » et nous « *oblige à définir davantage ce qu'on cherche à comprendre et à dépasser les limites de ''ce qu'on sait'' sur la question, c'est-à-dire de ce qui s'impose à nous avant de commencer à identifier les situations concrètes pour faire fonctionner la question de recherche* »[67].

II.3. Un récit de vie

Parallèlement à cette technique d'entretien semi-directif, nous avons aussi accordé l'importance au récit de vie des enquetés qui est un moyen de comprendre, en sociologie, cequi détermine les appartenances et les engagements des individus. Par l'activité de se raconter, le sujet cherche à donner sens à son histoire. Il représente le monde qui est le sien et la place qu'il occuppe. Pour Daniel BERTAUX, un sociologue français, l'entretien semi-directif s'apparente au récit de vie appelé autrement récit autobibliographique[68].

II.4. Techniques d'analyse et de traitement des données

Après avoir terminé la collecte des données, c'est l'étape de l'analyse qui suit. L'analyse des données collectées sur un phénomène consiste à « *dégager les éléments constitutifs permettant une compréhension de ce phénomène* »[69]. L'analyse commence depuis la collecte des données sur le terrain comme le conseillent plusieurs auteurs (Mongeau, Van Campenhout et Quivy[70], etc.).

De manière inductive et en fonction des objectifs, nous avons repéré progressivement des idées qui sont des réponses à nos questions de recherche. Au fur et à mesure de la collecte, puis également au fur et à mesure que nous avançions dans la transcription-traduction des interviews,

---

[66] Ce guide d'entretien se subdivise en trois thématiques, dont chaque thème se déduise en ses propres questions ou une reformulation et un indicateur visé dans l'entretien. Il s'ajoute aussi 4 questions adressées aux particuliers. (Voire annexe)

[67] RAMOS, E., *Op. Cit*., p.28.

[68] BERTAUX, D. Les récits de vie, paris, Nathan université et G. Michelat, 1975, « sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », Revue française de sociologie, vol. 16, pp.229-247.

[69] MONGEAU, P., *Réaliser son mémoire et sa thèse, Côté Jeans et Côté Tenue de soirée*, Québec, Presse de l'Université de Québec, 2008, p.84.

[70] CAMPENHOUDT, L.V. et QUIVY, R., *Op. Cit.,* 201.

nous avons procédé à la retranscription. Celle-ci a été faite en français puisque le travail d'entretien a été réalisé en kirundi. Pour cela, avant de commencer notre travail de terrain, nous avions d'abord pris soin de traduire en kirundi un guide d'entretien parce que nos enquêtés parlent kirundi. Nous avons procédé à l'enregistrement minutieux des entretiens dans leur entièreté pour rendre facile, dans la suite, le travail de retranscription et de « re-traduction ».

Après avoir fait la transcription-traduction intégrale des entrevues enregistrées, nous avons regroupé les résultats par thèmes ou unités thématiques pour faciliter l'analyse et l'interprétation des données de l'enquête.

Signalons que les noms de nos enquêtés utilisés dans la présentation des données sont des pseudonymes, c'est-à-dire que ce ne sont pas leurs propres noms dans le but de garder l'anonymat.

II.5. Présentation du terrain de recherche

Notre recherche a été menée auprès des familles démunies des quartiers populaires, par opposition aux quartiers résidentiels du centre de Bujumbura-Mairie.
Au centre-ville, on a un centre commercial et administratif qui se distingue nettement avec ses buildings consacrés à différents services et sa série de maisons en étage, généralement logement des commerçants, qui ont leurs magasins au rez-de-chaussée et l'habitation aux étages avec une arrière-cour qui sert d'entrepôt et de garage. Le quartier Rohero qui s'est développé autour de ce centre est essentiellement résidentiel et l'asphaltage des rues s'y est généralisé. A l'est, des villas souvent luxueuses, s'accrochent aux premières pentes du versant de la chaine de montagnes. Dans la partie nord-est à Mutanga Nord, à Gikungu, à Gihosha, à Kogobe, comme au sud ou au sud-ouest à Kabondo, Kinindo, Kibenga et Kinanira, l'habitat est de bonne qualité avec des rues goudronnées ou pavées.

Les quartiers dits populaires se sont développés au pourtour du « noyau-centre » de la ville. Ils ont une forte densité démographique par suite de l'adjonction de plusieurs constructions à la maison principale de chaque parcelle. Souvent, lorsque le bâtiment donne sur la rue, ce qui est le cas le plus répandu, l'arrière-cour est entourée de chambres à louer. Même si ces quartiers seraient de mieux en mieux approvisionnés en eau et en électricité, des problèmes demeurent : la voirie et les

caniveaux pour l'évacuation des eaux usées et des eaux de pluie sont sans aucun entretien et parfois même inexistants (CITERETSE, L.)[71].

Les quartiers populaires et/ou périphériques de la ville de Bujumbura sont par exemple : Sororezo rural, Mugoboka, Gikungu rural, Kamenge, Kinama, Carama, Buterere, Gatumba, etc. Pour la présente étude, l'enquête s'est réalisée aux quartiers périphériques de Gatumba et de Mugoboka.

II.5.1. Terrain d'enquête

Notre terrain d'enquête est constitué par un quartier et une bourgade de la périphérie de la ville de Bujumbura. D'une part, il s'agit précisément de Mugoboka en périphérie de la commune Mukaza dans Bujumbura-Mairie ; d'autre part, il s'agit de Gatumba, en commune de Mutimbuzi, dans la province de Bujumbura dite « rurale ».

Mugoboka est un quartier populaire situé sur les hautes montagnes qui surplombent la ville de Bujumbura, à l'est. Ce quartier n'est pas viabilisé. il est subdivisé en deux parties appelées communément Mugoboka I et Mugoboka II. Ces deux parties sont dirigées par un seul chef de quartier. Elle se situe à la limite orientale du quartier Mutanga-sud ; la rivière Ntahangwa sépare ce quartier de celui de Gikungu à Mutanga-Nord.

Gatumba est une petite bourgade frontalière subdivisée en quartiers différents (Mushasha I, Mushasha II et Minevam, etc.). Elle est située en commune Mutimbuzi, province de Bujumbura rural, à une quinzaine de kilomètres du centre-ville de Bujumbura. Elle est traversée par la route principale qui mène vers la ville congolaise d'Uvira. La frontière est à moins de deux kilomètres, en direction de l'ouest, au milieu d'une vaste étendue de marais et de prairies. Au nord, se trouve la forêt de la Rukoko et au sud, le lac Tanganyika dans lequel se jette la rivière Rusizi. A la sortie de Gatumba vers la frontière, on trouve quelques maisons et des enclos à bétail, éparpillés et de construction sommaire, où de jeunes gens passent la nuit avec les troupeaux. Avec le Lac Tanganyika, Gatumba prolonge Bujumbura Mairie à l'ouest et borde le lac sur une grande partie de son extrémité nord et nord-est. Il est situé exactement entre la Grande et la Petite Rusizi.

[71] CITERETSE, L., *Les déchets ménagers solides de la ville de Bujumbura (Burundi) : quelles perspectives pour une gestion durable* ? ULB, 2008, p.5.

Mugoboka et Gatumba nous paraissent significatives pour l'observation des différentes stratégies mobilisées par ces familles ayant des enfants à leur charge scolaire. Pour accéder à ces lieux, nous avons demandé une autorisation aux autorités locales.

Pour atteindre nos objectifs, nous avons d'abord effectué une recherche documentaire sur le sujet. La définition des concepts et le positionnement théorique en sont le résultat. Nous avons ensuite réalisé une pré-enquête avant l'enquête proprement dite. Les deux phases ont eu lieu sur les mêmes terrains (Mugoboka et Gatumba), toutefois, en y rencontrant des informateurs différents.

II.5.2. Choix de la population d'enquête

Le choix des interviewés lors de la réalisation de cette recherche n'est pas anodin. Comme le dit Mongeau « *Le choix du cas est déterminé en fonction de son intérêt intrinsèque, de son aspect unique ou de sa représentativité et de son aspect typique eu égard à notre question de recherche* »[72].

En ce qui concerne notre population d'enquête, elle est composée par des hommes et des femmes adultes ayant à leur charge des enfants en âge scolaire. Ils sont au nombre de 34 enquêtés ou informateurs dont 20 interviewés de Gatumba et 10 interviewés de Mugoboka et 4 agents des associations travaillant dans ces zones. Parmi ces 30 premiers interviewés, il y en a quatre de l'administration locale. Comme critère de choix des enquêtés, nous avons choisi les familles dont le chef de ménage (hommes ou femmes) est non salarié et exerçant des activités du secteur informel. Cela parce que, moyennant leur faible revenu de leurs activités quotidiennes ; elles parviennent à assurer la survie et l'éducation de leurs enfants.

Les données récoltées auprès des hommes et des femmes simples citoyens, ceux de l'administration locale, tous résidants de ces deux lieux d'enquête ainsi que ceux des associations nous ont permis d'accéder à la diversification des données et la saturation. Christine SCHAUT l'explique dans le sens d'une compréhension sociologique. Elle écrit : « *Afin que les résultats de la recherche soient les plus significatifs, pertinents et efficaces du point de vue de la compréhension sociologique, le chercheur doit construire un échantillon de personnes le plus diversifié possible.*

[72]MONGEAU, P., *Op. Cit.*, p.85.

La saturation apparaît lorsque le chercheur constate que les dernières informations recueillies n'apportent plus de plus-value significative par rapport à celles récoltées précédemment »[73].

Dans cette démarche qualitative, nous avons aussi fait la triangulation simple afin de rendre claire les données récoltées sur terrain. Ainsi, *« par la triangulation simple, le chercheur croise les informateurs, afin de ne pas être prisonnier d'une seule source* »[74].

Nous nous sommes servi de l'échantillonnage boule de neige, avec lequel, les interviewés eux-mêmes nous montraient d'autres familles concernées qu'il faut interroger. A cet effet, nous avons choisi les familles modestes (simples citoyens : hommes et femmes), l'administration locale ainsi que les associations dont ces deux lieux constituent leurs zones d'intervention. Cette triangulation a pour but d'arriver au principe de validation des résultats par la combinaison de différentes sources des données visant à vérifier l'exactitude et la stabilité des observations.

Contrairement à la démarche quantitative où l'échantillon d'enquête doit impérativement être représentatif sur le plan statistique, nous nous sommes servi de l'idée de Pierre Mongeau, « *Dans une recherche qualitative on peut se contenter d'un nombre d'enquêtés(es) relativement petit, car l'objectif n'est pas de rendre compte d'une population, mais de recueillir de l'information pertinente pour mieux comprendre un phénomène. Il ne s'agit pas de refléter fidèlement la répartition de caractéristiques d'une population, mais de proposer une compréhension d'un phénomène à partir de perceptions existantes dans la population* »[75].

C'est pour cette raison que pour étudier les stratégies mobilisées par les familles modestes de la périphérie de Bujumbura, nous avons interrogé, par entretiens semi-directifs, 34 sujets dont 30 sujets habitant la zone Gatumba au bord du Lac Tanganyika et le quartier Mugoboka sur les collines surplombant Mukaza à l'est ainsi que 4 sujets des associations. La répartition des enquêtés est indiquée dans le tableau ci-après.

[73]SCHAUT, C., *Op. Cit.*, pp.94-97.

[74]OLIVIER DE SALDAN, J-P., *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-la-Neuve, Bruyant academia, 2008, p.80.

[75] MONGEAU, P., *Op. Cit.*, p.85.

Tableau 1 : Répartition des enquêtés par quartier, sexe et qualificatif

Quartier / Sexe et qualificatif	Mushasha I	Mushasha II	Minevam	Mugoboka	**Total**
Simples citoyens Hommes	3	2	4	5	14
Simples citoyens Femmes	3	2	3	4	12
Administration locale (chef de quartier) hommes	1	0	1	1	3
Administration locale (chef de quartier) femmes	0	1	0	0	1
Agents des associations hommes	2	0	1	0	3
Agents des associations femmes	0	0	0	1	1
Total	9	5	9	11	**34**

Comme pour légitimer l'enquête et pour avoir des informations des sources officielles, nous avons demandé l'autorisation d'accès aux sites ; mais également, parmi nos enquêtés, nous avons inclu trois hommes et une femme de l'administration locale.

CHAPITRE III : PRESENTATION, ANALYSE ET INTERPRETATION DES RESULTATS

Dans ce chapitre, nous présentons les résultats recueillis sur terrain, puis nous analysons et interprétons ces derniers sur les sources de revenus des familles périurbaines de Bujumbura, les réseaux sociaux dans la recherche des moyens de subsistance familiale et de l'instruction des enfants ainsi que l'organisation familiale et la gestion des moyens obtenus dans une famille. C'est dans le chapitre suivant que nous allons faire une discussion sur les résultats présentés.

III.1. Sources de revenu des familles périurbaines de Bujumbura

Il est particulièrement intéressant de voir qui, dans la famille, parvient à s'insérer dans le marché du travail pour gagner le pain du jour. Regarder où et comment des petites activités entrepreneuriales se développent dans ces zones périphériques met en lumière trois facteurs essentiels : la position géographique, la capacité d'accéder au capital et l'existence des opportunités et difficultés culturels ou politiques.

Ainsi, les familles qui vivent dans les proximités de la ville de Bujumbura peuvent rencontrer plus d'opportunités économiques que celles qui vivent dans des campagnes enclavées. C'est ce qu'affirme Gabriel NIYONZIMA de Gatumba, âgé de 55 ans avec une femme et 6 enfants dont 4 sont à l'école : « *Naho ubuzima bungora cane sinipfuza kuja kuronderera rugura nsanzwe mvuka. Amatongo yaraze naho urima ntiwimbura. Ariko aha muri karitiye haroroshe cane kuronderera sinshobora kwirirwa ntaronse n'igihumbi iyo nagize umwete wo kurondera. Biranyorohera cane gutunga umuryango wanje kuko mbuze uyu musi ejo ndaronka. Iyo ntwaye nk'utudandazwa muri ville batungurira ku kabeyi keza kandi bihuse* ».

« Même si je gagne de l'argent difficilement, je ne souhaite pas aller vivre dans la campagne où je suis né. Cela est dû à l'exiguïté et l'infertilité des terres cultivables qui s'observent chez nous. Par contre, ici en ville, il m'est possible de gagner de l'argent. Par exemple, quand je vends des produits alimentaires au centre-ville, on me les achète facilement et à bon prix. Progressivement, ma famille continue à survivre à tout prix ».

Cela montre que sa famille profite de la ville et l'exploite par tous les moyens possibles. Pour survivre et instruire les enfants, la famille demeure un objet de recherche complexe parce qu'il soulève des questions qui nous intéressent de si près, que nous ne pouvons empêcher d'y mêler nos passions. Ses diverses fonctions sociales se présentent les unes après les autres durant le parcours de son existence. Ainsi les données de cette enquête sur terrain, nous permettent d'avancer dans la connaissance des stratégies mobilisées par ces familles modestes de la périphérie de la ville de Bujumbura. De ce fait, les activités quotidiennes, leur situation économique et leur environnement social ont toujours constitué notre terrain particulièrement favorable à l'étude de la famille périurbaine.

III.1.1. Petit commerce dans les cités comme stratégie de survie

Les familles issues de la périphérie travaillent beaucoup dans des activités informelles telles que le commerce informel. Elles espèrent trouver ce qui peut aider la famille à tout moment grâce à cette activité.

« *Nitwa Vincent mba Mugoboka mfise imyaka 44, nkaba nubatse mfise abana 5 bose bariga mu mashure y'intango, nkaba ndadaza inzoga z'ikirundi bita rugombo hamwe n'iza Brarudi nkenke kuko ata mutahe munini ndaronka. Abo bana bose ndabagaburira nkatunganya ivyo mu rugo vyose ndabifashijwemwo n'ako kazi kanje ka misi yose* ».

« Je m'appelle Vincent, je réside à Mugoboka. Je suis âgé de 44 ans, marié et j'ai cinq enfants. Tous sont à l'école primaire. Je suis vendeur de boisson locale appelée communément '*Rugombo*' et de quelques boissons de Brarudi mais en petite quantité par faute de moyens. Ce petit commerce permet à ma famille de survivre, de scolariser les enfants et de satisfaire d'autres besoins ».

Vincent MPAWENAYO affirme que sa famille survit maintenant grâce à ce commerce qui lui génère un revenu minimum. Pour compléter, il a donné un petit capital à sa femme pour exercer la même activité à domicile. Il nous dit ce qui suit :

« *Umupfasoni wanje araraba ivyo mu rugo agateka kugira abana ntibasubire kw'ishure badafunguye canke ngo bacererwe. Hambavu y'ivyo umupfasoni wanje naramuhaye agatahe*

*nawe nyene akadandariza ngaha inzoga yongera akora udukorwa two muhira. Ndarungika uwuja kumurangurira izo nzoga nkamuriha hama akazizana muhira aba*clients *bakanywera muhira* ».

« Ma femme garde et assure la bonne éducation de mes enfants. Elle les suit de près et les accompagne régulièrement à l'école pour qu'ils ne connaissent pas de retards. A côté de cela, je lui ai donné un petit capital. Elle vend aussi des boissons à la maison tout en réalisant d'autres petites activités domestiques. Pour de l'achat des boissons, j'envoie une personne que je paie pour les lui transporter à sa place. Les clients sont habitués à venir acheter de la boisson qu'ils consomment sur place, chez moi **».**

Photo 1 a et b : Un interlocuteur vendeur de boisson locale et ses clients à Mugoboka





Source : Photos prises par l'auteur Jeudi 22 Septembre 2022 à 17h12min (Mugoboka II)

A part ce commerce de boisson alcoolisée, d'autres sortes d'activités de commerce sont souvent pratiquées surtout par les femmes dans les cités. Les femmes des familles modestes de la périphérie de la ville sont les principales actrices du développement de leur foyer notamment grâce au commerce informel.

Emelyne NKURIKIYE de Gatumba nous dit qu'elle cherche seule les moyens pour la subsistance familiale et pour l'instruction de ses enfants. Elle a huit enfants laissés par son marie dont cinq parmi eux sont à sa charge scolaire. Son récit de vie nous montre que le pouvoir de cette femme « chef de ménage » est d'une grande importance dans son foyer.

NKURIKIYE E. nous résume sa vie : « *Sinubatse nta mugabo mfise yarantaye yirongorera uwundi mugore. Mfise abana umunani ngaburira nkanasomesha batanu muribo*

kw'ishure. Nsanzwe nkora akazi k'ubupishi ; nteka imfungurwa nkazishira abarovyi ku Tanganyika bakangurira. Aka kazi nagatanguye kuva kera cane haraheze nk'imyaka cumi kandi karambeshejeho hamwe n'abana kuko ndashobora nko kuronka ibihumbi cumi ku musi iyo buguruye ikiyaga ».

« Je ne suis pas en couple : mon mari m'a abandonnée pour convoler avec une autre femme. Aujourd'hui, Je vis avec mes huit enfants que je dois nourrir dont cinq pour lesquels je dois en plus assurer les frais scolaires. J'exerce un métier de vente de repas aux pêcheurs au bord du lac Tanganyika. J'ai commencé cette activité appelée communément '***ubupishi'***[76] il y a plus de dix ans. Elle est rentable pour moi car je peux gagner 10.000Fbu par jour quand on a autorisé les activités de pêche sur le lac. Cela permet d'assurer la survie de ma famille en général et de mes enfants en particulier ».

Cette activité de commerce lui permet de nourrir ses enfants, les maintenir à l'école et louer une maison. Beaucoup de ces familles en situation de précarité n'ont pas leurs propres parcelles : elles sont obligées de chercher les moyens pour pouvoir payer le loyer ainsi que d'autres besoins élémentaires au sein de la famille. La même interlocutrice dit :

« *Iyi nzu mbayemwo si rwanje. Ndayipanze, ndiha ibihumbi mirongo ibiri na bitanu ku kwezi. Ntegerezwa kuyariha ; iyo mbuze naho barandindira. Haraho ukwezi guhera ntarabona n'igihumbi co kuriha inzu. Ivyo birakunda gushika, na canecane iyo bahagaritse kuroba ku kiyaga. Aho mpora mpura n'ingorane kuko n'abana baba bakeneye gufungura no kuja kw'ishure. Ariko vyose nama nabijabutse iyo buguruye uburovyi ku kiyaga* ».

« Je n'ai pas ma propre maison, je procède au loyer. Je suis obligée de payer 25.000Fbu par mois ; mais, il arrive des moments où je ne parviens même pas à avoir un millier pour payer le loyer. Cela arrive surtout quand on a interrompu les activités de pêche dans le lac. Dans ces moments, je rencontre beaucoup de problèmes : outre le loyer, mes enfants doivent être nourris et

[76] NKURIKIYE Emelyne définit son activité d'*« ubupishi* » comme une activité qui consiste à préparer le repas et l'acheminer vers les bords du lac Tanganyika pour le vendre aux pêcheurs surtout les heures de midi.

avoir le nécessaire pour aller à l'école. Mais toutes ces difficultés sont laissées derrière moi avec la reprise des activités de pêche sur le lac ».

Les familles modestes de la périphérie de la ville exercent le petit commerce pour *survivre et maintenir les enfants à l'école*. Comme les conditions de vie de toutes les familles ne sont pas les mêmes, il appartient à chacune d'elle de pouvoir gérer ses conditions de sa propre façon qui lui semble la meilleure.

Voyant que son mari combat seul et se fatigue beaucoup lors de la recherche de subsistances pour la famille, une interlocutrice de Gatumba a décidé de se chercher un capital et emboîter le pas de son époux pour compléter le revenu familial. C'est le récit de vie de Constance NTAHOMBAYE, âgée de 28 ans, mariée et mère de trois enfants dont un est à l'école.

« *Ubuzima bugoye nisanzemwo hamwe no kubura uburyo ni vyo vyatumye ngenda iwacu gusaba agatahe kugira ntangure kudandagiza aha muri karitiye kugira nsahirize umugabo wanje yarondera wenyene. Ubu ndadaza amakara hamwe n'ibigori vyokeje. Ubu ndashobora kugaburira abana nkanabambika ntarinze guhanga amaso umugabo. Amfasha gusa mu gihe c'indwara* ».

« Les conditions de vie difficiles à affronter et le manque de moyens financiers m'ont poussé à aller demander dans ma famille un capital pour commencer le petit commerce dans notre quartier afin de compléter mon mari qui cherchait seul. Actuellement je vends du charbon et du maïs grillé. Aujourd'hui, je parviens à nourrir mes enfants voire même à les habiller sans demander l'intervention de mon mari. Celui-ci n'intervient que pour des urgences comme en cas de maladie ».

Divine MUKEZIMANA alias *Mama* Clarisse, de Gatumba Mushasha I, âgée de 39 ans, avec 5 enfants tient quasiment les mêmes propos. Au départ, « femme au foyer ordinaire », elle a pris la résolution de s'adonner à la vente de charbon pour compléter son mari.

Photo 2 a et b : Des femmes qui vendent du charbon à Gatumba




Source : Photos prises par l'auteur vendredi 28 Octobre 2022 à 16h40min (Gatumba)

III.1.2. Petite agriculture

D'autres familles s'intéressent à l'agriculture en la combinant avec d'autres activités auxiliaires pour survivre (la polyactivité). On y trouve peu de terre, mais les familles préfèrent louer des terres ailleurs pour de petites cultures agricoles pouvant les aider à la consommation. Les enquêtes montrent que les familles des quartiers de Gatumba s'impliquent beaucoup dans l'agriculture et la pêche que celles de Mugoboka qui, à leur tour, s'adonnent beaucoup au commerce et à la maçonnerie.

« *Nitwa Ramathan SINIREMERA mfise imyaka 37ans, mfise umugore n'abana 3 murabo higamwo 2. Jewe mbeshejeweho n'uburimyi. Imyaka yose mbaye aha mu gatumba ndarima ivyo mfungura, nkongera nkanadadanza. Abana n'umugore ntibandarana ubusa kubera uyu mwuga wanje wo kurima. Nemera gukota hanini hashoboka aho hambavu ya RUKOKO nkashiramwo abakozi. Mwaka karere kacu biratubeshejeho cane ; n'abadandaza badandaza ivyo twebwe twarimye* ».

« Je m'appelle Ramathan SINIREMERA. Je suis âgé de 37 ans, marié et et père de trois enfants dont deux sont sur les bancs de l'école. Je fais de l'agriculture depuis longtemps. C'est cette activité qui me permet d'assurer la survie de ma famille. Mes enfants ne peuvent pas manquer de quoi manger grâce à cette agriculture. Je loue une grande étendue de terre en face de Rukoko et

j'engage des travailleurs journaliers. Une grande partie de gens dans notre cité vit de l'agriculture ; même les commerçants vendent ce que nous avons produit ». Cela n'est pas le cas à l'autre bout de la ville, à Mugoboka.

Léonce MURYANGO de Mugoboka II, 37ans marié et père de quatre enfants dont un est à l'école, lui, insiste sur le petit commerce dans la cité et autres métiers que l'agriculture. Il raconte : « *Twebwe aha iwacu utirutse n'ukudandaza canke ugakora uwundi mwuga, uburimyi ntibugwiriye cane nta n'aho kurima hariho kiretse uronse nk'aho kurima uturengarenga inyuma y'inzu. Benshi dutunzwe n'utundi dukorwa two kwisumamwo atari ukurima gusa* ».

« Chez nous, l'agriculture est moins praticable car les parcelles libres sont rares. Nous sommes obligés de faire le petit commerce et autres métiers sauf si l'on a la chance de trouver lopin de terre derrière la maison pour cultiver des légumes. Nous dépendons donc des autres activités que l'agriculture ».

L'agriculture observée dans ces zones périurbaines est composée par des cultures qu'on produit dans une période maximale de 3 mois. Ces familles cultivent du haricot, du maïs, du riz, des tomates, des choux, des légumes de tout genre, etc. L'ensemble de ces cultures leur servent pour la consommation et la vente.

Jean Paul NDIKUMASABO est âgé de 51 ans ; il a six enfants dont deux sont à l'école. Il nous dit : « *Ndi umurimyi asanzwe. Ndakotesha aho hirya hariho indimiro hambavu ya Rukoko. Nongera nkanadandaza mu masaha y'umuhingamo* ». Il ajoute : « *Umupfasoni wanje nawe aranyunganira cane kuko ikibazo co kubagara imirima aracimenyera wenyene agafatanya hamwe n'abana. Jewe nsigara nishinga ivyo gupompa ibiterwa, gututurira ibiti hamwe n'ibindi umukenyezi wanje adashobora. Arateka, abana bagashika bafungura iyo bavuye kw'ishure nkasanga n'udukorwa two muhira yamaze kudutunganya twose* ».

« Je suis cultivateur tout près de Rukoko et je fais aussi du petit commerce. Je loue des terres cultivables ici et là pour exercer mon métier. Ma femme et mes enfants me complètent dans les activités auxiliaires comme le fumage, le sarclage, etc. Je me réserve des tâches que ma femme ne saurait exécuter comme la pulvérisation des cultures et l'entretien des arbres, etc. Elle s'occupe de la cuisine ; les enfants qui viennent de l'école ne manquent jamais de quoi manger ».

Pour diversifier les sources de revenus, les familles modestes de la périphérie de la ville créent plusieurs sortes d'activités. Une personne peut à la fois être agriculteur, éleveur, simple commerçant, maçon, etc.

III.1.3. De la division sociale du travail au sein de la famille

Dans beaucoup de sociétés et en l'occurrence la société burundaise, la division sexuelle de travail se concrétise dans l'affectation des tâches. Ainsi, nous avons noté souvent sur ce point de vue que telle ou telle sorte d'activité (commerce des tomates par exemple) est fréquemment exercée par les femmes. « *Uwo twubakanye nawe naramuhaye agatahe akaba anyunganira mu kudandaza amavoka, irengarenga, itomate hamwe n'utundi turungo tuba dukenerwa mu guteka. Ivyo abikora mu mwanya wo ku mugoroba kuko niho aronka abakiriya. Mu mwanya wo mu gitondo nawo aca aba araraba abana hamwe n'udukorwa two mu rugo* **».** C'est Jean Claude NTIZIHABOSE (de Gatumba, 34 ans, six enfants dont deux sont sur les bancs de l'école), qui tient ces propos dont la traduction est ci-après.

« J'ai donné à ma femme un petit capital. Elle me complète en vendant des avocats, des tomates, des légumes et autres petits produits. Elle fait cette activité le soir car c'est le moment ou les clients viennent acheter ces produits légumiers. Avant-midi elle s'occupe des enfants et des travaux domestiques ».

Photo 3 a et b : Des femmes qui exercent leur activité de commerce dans une cité à Gatumba





Source : Photos prises par l'auteur Dimanche 30 Octobre 2022 à 16h08min (Gatumba)

Dans ces zones périphériques, les hommes ne s'intéressent pas au petit commerce informel : vente de fruits, de légumes, d'avocats, etc. C'est une activité réservée aux femmes. Les hommes consacrent leurs énergies aux activités qui demandent beaucoup de force.

« Jewe Nitwa Piyo NYANGWE, mba ku Mugoboka I, mfise imyaka 35, mfise umugore n'abana 5, higamwo abana 2. Nkora akazi ko gusomba amabuye hamwe no kuyora umusenyi tuwukuye mu Ntahangwa hama bakawutugurira. Ariko kubera ubu Reta yabibujije, akazi kaboneka rimwerimwe, nca nguma aha kw'irigara ndindiriye nk'imodoka ije ifise imizigo nkaca nkora akazi ko gupakurura iyo mizigo hamwe no kuyisombera aho yagenewe. Erega aha jewe n'inzoga y'irigara narayitanze kugirango mbe umukarani nyawe. Nk'umuntu w'umugabo vyoba biteye isoni kuja kudandaza irengarenga. Nobura nirirwa ndashakisha ariko nkataha bwije hako nimaramaza mu bandi bagabo. Ako ni akazi k'abakenyezi ».

« Je m'appelle Pie NYANGWE. J'ai élu domicile à Mugoboka I. J'ai 35 ans ; je suis marié et père de cinq enfants dont deux sont à l'école. Mon travail consiste à extraire du sable et des pierres dans la rivière Ntahangwa. Actuellement, suite au fait que l'administration a interdit l'activité, l'on s'y met par intermittence. Je reste donc au ligala pour attendre qu'il y ait des camions qui apportent des marchandises pour les décharger et les acheminer à leurs lieux de stockage. Pour, ce ligala-là, je me suis même déjà acquitté des bières pour le rite de parrainage dans le métier d'*ubukarani*[77]. Pour un homme, il serait dévalorisant d'aller vendre du *lengalenga*. Je passerais toute la journée à la recherche d'emploi pour rentrer tard en soirée plutôt que de me faire honte moi-même parmi d'autres hommes en m'adonnant à ce type de commerce spécifique aux femmes ».

[77] Selon cet interviewé, *ubukarani* est l'ensemble des activités qui consistent à charger, décharger les camions et acheminer les bagages dans l'entrepôt. Ce n'est pas n'importe qui qui a le droit d'exercer le métier d'*ubukarani.* Pour être admis comme membre de la corporation, le candidat doit remplir les conditions exigées comme, par exemple, être hônnete donc quelqu'un de bien qui ne vole pas et présenter ce qu'on appelle *inzoga y'irigara* (la boisson de parrainage).

Photo 4 a et b : Des gens en plein exercice de leur métier d'« *ubukarani* »





Source : Photos prises par l'auteur à Mugoboka Lundi 08 Août 2022 à 11h12min

Avec la division sociale du travail, certaines activités sont réservées aux hommes tandis que d'autres sont spécifiques aux femmes. Egide BIKORIMANA (de Mugoboka, âgé de 38 ans, père de 4 enfants dont 1 est à l'école) rejoint NYANGWE en expliquant qu'il exerce une activité qui est souvent réservée aux hommes qu'aux femmes.

« *Jewe nkora aka kazi nyene munsanzeko ko kuyanga inyama aha hampande y'akabare. Ndagakoze imyaka irenga cumi. Umugore n'abana ntibashobora kumburana ico bafungura kiretse ndwaye cane. Uti umugore yomfasha ? Oya ! Ni umwuga ukunda gukora abagabo umugore ntiyoza kumfasha. Ahubwo aca akora utundi dukorwa two muhira* ».

« Je fais un métier de grilleur de viande près d'un bar. Mon ancienneté dans ce métier est de plus de dix ans. Grâce à cette activité, ma famille ne manque jamais la ration quotidienne sauf quand je suis gravement malade. Que ma femme pourrait m'aider, dites-vous ? Non ! Il s'agit d'un métier considéré, depuis longtemps, pour hommes : ma femme ne peut pas venir m'aider. Elle s'occupe plutôt des activités ménagères ».

Photo 5 a et b : Un interlocuteur qui fait son métier de grilleur de viande à Mugoboka





Source : Photos prises par l'auteur à Mugoboka Jeudi 03 Novembre 2022 à 15h12min

Les familles issues de la périphérie développent un esprit de compétition en exerçant les diverses activités quotidiennes. Elles le font en se référant surtout sur quelqu'un d'autre d'un même métier qui le fait mieux et cherche à faire plus que lui d'où la compétition positive.

« *Uyu mwuga wo kwubaka, nawujanywemwo n'uwitwa KASUKU ; ni we yamvyaye. Mu gukora nisunga we nyene nkashaka gukora neza nkuko akora. Harageze n'igihe numva ko namusumbije mu gukora hamwe nanje nishima* »[78].

« Dans ce métier de maçon, c'est un nommé Kasuku qui m'y a introduit ; c'est lui qui m'a parrainé. Je travaille en me référant à lui, avec la volonté de l'élève qui doit dépasser le maître. D'ailleurs à un certain moment, il est arrivé que je m'enorgueillisse en croyant que je l'ai surpassé ».

Les membres des familles périurbaines peuvent rêver, comme tous les autes, d'évoluer, de s'enrichir et de dépasser leurs modèles dans une compétition positive. A ce sujet, les propos de Gatumba sont bien explicites. « *Eeeh ego nyene, iyo mbonye umubanyi canke umugenzi dukorana ku kazi ariko aratera imbere, ndageragеza kumwigana mbere nkanarondera kumurusha kuko nanje birampa iteka. Sinogumira hahandi nyene ahubwo njana n'abandi nayo ubundi ngumiye*

[78] Notre interlocuteur de Mugoboka Hamisi GATIBU qui nous met au courant de la trajectoire dans son métier.

hahandi bontwenga ngo nimba nkorera igitega canke ngo 'kirasesagura' (ndasesagura). Niyo mpamvu ntegerezwa gukora ibishoboka vyose kugira abana baronke ico bafungura bongere baje kw'ishure. Nibo bazogaruka kumfasha nibagira ico bavuyemwo naho tubona ubushomeri buguma bwiyongera ». Dit NKURIKIYE Emelyne de Gatumba.

« Mais oui, … quand je vois un voisin ou un collègue de métier bien avancer, j'essaie de faire comme lui et chercher même à le surpasser, juste pour mon honneur. Je ne peux pas toujours rester sans évoluer, plutôt je me mets au diapason ; sinon, ils se moqueraient de moi en disant « *kirasesagura* » (le bougre, il gaspille ses biens). Raison pour laquelle, je fais tout possible pour que mes enfants soient à l'école et soient bien nourris. Ce sont eux qui reviendront m'aider ultérieurement même si nous observons autant de chômage actuellement ».

C'est un style de gestion du revenu familial et un investissement dans le capital culturel qui est l'une des stratégies les plus observées (BOURDIEU, P.).

III.2. Des réseaux sociaux dans la recherche des moyens de subsistance familiale et de l'instruction des enfants

La conjugaison des forces de travail dans des activités diverses au sein des familles périurbaines de Bujumbura est liée à plusieurs groupes sociaux d'appartenance. Cela veut dire qu'en plus des interactions entre les membres de la famille, l'environnement social joue un rôle prépondérant dans la recherche de subsistance pour les familles périurbaines de Bujumbura.

III.2.1. Contribution de la femme, des enfants et autres groupes sociaux dans la recherche des moyens de subsistance familiale

Les femmes périurbaines se montrent très actives dans des activités diverses qui assurent la survie de leurs familles et protègent les enfants. Les hommes se rendent comptent aussi du rôle de leurs femmes et ne s'en cachent pas. Elles sont même, tout comme les hommes, actives dans différents réseaux sociaux.

III.2.1.1. Participation de la femme dans les activités génératrices de revenu

Les femmes de la périphérie de la ville sont dynamiques dans divers métiers pouvant leur donner de quoi manger. Elles travaillent dans un contexte circonscrivant une situation de survie ou de

débrouillardise. Leurs époux savent qu'elles constituent un renfort de premier plan et un honneur pour la famille.

Nicaise de Mugoboka II (37 ans, marié et père de deux enfants qui sont tous à l'école) nous dit comment il a facilité l'activité de sa femme et combien ils se complètent harmonieusement.

« *Umupfasoni wanje aranyunganira cane mu buryo ubu canke buriya. Ndashobora gusanga yasumye abana bagafungura kandi ntamuhaye amahera. Kare na kare ibikenewe vyose vyava ku ruhande rumwe ariko maze kumugurira imashini yo kubarira impuzu vyarahindutse cane. Ubu aragira ico anyunganiye kinini cane mu muryango. Hari n'igihe binashika nkabona mbere arampaye ay'ama*urnités *nkatangara hama nanje nkaba ndaruhutse muri ubwo buryo* ».

« Mon épouse me complète de plusieurs manières. Aujourd'hui, quand je n'ai pas laissé la ration du jour, je constate qu'elle peut nourrir les enfants par ses propres moyens. Auparavant, j'étais seul à assumer toutes les charges. Depuis que je lui ai acheté une machine à coudre, la situation de la famille s'est beaucoup améliorée. Quelquefois, il arrive même qu'elle me surprenne agréablement en m'offrant des unités de recharge téléphonique ; surtout lorsque je suis en chômage, cela me fait respirer un peu ». Tous les autres hommes abordés, eux non plus, ne tarissent pas d'éloges exprimés à l'endroit des leurs femmes travailleuses. Les femmes elles-mêmes sont fières de ce qu'elles réalisent.

Avoir un métier pour une femme est un honneur dans la famille. En appréciant son métier, elle dit qu'elle est fière de son activité car elle ne tend pas les mains aux passagers. Elle a son métier qui lui permet de satisfaire les besoins fondamentaux. C'est Jeannette NTIRAMPEBA (de Gatumba, Minevam, âgé de 57 ans, mère de trois enfants tous sur les bancs de l'école) qui se raconte. Elle considère son métier comme un prestige social. Elle est reconnue dans le quartier grâce à son activité, elle assure le bonheur de son foyer grâce à son activité.

« *Jewe nkora akazi ko kujisha ibirago ukunyene munsanze. Nivyo binyambika, nivyo bingaburira ; ariko n'iyo ndonse ukuntu nja guca itashi ndaja guca* ***itashi***[79] *nkasahiriza uno mwuga wanje wo*

[79] Selon Jeannette NTIRAMPEBA, ***Guca itashi*** ou faire une demi-journée ou une journée de travail signifie faire un travail de champs selon les conventions de mesure ou de temps entre l'employé et l'employeur. Cela veut dire que

kujisha ibirago. Abana biga kubera uno mwuga wanje, amahera y'ishure ni jewe ndayariha hamwe n'amakaye nkabagurira. Iyo naronse abakiriya sinidoga kuri ivyo vyose. Nta minwe ntega abahita ngo ndiko ndasega ».

« J'exerce le métier de vanneur. Grâce à ce dernier, je me rationne et me vêtis sans problème. En complément, quand l'occasion se présente, je n'hésite pas à faire le tâcheron. Quand j'ai eu une bonne clientèle, je paie aisément des frais de scolarité et achète du matériel scolaire ».

Photo 6 a et b : Des nattes à la fin du tressage et une interlocutrice en plein activité de vannerie





Source : Photos prises par l'auteur pendant les entretiens à Gatumba, Minevam, Jeudi 11 Août 2022 à 10h25min

Evangéline NIBIZI (de Gatumba, Mushasha II, âgé de 35ans, mère de quatre enfants dont deux sont à l'école) abonde dans le même sens que Jeannette et insiste sur l'honneur.

« *Umukenyezi w'ukuri yiyubaha ni urya atinjira mu ngeso mbi zimutesha agaciro ngo ni uko akenye. Ni umukenyezi abushitse ashobora no guhanura abandi bagahinduka. Nk'akarorero ndavye ukuntu nigenza uy'umusi ndavyishimira cane kuko narahagaritse kuborerwa n'ukuntu*

l'employé est payé quand il termine l'étendue qui lui a été donnée ou les heures de travail convenues avec son employeur.

vyantwara uburyo bwinshi. Biranezera cane kuko ubu ndashobora gukemura utuntu tumwetumwe dukenewe mu nzu, nkiyumvira n'imigambi y'iterambere ».

« Une femme respectable, est celle qui, même dans le besoin n'adopte pas de mauvais comportements déshonorants ; c'est celle qui est capable de conseiller les autres. C'est-à-dire une femme digne de ce nom. Par exemple, auparavant, j'étais une soularde. Aujourd'hui, je suis parvenue à me détacher de l'alcoolisme et je m'en réjouis. Par ailleurs, cela me faisait faire beaucoup de dépenses. Cela m'enchante beaucoup ; en effet, aujourd'hui, je parviens à couvrir certains besoins familiaux et penser aux projets de développement ».

Les femmes des quartiers périurbains travaillent autant que les hommes. Tout comme ces derniers, ce sont des êtres raisonnables, capables d'élaborer des projets de développement et prendre des initiatives intelligentes. Monsieur NTIZIHABOSE témoigne et reconnaît la contribution de sa femme.

« *Uwo twubakanye nawe naramuhaye agatahe akaba anyunganira mu kudandaza amavoka, (…) mu mwanya wo ku mugoroba kuko niho aronka abakiriya, gutyo agashobora kuronka ay'umunyu. Mu mwanya wo mu gitondo nawo aca aba araraba abana hamwe n'udukorwa two mu rugo.* » Il ajoute que *:* « *Arananterera ivyiyumviro nkasanga birarashe. Nko mu rwubako yama amba hafi akanyegereza ibikoresho kuko iyi nzu ubona imaze kubomoka kabiri kubera umwuzurira. Uyu mufasha wanje niwe yama amfasha mu kwubaka. Ivyo nahora nibaza kera ko umukenyezi atokora ubu ndabibona na canecane iyo tugeze mu bihe bitoroshe. Ugeze muri nankane n'abana barafasha* ».

« J'ai donné un petit capital à ma femme pour me compléter. Le matin, elle s'occupe des enfants et d'autres activités domestiques. Le soir, moment où la clientèle afflue, elle vend des avocats, (…) pour avoir un peu d'argent. Cet argent permet d'acheter des ingrédients de la cuisine. Dans tous les cas, ajoute-il, elle est toujours proche de moi surtout dans les activités de la construction de notre maison. En effet, c'est la deuxième fois que je reconstruis à cause des inondations. A ce moment, c'est elle qui fait l'aide-maçon pour apporter près de moi le matériel et les matériaux nécessaires. Jadis, je pensais que la femme ne devrait pas travailler ; aujourd'hui, je comprends mieux que son apport est déterminant pour la survie de la famille, surtout quand on se trouve dans l'impasse. Si l'on est acculé, même les enfants doivent aider ».

III.2.1.2. Contribution des enfants dans la recherche de subsistance familiale

Dans les familles modestes de la périphérie de Bujumbura, les enfants ont des rôles plus nettement marqués dans la mesure où ils ne sont plus considérés comme de personnes inachevées mais comme ayant des personnalités « fortes » propres à leur âge et à leur sexe.

Vincent MPAWENAYO *nous décrit* : « *Abana baradufasha kuvoma amazi, kuragira udutungwa aha hafi hafi, bakoza ivyombo kuko mama wabo aba yiriwe arushe kubw'udukorwa tw'i muhira harimwo kwa kudandaza utuyoga. Barongera bakamesura uduhuzu twabo bakanamesura iziwacu twebwe dukuze. Turaheza tugasanga batwunganiye mur'utu na turiya hama umwanya twokozemwo ivyo batwunganiye tugaca tuwukoramwo ibindi* ».

« Les enfants nous complètent en allant puiser de l'eau, en menant nos chèvres aux pâturages les plus proches du domicile, en faisant la vaisselle, etc. Leur contribution est bienvenue car cela soulage leur maman exténuée par les tâches ménagères plus l'activité de débitage des boissons. Nous récupérons ce temps en faveur des autres activités comme la vente de boisson ». Ajoute-t-il :

« Ils font également la lessive de leurs vêtements ainsi que des nôtres, nous les adultes. Quand nous arrivons à la maison, nous nous rendons compte qu'ils nous ont déchargés de telle ou telle autre tâche. Cela nous fait gagner beaucoup de temps que nous investissons dans d'autres activités ».

La contribution des enfants à l'économie de la famille peut prendre la forme d'une aide en nature non rémunérée. A l'intérieur de la sphère familiale, les filles sont en général affectées aux travaux domestiques et aux soins de leurs frères et sœurs alors que les garçons effectuent des tâches non seulement à l'intérieur mais aussi à l'extérieur. Les propos de Emelyne NKURIKIYE relatent et mettent dans le concret la manière dont les rôles sont partagés entre les enfants et leurs parents.

« *Aba bana banje nyene baranyunganira mu dukorwa dutandukanye. Nkubu urabona bamwe bariko baramfasha guteka abandi nabo bagiye kumvomera amazi. Hari n'igihe aba bana nyene aba aribo bantwarira imfungura ku barovyi ku kiyaga. Ivyo rero biratuma igikorwa ndiko kinyaruka nkasanga nagikoze mu mwanya muto cane* ».

« Mes enfants se montrent, certainement très actifs[80] dans différentes activités ménagères. Par exemple, voyez-vous, les uns (les filles) m'aident à faire la cuisine tandis que d'autres (filles et garçons) sont allés apporter de l'eau. Il arrive même que ce soit ces enfants qui m'aident à servir des repas aux pêcheurs du lac. Alors cette activité d'*'ubupishi'* devient facile et rapide à exécuter grâce à eux ».

De ce fait, dans le but de renforcer la complémentarité dans ces familles, les petites activités domestiques concernent les enfants à l'âge moyen alors que les parents récupèrent ce temps pour d'autres activités pouvant leur générer de l'argent.

Selon l'entretien de NTIZIHABOSE, l'enfant est soumis à une éducation familiale lui inculquant le courage de travailler.

« *N'abana baratwunganira bivanye n'urugero bagezemwo, kandi bivanye n'indero twabahaye. Barashobora kudufasha kwoza ivyombo, kwoza amasahani, bakoza abandi bana bakanabereka indero nziza mu kubabera akarorero. Hari n'igihe tuva iyo tuva twarushe tugahwera duca twikora kuri abo bana tukabatuma nko kw'ibotike gusuma, natwe tugaca tuba turakora utundi dukorwa two muhira. Ariko ivyo vyose bishoboka mu gihe ata vyigwa bafise babarungikanye* ».

« Selon la tranche d'âge et l'éducation que nous leur avons inculquée, nos enfants contribuent énormément dans la famille. Ils nous aident à faire la vaisselle, laver les cadets et leur montrer un bon exemple en les entraînant aux petites activités ménagères. Quelquefois, nous rentrons étant très fatigués, à ce moment-là, nous nous reposons alors sur nos enfants. Nous leur demandons d'aller à la boutique, par exemple. Mais cela n'est possible que s'ils ne sont pas revenus de l'école avec des devoirs à domicile ou des leçons à réviser ».

Souvent, les enfants aînés des familles s'occupent de leurs petits frères et sœurs, préparent le repas pour ces derniers, les éduquent d'une manière ou d'une autre en l'absence de leurs parents occupés ailleurs, par d'autres activités. Disons donc que, primo, les frères et sœurs plus âgés jouent eux aussi un rôle important dans la transmission des connaissances et des normes sociales

[80] Au moment où je faisais des entretiens avec Emelyne, les faits qu'elle expliquait étaient en train de se produire. Deux filles étaient en train de faire la cuisine, un garçon et une fille sont allés apporter de l'eau à vélo. Après quelques quarante-cinq minutes, d'autres enfants dont une fille et un garçon sont allés servir des repas au bord du lac.

grâce aux travaux et aux jeux en commun. Secundo, dans la plupart de ménages, certaines tâches domestiques, qui pourraient empêcher les parents de s'adonner à des activités autres que domestiques, reviennent aux enfants ainés. Cela devient une opportunité pour les parents, mais cela peut devenir aussi un défi pour les enfants qui devraient réviser leurs leçons et faire les devoirs à domicile.

Certains enfants peuvent travailler jusqu'à accomplir d'autres activités génératrices de revenu en dehors du ménage. Chaque activité exercée par l'enfant a une contribution non négligeable, bénéfique pour les parents et pour toute la famille. Les parents reconnaissent la contribution de leurs enfants et les y encouragent toujours en les félicitant.

Ramathan SINIREMERA de Gatumba dit *:* « *Muri iki kiruhuko co mu ci abana baratwunganiye cane : narabahaye agatahe baratangura kudandaza ivyema hamwe n'ibitumbura. Ubu rero bariguriye amasakoshi yo gutwaramwo amakaye kw'ishure, hamwe n'amakaye nyene. Nkaho baranyunganiye cane gose* ».

« Pendant cette période des vacances d'été, nos enfants nous ont beaucoup aidés. Je leur ai donné un petit capital. Ils ont commencé à vendre des arachides et des beignets. A la fin des vacances, ils ont pu s'acheter eux-mêmes leurs cartables et tous les cahiers qu'il faut pour la rentrée scolaire et des sacs à dos. Ce fait de nous épauler dans l'achat du matériel scolaire a été d'un grand secours pour nous ».

Photo 7 a et b : Les enfants qui vendent des arachides au bord d'une route menant vers Mugoboka et à Gatumba



Les enfants, dans une famille modeste, se montrent actifs aux activités présentes. En période des vacances comme en périodes scolaires, les entretiens montrent que les enfants des familles modestes s'adonnent ou participent à différentes activités (activités domestiques, activités de commerce, de gardiennage de bétail, etc.) pour compléter leurs parents.

III.2.1.3. Famille élargie et voisinage dans la logique des stratégies de survie

Pour couvrir les besoins minima de tous les membres, les familles modestes de la périphérie de la ville de Bujumbura comptent beaucoup sur le capital social.

Léonard NIYONGERE de Gatumba (44 ans, marié et père de cinq enfants dont deux sont à l'école). Il vit assez longtemps dans la débrouillardise :

« *Aha mu gisagara turahabaye k'ukurasharasha. Ikosa ryoryo ntokora ni ukuguma muhira ntarwaye. No mu bihe bitoroshe, nama niyumvira imisi yose ukuntu noshobora kuronka n'imiburiburi imfungurwa mu muryango wanje. Ndagerageza ukwo nshoboye kwose ibintu bitaramera nabi. Iyo vyanse gose ndashobora kwikora ku babanyi* ».

« Ici en ville, on ne vit que dans la débrouillardise. La faute que je ne peux pas commettre c'est de rester à la maison sans que je ne sois malade. Même dans les moments difficiles, je calcule

toujours comment je peux avoir au moins une ration du jour pour ma famille. Je fais tout ce qui est possible pour m'en sortir avant que la situation ne s'aggrave ; et quand la situation s'agrave, je compte sur mes voisins ».

Si l'on est acculé et que l'on est dans l'impasse, les services émanant du capital social, les liens d'appartenance à un groupe constituent le dernier rempart.

Les propos de Jean Pierre KAZUNGU de Gatumba (veuf, père de quatre enfants qui sont tous à l'école) sont explicites. « *Nta mugore mfise yaritavye Imana ariko yaransigaranye abana bane kandi bose bariga. Jewe abantu bambeshejeho cane ni imiryango, incuti hamwe n'abagenzi. Nibo bampa utwo mfungura, udufaranga, na canecane abo nagiriye neza nkifise akazi kampemba. Ubu nabo baca baja baranyibuka. Nkubu mfise abana biga, mwenewabo niwe abarihira amashure, akabagurira amakaye hamwe n'ibindi bitandukanye. Ikindi kimbeshaho n'uko aha mbaye nahasigiwe na mutama wanje, rero izo nzu zose ubona uko ari 3 zifise abampangiye nkaja ndaronka udufaranga ku kwezi ku kwezi nkikenura mu vyo mu rugo* ».

« Je suis veuf. Ma femme est morte et m'a laissé quatre enfants, qui sont tous à l'école. C'est la famille de sang, les voisins et les amis qui me font vivre. Ce sont eux, en l'occurrence ceux à qui j'ai fais du bien du temps où j'étais encore un salarié, qui me donnent de quoi manger et me gratifient d'un peu d'argent ; aujourd'hui, ils se souviennent de moi et me rendent la pareille. A l'école, les enfants sont assistés par leur cousin. C'est ce dernier qui se charge des frais de scolarité et qui leur achètent du matériel scolaire nécessaire. Une autre chose importante… J'ai de la chance car cette maison est la mienne ; c'est mon père qui me l'a laissée avec les trois autres maisons occupées par des locataires dont les contrats de bail me garantissent un revenu mensuel qui m'aide à subvenir aux besoins de la famille ».

Le capital social constitue l'autre grand ensemble de stratégies mises en œuvre par les familles périurbaines pour pouvoir rester debout face à la précarité.

Francine HATUNGIMANA de Mugoboka I (46 ans, divorcée, trois enfants en âge scolaire à son charge) ne dit pas le contraire. « *Jewe ndafise mwenewacu niwe akunda kumfasha kubera azi neza ubuzima mbayeho butoroshe. Nk'uyu mwaka w'ishure yarampaye amakaye y'abana aranampa*

n'utundi dukoresho two mu nzu. Jewe nukuri imiryango yanje iranshikako cane gose iramfitiye akamaro kanini cane »[81].

« J'ai un cousin paternel qui connaît bien ma situation difficile ; c'est lui qui me vient souvent en aide. Par exemple, pour cette année scolaire, il m'a donné les cahiers pour mes enfants et gratifié de bien d'autres choses nécessaires dans un ménage. En vérité, les membres de ma famille m'aident beaucoup ».

Les membres de la famille (au sens élargie du terme) jouent un rôle important dans le double combat de survie et de scolarisation des enfants des familles périurbaines. Les acteurs sociaux ont besoin de moyens, de ressources plus ou moins rares, lorsqu'ils cherchent à accomplir des tâches pour atteindre des buts dans un contexte toujours plus ou moins organisé. Leurs relations sociales peuvent détenir une partie de ces ressources ou représenter des moyens d'accès à ces mêmes ressources détenues par d'autres. Nos enquêtés continuent à témoigner.

Nicaise IRAKOZE déclare : « *Nsanzwe ndi umwubatsi. Hariho nk'umu*boss *nakoreye nk'ubu iyo ambonye gusa ndenganye arahagarika umuduga wiwe agashobora kumbaza ati ''Bite ? Uri ku kazi ?'' Hama ndamubwiye ko nshomereye nza mbona ambwiye ati tora ibiraya harya kw'ibutike akangurira nk'ibiro nka bitanu n'umupfuko w'amakara akantekerera akampa n'ibihumbi nka bitanu canke cumi ati akira uraja kugura n'akunyu canke ikaye y'umwana ; gutyo rikaba riravuyemwo, abana n'umugore bakamara nk'imisi ibiri bafungura. Kubera tuba twakoranye neza tuguma tugiriranira imigenderanire myiza* ».

« Je suis maçon. Il arrive, par exemple, qu'un de mes anciens *boss*, me voit passer et arrête sa voiture pour me saluer et s'enquérir de mes nouvelles. Il me demande si je suis au boulot. Si je suis au chômage, je le lui signifie. Il réagit en me disant de me rendre à la boutique et prendre un panier de pomme de terre ; il paye pour moi au moins cinq kilos, auxquels il ajoute un sac de charbon ; il me donne aussi cinq ou dix mille francs en me disant que c'est pour acheter du sel. Avec cela, la ration d'un ou deux jours est garantie : ma femme et mes enfants ont de quoi manger pour cette période. Ils me laissent aussi de l'argent qui peut me servir dans l'achat du matériel

[81] Francine HATUNGIMANA Gatumba. Elle est divorcée. Elle a deux enfants qui sont tous à l'école.

scolaire de mon enfant. Du fait que je lui ai fourni un bon travail et que nous nous sommes quittés en bons termes, nos relations restent saines ».

Ici, nous sommes dans le domaine des relations sociales et des réseaux sociaux, des interactions des acteurs.

De même, la possibilité de se créer un petit capital par l'emprunt ou la mise en commun des ressources, afin de développer une activité génératrice de revenu, nécessite le courage d'être avec les autres, de collaborer avec eux. Les réseaux sociaux ou une entrée préalable dans le marché des petites activités génératrices du revenu dans ces quartiers périurbains nécessitent alors une interconnaissance.

Les propos de Léonard NIYONGERE nous clairent. « *Aha mu gisagara umenyana n'abantu rimwe na rimwe biroroha kuronka agatahe. N'iyo uguranye umuntu araguha ukazomusubiza umaze kudandaza ukaronka. Mu gisagara barugurutse sico kimwe na ruguru ushobora kuyenzera urondera uwokugurana ukabura kuko atayo baba bafise. Ruguru bafise ivyo gufungura gusa amahera aragoye kuronka* ».

« Ici en en ville, si l'on a des connaissances, il est facile de demander un capital car ce sont à ces mêmes personnes que l'on demande un prêt d'argent pour un petit commerce. Ces connaissances te l'octroient facilement : tu rembourseras à la fin du cycle. Les gens de la ville sont beaucoup ouverts que ceux de la campagne. A ces derniers, si l'on demande de l'argent, c'est en vain car ils ont des produits agricoles plutôt que de l'argent ».

Le capital social dont disposent les familles périurbaines coïncident avec leur style de vie en communauté. La relation qui existe entre les familles périurbaines de Bujumbura et des familles des quartiers résidentiels s'établit surtout lorsqu'il s'agit d'achat de produits alimentaires locaux comme des bananes, des avocats, des légumes verts, etc. vendus par les membres des familles périphériques.

Esperance NDERAGAKURA de Mugoboka II (mariée, mère de cinq enfants tous à l'école) explique comment se tissent les relations avec les familles des quartiers résidentiels. « *Abo babosi bagira mu miduga bamwe bamwe turamenyana n'incuti zacu kuko nibo batugurira ivyamwa. Nibo bakiriya bacu. Hari n'ahandi tumenyanira. Nk'akarorero n'umugabo wanje akora akazi mu*

rupangu aho mw'i Rohero. Araringanizа amashurwe, igazo akongera akacungira urugo umubosi hama agataha ku mugoroba. Umubosi wiwe ambonye mw'ibarabara arahagarara akandamutsa. Nabuze nk'ikaye y'umwana nkamwitura arayimfashisha ».

« Ces familles des quartiers résidentiels entretiennent de bonnes relations avec nous. Elles sont nos clients qui achètent les produits fruitiers que nous vendons. Il existe aussi d'autres modes de faire connaissance. Par exemple, mon mari travaille dans une famille résidentielle de Rohero. Il est jardinier et en même temps veilleur. Il coupe les fleurs et le gazon du jardin et garde la concession pendant la journée. Il rentre le soir. Quand son patron me voit passer sur la voie publique, il s'arrête et me salut chaleureusement ; si j'ai un problème de matériel scolaire pour un enfant et que je le lui expose, il n'hésite pas à me venir en aide ».

La relation peut s'établir aussi lorsque les familles des quartiers résidentiels ont besoin d'une main d'œuvre soit pour la construction ou pour autre service comme le jardinage, le gardiennage, le bricolage, etc. Les familles en profitent et interagissent. Quelquefois les associations tant locales qu'internationales interviennent aussi pour aider à gagner le double combat de survie et de scolarisation des enfants.

III.2.1.4. Des associations à un réseau social

Les associations peuvent jouer un rôle prépondérant dans la survie de ces familles. Ils constituent un réseau social qui est une stratégie qui maintient plusieurs familles périurbaines hors de l'eau. Les membres de ces familles périurbaines participent activement à la vie associative dans l'espoir d'engranger d'éventuels dividendes.

NTIZIHABOSE nous l'explique : « *Jewe n'umufasha wanje turi mu ma shirahamwe y'ukwiyungunganya. Jewe ndi muri EJO NI HEZA ; umukenyezi wanje nawe ari muri DUFATANE MUNDA. Ayo mashirahamwe aradufitiye akamaro kanini cane ku buryo n'iyo nshikiwe n'ikibazo cihuta nca nikora muri ayo mashirahamwe nkaka ingurane hama nkazoba ndayasubizaho. Umupfasoni agatahe gapungutse twikora muri ayo mashirahamwe nyene. Kandi, muri ayo mashirahamwe nyene turahamenyanira n'abagenzi batari bake ; nk'ubu aha mu karere kose ugiye ubaza izina ryanje bararizi kubera bakunda kuntora nkaba umurongozi wabo* ».

« Moi et ma femme sommes dans des associations d'entrepreneuriat. Je suis membre de l'association *EJO NI HEZA* tandis que ma femme appartient à l'association *DUFATANE MUNDA*. Ces associations nous sont d'une très grande importance dans la mesure où elles nous offrent des prêts en cas de nécessité. Quand nous avons un déficit du capital, nous nous rendons dans ces associations et demandons le prêt pour ne pas arrêter le commerce des avocats pratiqué par ma femme. Ces dettes sont remboursées avec quelques pourcentages de taux d'intérêt. De plus, lors des rencontres dans ces associations, nous nous faisons des connaissances et beaucoup d'amis. Par exemple, du fait que je suis souvent élu représentant de notre association, je suis très connu et bien considéré dans notre quartier ».

En ce qui concerne la survie des familles modestes de la périphérie de Bujumbura, les associations constituent un lieu où ces dernières entretiennent des relations sociales, économiques, politiques, culturelles, etc.

Emelyne NKURIKIYE de Gatumba embraye sur les propos de NTIZIHABOSE ; elle nous parle du rôle de son association qui offre des prêts en cas de déficit monétaire.

« *Jewe ndi mw'ishirahamwe ryitwa TURASHOBOYE. Iryo shirahamwe rirangirira akamaro katari gato kuko narakuyeyo ingurane yamfashije kudandaza ubu nkaba nshobora gutunga umuryango hamwe n'abana. Ubu naramenye akamaro ko kuja mu mashirahamwe kandi ubu ndi umupfasoni yiyubashe. Vyose ndabikesha iryo shirahamwe* ».

« Je suis dans une association appelée *TURASHOBOYE*. J'y ai trouvé un capital pour un fonds de commerce qui m'a permis de survivre avec mes enfants. Aujourd'hui, je reconnais l'importance de se mettre ensemble avec les autres. Je suis une femme respectueuse grâce à cette association ».

Le groupe familial s'insère dans la vie sociale par l'intermédiaire des relations extérieures : groupes de parenté, groupes de voisinage, associations dont les membres de la famille font partie, mouvements familiaux, etc.

« Les familles issues de la périphérie de la ville de Bujumbura nous paraissent comme celles qui nécessitent une intervention sociale. C'est pour cette raison que les quartiers périurbains comme Buterere et Gatumba constituent nos zones d'intervention. Pour y faire un projet de développement, nous les réunissons ensemble et leur donnons des formations diverses sur les

projets de développement. Nous les proposons de choisir elles-mêmes un projet qui leur semble le plus rentable selon leur localité avec le marché d'écoulement puis nous les offrons un capital pour démarrer. Ce capital doit être remboursable à un délai issu de la négociation avec elles. Nous faisons cela dans le but de ne pas les habituer aux choses gratuites ». Dit Julien NDAYISHIMIYE, chargé d'un programme de développement communautaire dans l'association PIKADE[82].

En s'impliquant dans les associations, les familles périurbaines de Bujumbura en profitent pour scolariser leurs enfants et réaliser d'autres projets de développement local comme l'élevage, l'agriculture, le commerce, etc.

Daphrose SIBONIYO de Gatumba, (51ans, mère de quatre enfants dont 3 sont déjà sur les bancs de l'école) parle, elle aussi, de l'importance du mouvement associatif. « *Jewe ndi mw'ishirahamwe ryitwa PIKADE. Turaziganya tukaguranana amahera. Abaturongoye hejuru baraduhaye ingurane turagura ingurube ubu turoroye mu bihongore ziradoshe ntiworaba. Iryo shirahamwe riranadufasha gukurikirana abana kw'ishure mu kuturonsa ibikoresho vy'ishure hamwe na iniforome. Iryo shirahamwe ndarimazemwo imyaka ine mu gusomesha abana sinidoga* ».

« Je suis membre d'une association appelée PIKADE, il y a 4 ans. Dans cette association, nous épargnons et donnons des prêts aux membres pour faire de l'entrepreneuriat ou couvrir d'autres besoins dans la famille. L'administration de cette association nous a offert un prêt et maintenant, nous pratiquons l'élevage de porcs. Cette association est très importante pour nous ; en effet, elle nous soutient aussi dans le domaine de l'éducation en donnant à nos enfants des uniformes et du matériel scolaire ».

Les associations auxquelles appartiennent les hommes ou les femmes de ces familles en précarité se distinguent donc par leurs missions. Il y a celles qui demandent à leurs membres d'épargner une certaine somme chaque semaine et d'autres qui octroient à leurs membres des crédits à fond perdu

[82] Julien NDAYISHIMIYE est un interlocuteur de l'association PIKADE. Il est chargé d'un programme de développement communautaire dans cette association. Cette association travaille dans la zone de Gatumba et Buterere. Elle soutient les enfants de ces familles dans la prise en charge scolaire. La mission de cette association est de transformer la vie humaine en investissant dans l'éducation des enfants et le développement humain.

pour qu'ils exercent des activités génératrices de revenu. Dans tous les deux cas, un mieux au point de vue socio-économique est visé.

L'implication de ces familles dans les associations apporte aussi une contribution dans la trajectoire de vie scolaire des enfants. Un facilitateur de l'association PIKADE le point.

« L'implication des familles périurbaines dans les associations est d'une importance remarquable. Au lieu de se fermer sur elles-mêmes, elles se mettent ensemble et réunissent leurs idées. Ils se connaissent mutuellement et reçoivent des formations si utiles pour leur vie quotidienne. De plus, actuellement nous constatons des changements dus à l'implication de ces familles dans les associations. Par exemple, leurs enfants sont à l'école grâce à un soutien du matériel scolaire qui leur est donné chaque début de l'année scolaire, en septembre. Ces familles trouvent aussi facilement de quoi manger et nourrir leurs enfants grâce aux projets de développement des associations »[83].

Photo 8 a, b et c : Distribution des kits scolaires aux enfants, par PIKADE, à Gatumba



Source : Photos prises par l'auteur à Gatumba, Samedi 17 Septembre 2022, 11h 33min, lors de la distribution des kits scolaires aux enfants, par Pikade.

Nous avons aussi remarqué qu'il peut y avoir des associations, des clubs (culturels, sportifs ou autres) ou des groupes d'appartenance dans lesquels les enfants peuvent être actifs et gagner quelques maigres revenus. Suivons par exemple Francine HATUNGIMANA de Mugoboka, qui glorifie l'association culturelle dans laquelle sa fille se rend chaque weekend.

[83] Angélique INAMAHORO de PIKADE qui explique leur intervention sociale dans ces zones périurbaines en investissant dans l'éducation scolaire des enfants démunis par rapport aux autres.

« *Umukobwa wanje ari mw'ishirahamwe ry'abatamvyi batamba kuri* mariage. *Igihe cose batumiwe gutamba, mba nzi ko aza azananye udufaranga dushobora gukoresha ku murango canke mw'ijoro gutyo rikaba rivuyemwo. Ndakunda cane umwana wanje kuko ubu aha muhira harazwi cane kubera uwo mwuga wiwe* ».

« Ma fille fait partie d'une association de danseuses qui s'exhibent à l'occasion des cérémonies de mariage. A chaque fois qu'elles sont invitées à danser, ma fille rentre avec, dans ses poches, une somme d'argent qui nous permet d'assurer aisément notre déjeuner ou notre souper. J'aime beaucoup mon enfant. Grâce à elle et à cette activité qu'elle mène, aujourd'hui ma famille est très connue et respectée dans la localité ».

La fille de Francine joue un rôle important dans la survie de la famille. La mère reconnaît l'importance de sa fille dans la famille et son aura dans l'entourage. Cela rentre dans le capital social dont dispose la famille. A ce propos, Bourdieu affirme que le rendement du travail d'accumulation et d'entretien du capital social est plus grand et plus important. Francine sait combien est grande et utile l'activité de sa fille ; elle a également conscience de l'importance de son association. Elle ne le cache pas : elle le clame haut et le dit à qui veut l'entendre.

« *Wibaza ko uyu mukobwa wanje ndamugurira ibikoresho vy'ishure hamwe n'utundi akenera nk'isabuni, impuzu, amavuta yisiga n'ibindi… ? Asha aravyimenyera wenyene agahava akanafasha mbere barumunawe. Vy'ukuri uyo mugwi arimwo uramufitiye akamaro kanini cane be n'umuryango* ».

« Pensez-vous que, ma fille, je lui achète du matériel scolaire ainsi que d'autres choses genre savon, habit, maquillage, etc. ? Elle se procure de tout cela et elle s'occupe même de certains besoins de ses petites sœurs. Vraiment ce Club nous est si important ! »

L'ensemble de ces acteurs entretiennent des relations qui forment donc un réseau social dans les quartiers non seulement périurbains, mais aussi résidentiels. Ces relations peuvent être de nature fort diversifiée, spécialisée ou non, symétrique ou non et les acteurs sont le plus souvent des individus mais il peut aussi s'agir de ménages, d'associations, etc. L'essentiel est donc leurs interactions ou l'action réciproque entre ces acteurs sociaux.

III.3. Organisation et gestion du revenu familial pour couvrir les besoins de la famille

Nous l'avons déjà évoqué plus haut, la famille selon Bourdieu est un ensemble d'individus apparentés liés entre eux soit par l'alliance (le mariage), soit par la filiation, soit plus exceptionnellement par l'adoption (parenté) et vivant sous un même toit ou une même cohabitation. Elle est le produit d'un véritable travail d'institution, à la fois rituel et technique, visant à instituer durablement en chacun des membres de l'unité instituée des sentiments propres à assurer l'intégration qui est la condition d'existence et la persistance de cette unité.

Le travail ou les activités dans la famille est le moteur de la survie de la famille grâce à la contribution de chacun des membres de la famille. Pour les familles périurbaines, la collaboration et la bonne entente intrafamiliale viennent renforcer la survie de la famille et apporte une bonne image non seulement à l'intérieur d'elle-même, mais aussi à son extérieur.

III.3.1. Gestion oganisationnelle des besoins et du revenu au sein de la famille

Le besoin est un état de désir de quelque chose d'importance dans la vie de l'être humain. Il est beaucoup plus usité dans les sciences sociales que dans les sciences naturelles. Le besoin d'un individu demande nécessairement une satisfaction.

Comme d'autres familles en général, les familles modestes de la périphérie de la ville de Bujumbura ont des besoins à couvrir qu'elles cherchent à satisfaire. Des bouches à nourrir, des enfants à scolariser, des habits à acheter, etc. cela constitue un ensemble des besoins incontournables dont la satisfaction est vitale pour la survie de la famille.

Du fait que chaque famille dispose de sa propre organisation interne, les besoins sont aussi variés d'une famille à l'autre. Mais, les besoins trouvés dans telle famille peuvent aussi se trouver dans une autre famille du même quartier. Les familles périurbaines de Gatumba et Mugoboka ont des besoins et des manières de les satisfaire qui sont communs et d'autres qui sont spécifiques.

Francine HATUNGIMANA de Mugoboka nous révèle ses priorités : il ne faudrait pas que ses enfants manquent ni de quoi manger et de l'eau à boire, ni de quoi se vêtir. « *Ibintu bidahara mu nzu iwanje, nama nitwararika ko imfungurwa zidahera, amazi mu nzu, impuzu be n'isabuni kugira abana banje ntibagende gusa* ».

« Je dois toujours veiller à ce que la nourriture, l'eau (pour boire, pour faire la lessive et pour d'autre fonctions), du savon et l'habit (propre) soient disponibles en permanence », dit-elle.

Il en est de même avec Jean Claude NTIZIHABOSE de Gatumba. Pour lui aussi, le double combat de survie consiste en la satisfaction des besoins primaires : avoir de quoi manger, avoir la bonne santé pour lui et pour tous les membres de sa famille, le logement, l'habillement, etc. Ce sont donc des besoins indispensables, fondamentaux pour tout être humain, membre de n'importe quelle famille.

« *Ibintu bidashobora guhara mu muryango wanje ni ivyo gufungura abana ntiboja kw'ishure badafunguye nobura nirirwa ubusa jewe, uburyamo, hakabaho indwara nk'umwana arashobora kurwara ku buryo tutovyirengagiza, ukwambara, …* ».

« Ce qui ne peux pas manquer dans ma famille, c'est principalement de la nourriture. Je préférerais d'ailleurs laisser ma part aux enfants et passer ma journée à jeûne que de voir mes enfants aller à l'école le ventre vide. Il s'ajoute aussi le logement, l'habillement et la garantie des soins de santé pour mes enfants ».

Ces familles sont donc dans la logique de vivre le moment présent car leur bonheur se trouve dans la satisfaction des besoins primaires, il importe aussi de mettre l'accent sur le besoin de logement qui a été relevé par les familles de Gatumba et de Mugoboka. Presque toutes ces familles vivent dans des maisons qu'ils doivent louer : un loyer leur est demandé à la fin de chaque mois. C'est une charge qu'elles ne peuvent pas ignorer.

Nicaise dit quasiment la même chose que notre interlocuteur précedant ; mais, il insiste beaucoup sur le logement.

« *Jewe mu rugo iwanje ikintu cama kiza imbere y'ibindi kandi kimpagarika umutima ni ukuriha inzu. Iyo ndonse utwo dufaranga mbanza kuriha inzu hama ibindi bigakurikira mu nyuma. Ubu ntaha mu nzu itari rwanje, rero nama nitwararika ko nyeneyo atonsohora hanze n'abana. Hambavu y'ivyo ikindi kintu nihutira n'ukuraba ko ivyo gufungura bihari. Kandi haraho usanga mu kwezi guheze umugore aba yarakiriye ideni ry'bifungurwa kw'ibutike. Nca manza nkariha amadeni hanyuma nkatunganya ibikurikira. Eeeeh haraho usanga umugore yagiye aratora utuntu*

tutari duke kw'ibutike nk'akarorero akakubwira ati jewe naratoye ikaramu y'umwana, naratoye amavuta, indagara, n'utunditundi ».

« Chez moi, payer le loyer vient avant toute autre chose. Quand je gagne de l'argent, je paie en premier lieu le loyer avant de penser aux autres besoins. Dans une maison qui n'est pas mienne, je régularise à temps pour éviter que le propriétaire ne me jette dehors avec mes enfants. Après cela, c'est la disponibilité de la nourriture qui suit. Quelquefois je constate qu'à la fin du mois, il y a des dettes que ma femme a prises dans une boutique, genre un stylo pour notre enfant, de l'huile de palme, des '*ndagala*', etc., je dois régulariser cela d'abord et je pense ensuite aux autres besoins ».

A côté des besoins primordiaux, celui d'assurer l'instruction des enfants devient un souhait généralisé pour toutes les familles même si certaines d'entre elles n'arrivent pas à le réaliser.

« *Inyuma y'ivyo nkenera, hariyongerako kurungika abana kw'ishure. Nk'iyo birukanye umwana kw'ishure kubera amahera y'ishure agataha akabona aricaye muhira nk'imisi ibiri, ku bwiwe ntatahura ko ari ubukene ahubwo yibaza ko abavyeyi biwe bamwanka. Kandi iyo baramutse birukana abana kw' ishure n'aho ugenda ku mubanyi ati ngurana udufaranga jewe umwana yirukanywe kw'ishure nawe nyene usanga afise iyo ngorane nyene* »[84].

« A côté des besoins fondamentaux, je dois aussi assurer l'instruction de mes enfants. Si, par exemple, l'enfant est renvoyé de l'école à cause du manque des frais scolaires et quand il passe deux ou trois jours à la maison, il ne lui vient pas à l'esprit que c'est à cause de la pauvreté de ses parents, il va plutôt penser que ces derniers ne l'aiment pas. Or, lorsque les enfants sont chassés de l'école, tu ne peux même pas aller demander un prêt chez ton voisin car il se trouve souvent que lui-même soit confronté à la même difficulté ».

III.3.2. Famille : unité économique et unité de consommation

Aux fins de notre enquête, le concept de « revenu familial » est traité à partir des aspects économique et social : il y a des ressources qui entrent dans le ménage (unité économique) et d'autres qui doivent être utilisées pour le fonctionnement et l'existence de l'entité (unité de consommation). Ces deux aspects permettent, d'un point de vue analytique, de distinguer des

[84] Vincent de Mugoboka

dimensions importantes dans la compréhension sociologique des ressources financières des membres de la famille et de la circulation de l'argent dans et en dehors de celle-ci en tenant toujours compte de la bonne gestion. La gestion du revenu familial revient aux deux conjoints, en l'occurrence au chef de la famille.

Les familles périurbaines dépensent en tenant compte de l'avantage ou du résultat des dépenses. Ramathan SINIREMERA de GATUMBA, parlant de sa gestion au sein de la famille, tient des propos qui se passent de commentaires. « *Nk'ubu kubera uburyo bwama butubera buke imisi yose, nkiyo tuguze agahuzu turamenya ukuntu tukabungabunga ku buryo kamara kabiri ntigashoke gahera ; ivyo rero biradufasha mu kudasesagura ubutunzi tuba twaronse* ». Avec un visage souriant, il ajoute encore : « *Twebwe ntituraba ngo naka yafunguye ibi, canke ngo aba mu nzu imeze uku, canke ngo yambaye uku turiraba twebwe nyene ku biringaniye n'uburyo bwacu. Tugira n'imana inzu tubayemwo ntituyiriha, ni parasera y'iwacu kandi n'inzu ni rwacu. Ayo twokose duca tuyakoresha ibindi* ».

« Du fait que les moyens sont toujours minimes, lorsque nous achetons, par exemple, un vêtement, nous veillons toujours à son usage avec sagesse pour la protéger de ce qui peut l'abîmer précocement. Cela nous permet de bien gérer les moyens dont nous disposons ». Il ajoute, en souriant, « Nous, nous n'avons pas à nous comparer à autrui et dire que Untel a pris un tel ou tel met, qu'il habite une maison de tel standing, qu'il porte des habits de tel marque, etc. ; cela ne nous intéresse pas : nous ne considérons que notre revenu. Par ailleurs, nous avons de la chance : la maison que nous habitons est nôtre, nous n'avons pas à payer le loyer. La parcelle est nôtre ; de même que les maisons qui y sont érigées. Par conséquent, les frais de location sont utilisés pour couvrir d'autres besoins ».

Cependant, notons que le revenu familial connaît parfois une addition (ou une soustraction) de ressources financières provenant d'autres personnes apparentées ayant un revenu (ou n'ayant aucun revenu), vivant ou ne vivant pas sous le même toit. « C'est le capital social qui rentre dans le capital économique de la famille », dirions-nous si nous paraphrasons Pierre BOURDIEU.

Cependant, les activités lucratives au sein d'une famille se différencient les unes des autres en fonction du sexe et des rôles sociaux attendus des divers membres de la famille. Par ailleurs, dans les familles modestes de la périphérie de Bujumbura, le concept « famille comme unité

économique » relève une asymétrie dans l'accès et le contrôle des moyens entre les membres de la famille. « *Jewe nk'umupfasoni mu rugo iyo ndonse udufaranga n'umugabo akaronka utundi, turayashira hamwe twese hama tugaca twigira hamwe ibikenewe cane mu nzu kurusha ibindi. Ivyo tumaze kubishira mu ngiro umugabo wanje aca ampa ayo dusigaje nkayabika kure kugira ntahave ayikorako mu kuja kunywa agacupa. Nkasubira kuyakurayo twagize iyindi nama n'umugabo na cane cane iyo hari ikindi kintu gikenewe* »[85].

« Moi, en tant que femme dans mon foyer, lorsque la chance de gagner de l'argent me sourit, qu'il en est de même pour mon époux, nous mettons d'abord en commun les moyens obtenus et nous étudions les besoins fondamentaux à couvrir au sein du ménage et, enfin, après avoir couvert ces besoins, mon mari me confie le reste afin que je le conserve soigneusement. Il sait bien qu'il peut le dépenser en alcool à tout moment. Une fois l'argent conservé, je ne le reprends qu'après une autre réunion pour définir d'autres priorités ».

Un autre phénomène peut s'observer. Il peut arriver que l'homme reste indifférent dans la gestion des ressources et dans la recherche de subsistances pour sa famille. Dans ce cas, la femme doit se montrer courageuse et très battante en vue d'arriver à remplacer le chef de ménage attitré devenu défaillant.

« *Umugabo wanje yirigwa mu gahinga agataha yaborewe ; nta kintu kinini atumariye n'abana. Jewe nyene nca ngerageza kwirukanga ukwo nshoboye kwose nkagaburira abana nkanabarungika kw'ishure nkongera kandi nkanagaburira nya gito c'umugabo wanje. Tugira imana inzu ntituyiriha duca dusigara twirukanga n'ibindi bikenewe mu rugo. Ariko n'aho umugabo wanje ari ikigaba ndanezerwa kuba ndamufise kuko nitwa umupfasoni kubera we kandi n'abana ndabakesha we* »[86].

« Mon mari ne reste jamais à la maison, il reste à l'extérieur et rentre soûl ; il ne nous aide en rien, mes enfants et moi. Dans cette situation, je rassemble tous mes efforts et me sacrifie pour que les enfants continuent à étudier et ne manquent de quoi manger. C'est moi qui rationne aussi mon

[85] Clainie NIYONZIMA de Gatumba-Mushasha I, âgée de 41 ans, mariée et mère de cinq enfants dont un enfant est à l'école.

[86] Goreth KANEZA de Mugoboka âgée de 38ans avec 6 enfants dont 4 enfants sont à l'école.

vaurien de mari. Heureusement nous n'avons pas à payer le loyer ; en effet, la maison nous appartient. Quant à mon mari, même si c'est un déviant et n'assure plus ses responsabilités de chef de famille, je suis fière de l'avoir : c'est grâce à lui que j'ai changé mon état civil et ai eu des enfants ».

Il arrive aussi que l'homme soit un mauvais gestionnaire des biens familiaux et même un mauvais mari. Dans ce cas-là, tout se complique, à l'image de Goreth KANEZA (âgée de 38 ans, mère de six enfants dont quatre sont à l'école) ». Elle raconte ci-après les malheurs que lui cause son mari qui la bat pour lui soutirer toutes ses économies, juste pour aller boire.

« *Jewe iyo ndonse udufaranga singeza ngo nderetse umugabo wanje. Ndagerageza kuyanyegeza aho atabona. Nije menya ukuntu ndayabika nkamenya n'ibikenewe mu nzu. Ayambonanye yose yoyahereza mu nzoga. Hari n'igihe ahora anshikiza ku makofi ngo ndamwimye amahera yo kuja kunywa inzoga. Mbonye andembeje mu kunsaba canke nkabona umengo yohava abona aho ndayabika, nca ndayabitsa ku mubanyi kugira nsinsange n'agatahe kose yiremetse* »[87].

« Quand je gagne de l'argent, je ne peux pas montrer à mon mari. Je fais tout ce qui est possible pour le cacher. Comme c'est moi qui prévois comment conserver cet argent et comment il faut le dépenser en fonction des priorités de la famille, je dois donc m'organiser pour qu'il ne découvre rien. S'il apprenait que je dispose de l'argent, il me harcèlerait jusqu'à me les soutirer et aller les dépenser en boissons alcoolisées. En parlant de harcèlement, il arrive même qu'il me donne des giffles pour que je cède. Quand je réalise que je risque d'être dépassée par ses harcèlements ou qu'il est au point de découvrir la cachette, je prends l'argent et le confie immédiatement à mon voisin pour le protéger contre mon mari, qui pourrait même dérober tout le capital ».

Dans plusieurs familles, l'homme est considéré comme le pourvoyeur principal des revenus. Pour lui, être solidaire avec sa femme et ses enfants signifie assumer la charge financière du ménage en endossant le rôle de "gagne-pain" et en partageant avec sa femme et ses enfants les récompenses touchées à titre individuel sur le marché du travail.

[87] Goreth KANEZA

Pour la femme, être solidaire se traduit par la gestion des tâches domestiques afin de décharger leurs conjoints de l'intendance de la sphère privée. Nos enquêtés l'ont bien intériorisé.

« *Nk'ubu umugabo wanje nzi ko yagiye ku kazi mba nzi neza ko aja gutaha arushe cane. Nanje nca nsigara ndatunganya ivyo mu rugo, nkagaburira abana, nkamumesurira impuzu, nkategura ivyo aja gushika afungura atashe, nkanamugira no mu yindi mirimo mbona nshoboye, kugira ndamusahirize* »[88].

« Par exemple je sais bien que si mon époux est au travail, il va rentrer très fatigué. En attendant qu'il rentre, je reste occupée par des activités de ménage : nourrir les enfants, laver ses habits, préparer son repas et vite le lui servir à son arrivée et faire d'autres menues activités à sa place pour le compléter ».

Ainsi, le concept d'une famille comme « unité de consommation » révèle les dynamiques intrafamiliales, elles-mêmes liées à des normes, des valeurs, mais aussi à des représentations de la solidarité conjugale multiples. L'augmentation du niveau de vie, mais aussi l'accès direct à un revenu personnel, peuvent permettre aux femmes d'acquérir une autonomie de consommation au fil du temps ; elles de la périphérie occasionne « l'effet microscope ».

« *Kubera ko umufasha wanje nawe nyene yinjiza udufaranga mu kurangura utundi dukorwa tw'iterambere mu muryango, iyo ibikenewe vyose twabirangije ndashobora nko kugurira agahuzu umugore canke umwana nka* (à couvrir en priorité) *rimwe mu mezi nk'ane canke atanu nkabikora ntasesaguye cane* »[89].

« Du fait que mon épouse gagne aussi de l'argent en s'adonnant à de petites activités de développement, quand nous constatons que les besoins sont presque finis, je peux décider d'acheter des habits pour ma femme ou pour un enfant une fois tous les quatre ou cinq mois sans que je verse dans la mauvaise gestion du revenu familial ».

[88] Vestine NININAHAZWE de Gatumba-Mushasha II, âgée de 39 ans, mariée, mère de quatre enfants dont trois sont à l'école.

[89] Nicaise IRAKOZE de Mugoboka

L'esprit d'une bonne gestion des membres des familles modestes périurbaines leur permet de veiller à ne pas consommer excessivement et à ne pas oublier demain. Ils investissent directement et/ou indirectement en jouant sur l'achat des autres biens familiaux pouvant leur servir ultérieurement.

« *Iyo hacagutseko udufaranga ntiduca dusesagura nca ngura agatungwa k'intega bizoza. Haraho bishika agatungwa tukakabitsa mu mihana tukazogatora karondotse. Iyo udufaranga twabonetse turashobora no guca tubitsa mw'ishirahamwe ntidushobora guca tuja mu birori nka barya bandi bifise bo mu za Kiriri, Rohero, … Oya nyabuna twama twitwararika ko ejo dushobora kubura nk'uko vyama bidushikira tukabura kuko twebwe turya aruko tugiye mw'ibarabara* »[90].

« Et quand nous constatons au sein du ménage qu'il y a un reste d'argent après avoir dépensé, j'achète une chèvre comme épargne pour l'avenir. Il arrive que la chèvre achetée soit confiée à un voisin jusqu'à ce qu'elle se multiplie avant que nous allions la récupérer. Nous pouvons épargner aussi dans des associations au lieu de dépenser trop dans des besoins de luxe en nous comparant aux gens de Kiriri, Rohero, etc., nous pensons plutôt que demain nous pouvons ne rien avoir - comme cela nous arrive souvent- et recourir à l'épargne. Nous autres, nous ne mangeons qu'à la sueur de notre front ».

Dans les quartiers périurbains, Il convient de reconnaître le rôle important que les femmes jouent souvent dans la bonne gestion des ressources de leur famille. En raison de la bonne gestion des dépenses domestiques, la femme est prioritairement elle qui sait comment minimiser les besoins et gérer le peu que l'on a.

« *Mu kuziganya naho nkubu iyo ntetse ikiro c'ibiharage nama nitwararika kugikatamwo kubiri bimwe bikaba ivyo ku murango ibindi bikaba ivyo mw'ijoro. Nca nsanga mu kwezi kwose twakoresheje ibiro 6 gusa vy'ibiharage kubera uko kuja ndagira dukeduke. Hari n'aho tuja turabisiba tugacishamwo agasose* »[91].

[90] Même interlocuteur

[91] Francine HATUNGIMANA

« Pour une bonne gestion de la nourriture, quand j'ai un kilogramme de haricot dans la cuisine, je le divise en deux parties égales. L'une de la journée et l'autre pendant la nuit. Comme ça, en estimant, nous consommons seulement 6 kg de haricot par mois car on fait une alternance de sauce et de haricots ».

Pour se nourrir, les familles périurbaines préfèrent acheter des produits alimentaires moins chers pour ainsi faire des économies. Elles veillent à ce qu'elles ne dépensent pas trop.

Goreth de Gatumba nous dit : « *Ibintu vyerekeye gufungura neza ivyo twarashize kure, mbere nk'abana tubabwira ko inyama zigwaza kugira ntibagume bazishizeko umutima. Ego birashika bagiye gutembera hamwe n'abandi bana bakazibona ku mubanyi bakaza bazidusaba natwe. Jewe nca nama nabahenze ndababwira ko inyama zirwaza, batosubira kuguma baziyumvira* ».

« En ce qui concerne la consommation de nourriture, nous avons laissé de côté la notion de bonne table. A nos enfants nous disons que la viande n'est pas bonne pour santé afin de leur éviter que la viande ne soit leur obsession. Certes, mes enfants peuvent trouver de la viande chez les voisins une fois en visite chez leurs amis et en demander au retour. Mais personnellement je m'efforce toujours à les décourager en répétant que la viande est nocive pour notre organisme ».

III.3.3. Entente familiale comme stratégie de survie

La famille est une entité composée par un ou plus de personnes qui cohabitent ensemble tel qu'on l'a déjà dit dans la définition des concepts. Un bon dialogue entre les membres d'une famille est un fondement pour le double combat de survie. Les familles modestes de la périphérie de la ville de Bujumbura usent cette stratégie '*bonne entente'* pour survivre. Les enquêtés de Gatumba et Mugoboka reconnaissent le poids de la bonne entente dans la famille.

Les propos de NTIZIHABOSE sont clairs. « *Ikiyago hagati y'umudamu wanje na jewe kirangirira akamaro cane nico gituma ivyo dushaka dushobora kubishikako, iyo bibuze naho duca twihangana tukagenda nko ku kabutike tukandikisha akadeni kugira abana ntibarare bararira* ».

« Dans ma famille, un bon dialogue avec ma femme m'est très important. C'est l'entente qui nous permet d'avoir tout ce dont nous avons besoin. En cas de manque, on se parle toujours et l'on reste serein. En cas de pénurie, on va à la boutique du voisin demander des denrées à crédit afin que nos

enfants ne manquent pas de quoi manger et ne passent pas la nuit à pleurer. Nous faisons cela en attendant que nous gagnions de l'argent ».

Lorsque l'harmonie règne dans la famille et l'entente règne au sein de la famille, la vie devient davantage supportable. En cas de défaillance d'une des deux pièces maîtresses (l'un des conjoints), l'autre partie en souffre énormément et les enfants payent un lourd tribut.

« *Jewe nsanzwe ndi umwubatsi w'amazu. Umugore wanje adandaza ibintu vy'itomati n'indagara akaranguza kuri COTEBU imisi yose niyo aba ari. Iyo ikiraka kibonetse n'iyo nca ngenda nkakubitayo igihe kitari gito nk'iyinga zitatu canke ukwezi. Iyo ngarutse vy'ukuri nza nzananye udufaranga dufadika nkasomesha abana kw'ishure, bakaronka utwo bafungura bakongera bakambara neza. Ariko nk'iyo ikiraka cabuze umugore wanje niwe ahadukura twe n'abana. Aratubeshaho mu kurindira ko ndonka ikindi kiraka kuko be n'ibi biraka biboneka rimwerimwe* »[92].

« Je suis un maçon depuis toujours tandis que ma femme est commerçante de *ndagala* et de tomates au marché COTEBU. Elle fait cette activité tous les jours. De ma part, je me rends là où le travail de chantier se présente. J'y passe trois semaines ou plus. A mon retour, je viens avec une bonne somme d'argent ; ce qui me permet d'assurer mes responsabilités de chef de famille à savoir nourrir les enfants, les instruire et leur acheter des vêtements. En cas de chômage, c'est ma femme qui vient au secours pour nourrir les enfants et assurer d'autres responsabilités que j'aurais dû faire en attendant qu'une autre mission de travail me soit proposée ».

Dans ce cas-ci, tout se passe dans l'harmonie et l'entente dans cette « unité économique » de la famille qui devient concrète en ce qui concerne l'apport des femmes au revenu familial et leur rôle dans sa gestion.

Vincent MPAWENAYO de Mugoboka reconnaît, lui aussi, que l'entente intrafamiliale est un des principaux piliers de la survie des familles. Cet interlocuteur de Mugoboka nous a expliqué comment, avec son épouse, ils s'entendent bien dans le partage des responsabilités.

[92] Crescent NIYONKURU de Mugoboka I, âgé de 58 ans, marié et père de sept enfants dont quatre sont encore à l'école.

« *Nk'ubu twe n'umufasha wanje kubera twiruka mu kurondera icotunga umuryango, twese turumvikana duti jewe kuno kwezi nije nzoriha inzu hama umufasha nawe agaca araba ibintu vy'irasiyo akagaburira abana gutyo gutyo. Uca wumva ko umugore wanje nawe anyunganira ibintu vyinshi cane gose. No mu kuriha mw'ishirahamwe niko kukwo nyene, iyo umupfasoni wanje yaronse nk'ibihumbi bitanu yungutse arariha mw'ishirahamwe canke iyo yabuze nanje nkaronka nca ndamurihira* ».

« Du fait que moi et ma femme allons tous les deux chercher les moyens de subsistance familiale, nous pouvons nous entendre sur celui qui va payer le loyer de tel ou tel autre mois. L'autre, dans ce cas, s'occupe de la ration des enfants, par exemple. Grâce à cette bonne entente, ma femme joue un rôle primordial au sein du ménage. Même pour s'acquitter de notre contribution dans l'association dont nous sommes membres, il en est de même. Si ma femme a gagné 5000Fbu de bénéfice, elle contribue dans l'association et si elle n'a rien eu, je m'occupe du payement. Comme cela on reste serein et calme ».

Il en est de même dans l'accomplissement des activités domestiques qui étaient exclusivement réservées aux femmes. Avec cette entente intrafamiliale, les hommes n'hésitent pas de le faire au détriment de leurs épouses. Interrogé sur la garde des enfants quand sa femme s'est rendue dans les activités de recherche de subsistance, Crescent réagit directement de la façon qui se passe de commentaires.

« *Erega abana tubasangiye n'umugore kuko twabaronkeye hamwe. Ntakintu na kimwe coza kimbuza kubasigarana mu gihe umufasha wanje yagiye kurondera icotunga umuryango. Biri mu vyo ntegerezwa gufashanya n'umukenyezi wanje. Nivyiza gufashanya kuko intumbero yacu nkuko namaze kubikubwira n'ukurondera twese icotunga umuryango. Iyo mbona ko umukenyezi wanje ariko akoresha inguvu zose mu kurondera ic'abana bafungura ntanakimwe kiza kimbuza gusigarana abana n'aho ababanyi boba batabibona neza* »[93].

« Nos enfants sont également les miens ; il n'y a aucune raison qui m'empêcherait de les garder le temps que mon épouse est allée chercher de subsistance à l'extérieur. Cela aussi fait partie des tâches que nous devons nous partager, ma femme et moi. Notre mission à nous deux tous est de

[93] Crescent NIYONKURU de Mugoboka I, marié âgé de 58ans, père de 7 enfants dont 4 sont encore à l'école

travailler conjointement pour assurer la survie de la famille. Alors, comme je te l'ai déjà dit, il est bon et juste de s'entraider. Lorsque ma femme dépense toute son énergie pour le bien-être familial, personne ne peut m'empêcher de garder pour elle nos enfants même si les voisins pourraient le considérer autrement ».

L'importance sociale de la maternité et le rôle des parents au sein de la famille et dans l'éducation des enfants n'est plus à démontrer. Elever des enfants demande de faire un partage des responsabilités entre les deux conjoints et la société dans son ensemble. La tâche des parents et le rôle des femmes en matière de procréation ne doivent pas être une source de discrimination ni limiter la pleine participation des femmes dans les activités génératrices de revenu.

Une analyse des conditions de vie des familles modestes issues de ces deux sites d'enquête s'est focalisée sur ses différentes activités, besoins et leur satisfaction. Certaines familles considèrent les métiers, quels qu'ils soient (commerce, élevage, agriculture, etc.), comme une alternative pour survivre et instruire leurs enfants. Elles font face à la pauvreté qui les guette d'où une implication dans divers métiers et associations.

Etant une institution sociale, la famille modeste de la périphérie de la ville de Bujumbura dispose des besoins et des manières de les satisfaire. Ceux-ci peuvent être semblables ou pas d'une famille à l'autre. Ce qui fait que chaque famille de la périphérie agit de sa propre manière pour satisfaire ses besoins.

CHAPITRE IV. DISCUSSION DES RESULTATS

Les résultats sont discutés à partir des grands points suivants : les principales activités génératrices de revenus répertoriées ou la stratégie de la poly-activité, la mobilisation des stratégies de survie dans les interactions, les groupes sociaux d'appartenance comme champ du combat de survie, la bonne gestion des ressources familiales, la connaissance de soi, etc.

IV.1. La polyactivité des familles périurbaines : moteur pour la survie familiale et pour le changement social

Pour FONTAINE, la polyactivité repose sur les activités diversifiées et, en l'occurrence, des activités informelles liées à l'autosubsistance comme « *la culture, les activités salariées et les activités de production artisanale et de services qui ouvrent sur des capacités entrepreneuriales, si petites soient-elles* »[94]. Ces diverses activités constituent donc un ensemble de sources de revenu auxquelles les familles modestes périurbaines font recours pour survivre et pour maintenir leurs enfants à l'école. La configuration est retrouvée avec nos enquêtés.

Tout en exerçant son métier de maçon, Nicaise garde un œil sur celui de sa femme, à savoir la couture. Tandis que Jean Claude NTIZIHABOSE exerce l'activité de pêche dans le lac Tanganyika à Gatumba, sa femme fait le petit commerce dans la cité.

Pour diversifier les sources de revenus, les membres des familles modestes de la périphérie de la ville de Bujumbura s'adonnent à plusieurs sortes d'activité ou se font compléter. Une personne peut à la fois être agriculteur, éleveur, simple commerçant, maçon, etc. Jeanette NTIRAMPEBA, exerce le métier de vanneur. Grâce à ce dernier, elle se rationne et se vêtit sans problème. En complément, quand l'occasion se présente, elle n'hésite pas à faire le tâcheron. Quand elle a eu une bonne clientèle et qu'elle a fait ce travail à la tâche, elle paie aisément des frais de scolarité et achète du matériel scolaire pour ses enfants. Quant à Pie NYANGWE, son travail consiste à extraire du sable et du moellon dans la rivière Ntahangwa. Pour diversifier, il exerce aussi le métier de porteur, *umukarani.* Egide BIKORIMANA est « grilleur de viande » et sa femme s'occupe des travaux ménagers. Celle-ci est restée dans la sphère privée que le système patriarcal

[94] FONTAINE, L., « Une histoire de la pauvreté et des stratégies de survie », *Regards croisés sur l'économie* 2008, 2, n°4, p.58

semble assigner aux femmes ; mais, toutes les autres, en plus de cela, elles s'adonnent à d'autres activités qui ne sont ni de l'intérieur, ni des champs.

Par la polyactivité, les familles périurbaines se développent et développent leur environnement social. Ces activités qu'elles exercent comme solution alternative pour assurer leurs subsistances et l'instruction de leurs enfants changent aussi leur environnement social. Cela montre qu'elles jouent un rôle de grande importance dans la société. « *L'homme n'est pas seulement soumis à des lois naturelles (…), il ne se réduit pas au statut d'observateur passif de processus qui se déroulent à l'extérieur et indépendamment de lui. Il peut contrôler et modifier son environnement matériel et social : il le produit autant qu'il est produit par lui. Ordinaire ou savant, il peut utiliser sa connaissance pour agir sur le monde et le transformer* »[95].

Une bonne répartition des tâches vidée de tout sexisme permet à ces familles de se maintenir debout face au double combat de survie.

Dans leur article, LELOUP et RYCKMANS soulignent le rôle de la femme dans la famille. Ils insistent sur le pouvoir de l'importance de la femme dans sa société. Quand elle est libérée et protégée, elle devient active dans la localité où elle se trouve et demeure le pilier du développement. « *Permettre aux femmes (pauvres) d'améliorer leur situation, c'est améliorer la situation de l'ensemble de la famille et de la société. Ceci n'est qu'un aspect de l'importance des femmes dans le développement* »[96].

Remontant plus loin dans l'histoire des courants de pensée sur l'égalité de genres, les résultats nous permettent de critiquer les propos de Jean Jacques ROUSSEAU qui, dans ses écrits, estimait que le destin de la femme était de plaire son mari et qu'elle devait être préparée aux travaux ménagers. D'après lui, la femme, mère et nourricière, devrait être préparée dans le sentiment que seuls l'amour et la maternité peuvent la rendre heureuse. Avec la précarité dans la modernité, le rôle de la femme dans les stratégies de survie connaît d'importantes transformations. BOUILLY E. et ses collaborateurs le soulignent bien : « *Les femmes africaines jouent un rôle important dans*

[95] DE QUEIROZ, J. M., et ZIOLKOVSKI, M., *Op. Cit.*, p.15.

[96] LELOUP C. et RYCKMANS H., *Le rôle des femmes dans le développement*, Bruxelles, Maison des femmes, 2006, p.2.

l'économie familiale et nationale. Ce rôle central, bien souvent invisible, est décrit, soulignant la pluralité et la créativité des stratégies inventées par les femmes face aux obstacles qu'elles rencontrent »[97].

Dans ces quartiers périurbains, nous voyons que les femmes sont libérées de leur destin statutaire de travailleuses domestiques obligées, dépendantes de leurs maris. Les stratégies de survie des familles en précarité révèlent que la femme peut assumer d'autres statuts-rôles proches de ceux de son mari, en tout cas, tout à fait différents de ceux que la tradition lui assigne. C'est cela le changement social que nous évoquions.

La question des enfants se pose autrement. L'article 11 du Code du Travail de la République du Burundi stipule qu'il est interdit de « *faire effectuer, par un enfant, un travail désapproprié à ses capacités* »[98]. Donc les enfants ne peuvent pas être employés à des travaux qui ne sont pas de leur âge, ou à des travaux qui les empêchent de recevoir l'instruction scolaire qui les prépare aux tâches des adultes de demain.

Toutefois, le constat est que les enfants des familles modestes périurbaines sont pleinement impliqués dans la recherche de subsistance familiale. Ils apportent une part importante malgré leur bas âge. Les résultats de terrain montrent que ces derniers peuvent aller jusqu'à dépasser les travaux domestiques et, comme les parents, accomplir d'autres activités génératrices de revenu.

Le rôle des filles et fils aînés de la famille face au double combat de survie nous amène à réaliser combien les familles périurbaines sont organisées et solidaires. *« Dans un cas comme dans l'autre, ce sont les parents, les frères et les sœurs plus âgés, les autres membres de la famille et les voisins qui fixent le modèle et qui exercent les pressions qui, à la longue, conduisent l'individu à se conformer à ce que la société attend de lui* »[99].

La solidarité des membres de la famille périurbaine, l'entente sur le partage des tâches dans la famille font que l'entité puisse affronter les situations de précarité auxquelles elle est soumise.

---

[97] BOUILLY E. et AL., « Femmes, féminismes et développement en Afrique subsaharienne : Et si la force du développement tenait au ''sexe faible'' », *Informations et commentaires*, n°132-133, 2005/12, pp.11-17.

[98] REPUBLIQUE DU BURUNDI, *Code de travail*, Bujumbura, 2020, p.9.

[99] MURDOCK, GP, *Op. Cit.*, p.104.

Elles se résument en un mot qui est l'unité fonctionnelle de la famille, l'un des postulats du fonctionnalisme qui stipule que : « *tout élément d'un système social est fonctionnel pour le système social tout entier* »[100]. Donc les membres de la famille périurbaine travaillent tous pour le bon fonctionnement de celle-ci.

IV.2. Les familles périurbaines mobilisent des stratégies de survie dans les interactions avec d'autres individus pour la poursuite de leurs fins

Pour le cas de notre étude, les familles périurbaines accomplissent des rôles dans une logique interactionniste. « *Le groupe familial s'insère dans la vie sociale par l'intermédiaire des relations extérieures : groupes de parenté, groupes de voisinage, associations dont les membres de la famille font partie, mouvements familiaux, etc.* »[101].

Par la collaboration avec les membres de la famille et avec les autres individus ou groupes, les familles périurbaines réussissent à survivre et à scolariser les enfants. Francine HATUNGIMANA de Mugoboka doit tout à son cousin ; Kazungu de Gatumba voit le salut en ses voisins. « Famille de sang », « famille de voisinage », ces relations restent déterminantes pour les familles en difficultés. Il en existe aussi d'autres d'une autre catégorie. Cela nous amène à comprendre que les familles modestes périurbaines vivent et travaillent dans un espace social qui est large caractérisé par des relations et des interactions entre plusieurs acteurs sociaux. La « configuration »[102] de ces relations est fonctionnelle pour elles et tape sur la notion de « champ »[103] de BOURDIEU. Elle met l'accent sur les relations d'interdépendance entre les familles modestes périurbaines (qui forment une même communauté) et entre les autres (qui forment l'environnement proche et lointain).

---

[100] MALINOWSKI B., *Une théorie scientifique de la culture et autres essais*, 1944, In GRAWITZ, M., *Méthodes des sciences sociales*, Paris, 9ème édition, 1993. p.368.

[101] CHOMBART DE LOWE, P.H. et CHOMBART DE LOWE, M.J., « L'évolution des besoins et la conception dynamique de la famille », *Revue française de sociologie*, 1960, p.414.

[102]ELIAS. N., *Op. Cit.*, p.63.

[103] BOURDIEU P. cité par Anne Catherine WIGNER, dans sa contribution « Champ », in PAUGMAN, S., (Sous la dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, PUF, (Collection « Que Sais-Je ? »), pp.50-51 : Le « champ » est un microcosme social relativement autonome à l'intérieur du microcosme social. Chaque champ (politique, juridique, journalistique, religieux, médical, universitaire, footballistique, etc.) est régi par des règles qui lui sont propres et se caractérise par la poursuite d'une fin.

Avec l'histoire des époux MPAWENAYO de Mugoboka qui raconte comment ces derniers s'organisent pour payer leur contribution dans leurs groupements sociaux, l'on comprend mieux combien la place de l'association est importante dans le dispositif. C'est elle qui viendra à leur secours en cas de pénurie. Ces associations octroient facilement des crédits à faible intérêt, font bénéficier à leurs membres des aides, etc. C'est cette interaction établie d'abord entre les membres d'une famille et ensuite avec l'environnement proche et lointain qui aide à affronter gaillardement le double combat de survie.

Ainsi, malgré leur situation de précarité, les familles périurbaines ne sont pas nécessairement en rupture avec la société globale, les interactions restent et sauvent. En cas de pénurie, d'une part, elles se rendent à la boutique du voisin pour demander des denrées à crédit afin que les enfants « ne manquent de quoi manger » et « ne passent la nuit à pleurer ». Ils font cela en attendant qu'ils gagnent de l'argent comptant. Les boutiquiers n'hésitent pas à leur consentir ce prêt car, selon les résultats, ils ont déjà confiance en « ce voisin sans sous mais honnête » qui constitue leur clientèle. D'autre part, ces familles modestes fournissent aussi une main d'œuvre aux familles résidentielles. Celles-ci leur offrent en retour un salaire mérité du travail fait ; mais, également, elles « soutiennent », « aident » leurs employés.

Disons que ces familles modestes périurbaines, qui font l'objet de notre étude, construisent des réseaux sociaux qui leur permettent de « s'en sortir ». Ces relations se font entre familles égales - même les familles non en précarité interagissent- mais ce sont des interactions sociales qui vont au-delà du sous-ensemble de la communauté et qui, à la longue, se formalisent et s'hiérarchisent.

« *Les interactions sociales sont formalisées : les relations entre égaux, avec les subordonnés, les supérieurs et les anonymes sont en grande partie ordonnées par des règles de conduite, permettant à chacun de remplir un rôle attendu et de ne pas perdre la face dans l'interaction qui peut prendre la valeur d'un cérémonial* ».[104]

En entretenant des relations d'interdépendance avec le voisinage proche et lointain qu'elles exploitent pour gagner de l'argent, les familles périurbaines bénéficient facilement d'un soutien

[104] ERVING, G., *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974, *in* PAUGAM Serge (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », pp.17-18.

dans leur combat de survie. Le cas de Espérence NDERAGAKURA de Mugoboka illustre cette situation. La dame apprécie l'action du patron de son mari qui, quand elle la voit passer sur la voie publique, se donne la peine de s'arrêter et la saluer chaleureusement. Elle en profite pour lui exposer ses problèmes (matériel scolaire pour les enfants, soif, faim, etc.). Le patron joue son rôle social et n'hésite pas à lui venir en aide.

Il y a interactions entre bénéficiaires de services et fournisseurs, entre filleuls et parrains, entre employés et employeurs ; mais aussi, entre vendeurs et acheteurs.

A travers ces services rendus, les familles modestes périurbaines entretiennent des relations d'interdépendance avec le voisinage et ces relations leur permettent de survivre au sein de leur communauté et de la société globale.

Sous d'autres cieux (dans les pays développés), on compte sur les services sociaux. Ici, tout semble être de la débrouillardise. Le service public en cette matière-là est encore à ses balbutiements.

IV.3. Les groupes sociaux d'appartenance : champ du double combat de survie

Comme les entretiens l'ont montré, les groupes sociaux d'appartenance se constituent par la famille élargie, l'association, le club culturel, etc. Appartenir à ces groupes sociaux suppose des droits et des devoirs mais également en tire des intérêts divers qui ne sont pas nécessairement explicites (les enjeux). Pour BOURDIEU, les profits que procure l'appartenance à un groupe sont au fondement de la solidarité de la famille. Ce qui ne signifie pas, précise-t-il, qu'ils soient consciemment poursuivis comme tels ; mais, dans le cas des groupes qui, comme des familles élargies, des groupes, des associations, sont expressément aménagés en vue de concentrer « le capital social » et de tirer le plein bénéfice et les profits procurés par l'appartenance ainsi que les relations liées à la participation.

Nous sommes tout à fait d'accord avec P. BOURDIEU [105] ainsi qu'avec R.H. et M.J. CHOMBART DE LOWE, « *La participation des membres de la famille à des associations diverses et de plus en plus nombreuses a pour conséquence un élargissement des contacts et*

[105] BOURDIEU, P., *Op. Cit.*, 1980, p.3.

développe l'indépendance de chacun. Les familles éprouvent de plus en plus le besoin d'être représentés en tant que telles dans la vie sociale et politique par des mouvements qui défendent leurs intérêts »[106].

Il est à noter que toutes les familles n'ont pas les mêmes représentations sociales ni les mêmes intérêts à participer dans tel ou tel autre groupe social que Olivier DE SARDAN l'exprime bien : « *Dans une collectivité donnée, tous les acteurs n'ont ni les mêmes intérêts, ni les mêmes représentations (…). Selon les problèmes, leurs intérêts et leurs représentations, ils s'agrègent différemment mais pas n'importe comment* »[107].

Les résultats ont montré que certaines sont dans l'association PIKADE parce qu'elles y tirent du profit : bénéficier le kit scolaire de leurs enfants. D'autres, dans DUTABARANE du fait qu'elles leur donnent des prêts de capitaux pour divers petits projets.

Parce que les familles périurbaines sont confrontées aux revenus précaires, les obligations alimentaires et l'instruction des enfants sont le plus souvent difficiles à assurer. Il y a des cas où ce sont les intérêts tirés dans ces groupes sociaux d'appartenance qui interviennent dans l'accomplissement de ces obligations.

« Ces familles mènent une vie simple et cela est prouvé par le fait que certains d'entre elles mangent une seule fois par jour. Le pire paraît lorsqu'il arrive le moment d'assurer l'instruction de leurs enfants. Cette situation devient donc difficile à affronter. Mais nous voyons qu'elles gardent le courage dans la recherche de subsistances familiales c'est pourquoi nous nous efforçons de les soutenir en les rassemblant dans des projets de développement »[108].

Dans tous les cas, appartenir à un groupe social, pour ces familles périurbaines en précarité augmente la chance de rester debout face au double combat de survie qu'elles doivent mener.

---

[106] CHOMBART DE LOWE, R.H. et CHOMBART DE LOWE, M.J., *Op. Cit.*, p.414.

[107] OLIVIER DE SALDAN, J-P., *Op. Cit.*, p.81.

[108] Justin MUKIZA est un interlocuteur de l'Association DUTABARANE de Mugoboka. Il est chargé des affaires sociales. Il répond à la question de savoir comment il trouve la situation économique des familles périurbaines vis-à-vis à la recherche des subsistances et de la garantie de l'instruction des enfants.

IV.4. Priorisation des besoins fondamentaux, réponses à une bonne organisation et gestion des ressources familiales et occasion à mieux prouver la force de sa personnalité

D'une manière ou d'une autre, « *Le besoin est considéré comme un état de tension qui cherche à être réduit par une satisfaction, une récompense et beaucoup plus largement comme une tendance nous portant vers un objet ou un être dans le sens d'un amour élémentaire* »[109].

Partant de cette définition, l'on comprend qu'une famille a un ensemble de besoins. Parmi ces derniers, il y a ceux qui sont beaucoup plus prioritaires et priorisés que d'autres : la nourriture, le logement, l'habillement, les soins médicaux, etc. Pour parvenir à satisfaire ces besoins fondamentaux, en plus du fait de partager le même environnement social, les familles périurbaines font des interactions importantes entre elles et avec leur voisinage. Un réseau social -au sens où l'entend BOURDIEU- est créé. Un réseau social avec ses formalisations, un réseau pris dans le même sens que TALCOTT Parsons quand il dit que « *l'action humaine prend son sens dans l'interaction ; or, pour avoir une interaction il faut des normes communes et un code commun pour échanger* »[110].

Le résultat de cette action humaine qui est l'ensemble des activités exercées par ces familles est donc utilisé pour satisfaire leurs besoins fondamentaux. C'est alors cette limitation dans la satisfaction des besoins qui leur permet d'organiser et de gérer le peu de ressources familiales disponibles et montrer de la force de sa personnalité. Ramathan SINIREMERA l'a exprimé en des termes clairs : « Nous, nous n'avons pas à nous comparer à autrui et dire qu'Untel a pris un tel ou tel mets, qu'il habite une maison de tel standing, qu'il porte des habits de tel marque, etc. Cela ne nous intéresse pas ; nous ne considérons que notre revenu (…) ». On se jauge et prend consciences des ses forces et de ses faiblesses.

Ainsi, les choix du mode de vie (décisions, objectifs, orientations, etc.) se font, certes, en référence à leur position au sein de la société mais surtout à la philosophie et à la capacité et leur détermination à prendre toutes les opportunités et à écarter toutes les menaces. Ce que disent CHOMBART DE LOWE, R.H. et CHOMBART DE LOWE, M.J., est vrai : *« Plus le niveau de*

[109] CHOMBART DE LOWE, R.H. et CHOMBART DE LOWE, M.J., *Op. Cit.*, p.416.

[110] PHARO, P. et QUERE, L., « Les formes de l'action », *Raisons pratiques* ; Paris, Ed. de l'EHESS, pp.39-69.

vie de la famille est bas, plus la mère et, dans une certaine mesure, le père, fournissent beaucoup d'heures de travail pour l'entretien des enfants »[111].

Les familles modestes de la périphérie de Bujumbura vont jusqu'à impliquer les enfants dans ce double combat de survie qu'elles mènent. Notons que l'éducation est légalement gratuite jusqu'à la fin de l'école fondamentale. Seulement, ladite éducation gratuite pour tous peut ne pas l'être ; en effet, il existe des frais indirects qui doivent être payés aux autorités locales ou aux enseignants bénévoles.

De nombreuses écoles connaissent des effectifs pléthoriques d'élèves et doivent engager des enseignants bénévoles. Les frais de motivation sont des frais supplémentaires qui sont payés par les parents à ces enseignants bénévoles ; il y a également des contributions et des frais demandés pour ceci ou cela. Pour les familles modestes, ces contributions viennent empirer la situation et des difficultés à s'en acquitter sont là et arrivent avec des difficultés de scolarisation.

Certaines familles réussissent et arrivent à accompagner leurs enfants jusqu'à la fin de leurs cursus scolaires ; d'autres échouent et poussent carrément leurs enfants à abandonner l'école.

[111] CHOMBART DE LOWE, R.H. et CHOMBART DE LOWE, M.J., *Op. Cit*., p.406.

CONCLUSION GENERALE

L'objectif général de la présente étude était d'étudier les stratégies de survie des familles modestes issues de la périphérie de la ville de Bujumbura**.** Concrètement, nous avons voulu comprendre les stratégies mobilisées par ces familles pour survivre et maintenir leurs enfants à l'école. De cet objectif, des objectifs spécifiques ont été précisés, à savoir :

- Comprendre les sources de revenu de ces familles qui leur permettent de survivre et instruire leurs enfants ;

- Comprendre le rôle des réseaux sociaux dans la recherche des moyens de subsistance familiale et de l'instruction des enfants ;

- Comprendre comment ces familles assurent une gestion des revenus du ménage en vue de satisfaire leurs besoins.

Malgré les conditions de vie difficiles dans les quartiers périurbains, les familles modestes mobilisent diverses stratégies et arrivent à se maintenir debout dans le double combat de survie. Comment s'y prennent-elles ?

Nous avons utilisé une démarche qualitative avec ses techniques de collecte de données, à savoir l'observation, l'entretien semi-directif et un récit de vie. Les familles modestes exerçant des activités dans un secteur informel ont été nos principaux enquêtés.

Nous avons interviewé quatorze simples citoyens hommes, douze simples citoyens femmes, trois hommes et une femme de l'administration locale, trois hommes des associations et une femme des associations.

L'analyse de contenu nous a permis de comprendre les stratégies mises en oeuvre.

L'étude a montré que :

- Les familles périurbaines développent certains types de stratégies sociales et économiques pour assurer leur vie et ces dernières peuvent varier d'une famille à une autre ;
- Les activités économiques : petit commerce, agriculture et artisanat sont les principales sources de revenu des familles périurbaines de Bujumbura ;

- La polyactivité, pour diversifier les sources de revenu au sein du ménage, est l'une des stratégies de survie la plus mobilisée par ces familles ;
- Les hommes, les femmes et les enfants des familles périurbaines en précarité travaillent tous pour la subsistance familiale ;
- Certaines activités comme vente des produits légumiers, du maïs cuit, etc. sont réservées aux femmes alors que d'autres sont réservées aux hommes ;
- Le petit commerce informel est une activité pratiquée par presque toutes les familles périurbaines pour réussir le double combat de survie ;
- Les relations (interconnaissances, interactions, etc.) que les familles périurbaines entretiennent avec l'environnement social leur permettent de construire des réseaux sociaux leur permettant de survivre à tout prix ;
- La limitation des besoins et la priorisation des besoins fondamentaux contribuent à la bonne et parcimonieuse gestion des ressources au sein de la famille ;
- L'entente familiale est leur pilier pour pouvoir survivre et instruire les enfants des familles modestes.

Les informations recueillies sur terrain ont confirmé toutes les hypothèses : pour manger ou scolariser leurs enfants, les familles modestes de la périphérie doivent se mettre en route chaque jour pour la recherche de subsistance familiale. Il y a également les groupes sociaux (familles élargies, clubs, associations, etc.) qui permettent à ces familles de créer un capital social et/ou un réseau social qui est l'une des stratégies sociales de survie.

Une contrainte a été mise en évidence par les résultats : les enfants peuvent s'adonner à des activités domestiques pendant une période de temps assez longue et cela perturbe en quelques sortes leurs études.

Il serait intéressant de mener une recherche sur le sort de ces enfants qui sont responsabilisés précocement dans le cadre du double combat de survie, en assurant certains rôles normalement joués par leurs parents.

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages généraux

- BAWIN-LEGROS, B., *Sociologie de la famille. Le lien familial sous questions*, Paris, 1996
- BOURDIEU P., *Raisons pratiques, sur la théorie de l'action,* Paris, Seuil, 1996
- BOURDIEU, P. et PASSERON, J.C, *Les heritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Editions DE MINUIT, 1994
- BOURDIEU, P*., La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, seuil 1996
- CAMILLERI, C., *Stratégies identitaires,* Paris, PUF, 1990
- CAMPENHOUDT, L.V. et QUIVY, R., *Manuel de recherche en sciences sociales,* Paris, Dunod, 2011
- DRANCOURT, C. N. et ROULLEAU-BERGER, L., *Insertion des jeunes en France*, Paris, PUF, 2004
- DURKHEIM, E., *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1973
- DURKHEIM, E., *Education et Sociologie,* Paris, P.U.F, 1980
- DURKHEIM, E., *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, P.U.F., 1960
- ELIAS. N., *La société des individus,* Paris, Fayard, 1991
- ERVING, G., *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974
- FESTINGER, L., et KATZ, D., *Les méthodes dans les sciences sociales*, T2, Paris, P.U.F, 1974
- GRAWITZ, M., *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1993
- HUSEN, T., *Influence du milieu social sur la réussite scolaire*, Paris, OCDE, 1975
- LAFON, R., *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant*, Paris, PUF, 1963
- LALLEMENT, M., *Le travail : une sociologie contemporaine*, Paris, Edition Gallimard, 2007

- LAUTIER, B., *L'économie informelle dans le tiers-monde,* Paris, La Découverte (col. Repère), 2004
- LELOUP C., et RYCKMANS H., *Le rôle des femmes dans le développement,* Bruxelles, Maison des femmes, 2006
- MAROUANI et AL., *Travail du genre,* Paris, La découverte, 2003
- MASPERO, F., *Les passagers du Roissy-express,* Paris, Seuil, 1990
- MENDRAS, H., *Eléments de sociologie,* Paris, Armond Colin, 1975
- MERTON, R.K., *Eléments de théorie et de méthode sociologique,* Paris, Armond Colin, 1965
- MONGEAU P., *Réaliser son mémoire et sa thèse*, Québec, Presse de l'Université de Québec, 2008
- MOUNIER, E., *Traiter du caractère,* Paris, Edition Seuil, 1946
- MUCCHIELLI, R., *Le questionnaire dans l'enquête psychosociale, connaissance du problème,* Paris, E.S.F, 1973
- MURDOCK, G.P., *De la structure sociale,* Paris, PAYOT, 1972
- OLIVIER DE SALDAN, J-P., *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique,* Louvain-la-Neuve, Bruyant-Academia, 2008
- RAMOS, E., *L'entretien compréhensif en sociologie. Usages, pratiques, analyses*, Paris, Armand Colin, 2015
- SIMMEL. G., *Les pauvres. Introduction de SERGES, Paugam et FRANZ, Schultheis*, Paris, PUF, 1908
- WIRTH, L., *Le phénomène urbain comme mode de vie*, Chicago, 1938

Thèses et Mémoires

- CITERETSE, L., *Les déchets ménagers solides de la ville de Bujumbura (Burundi) : quelles perspectives pour une gestion durable* ?, Thèse de doctorat, ULB, 2008.
- IRAKIZA, P., *La femme burundaise face à la pauvreté et la précarité dans les petits métiers : Une étude socio-anthropologique de la résilience des femmes vendeuses de la rue dans la ville de Bujumbura,* Mémoire de Master, UB, 2020.

- NGOROYIMANA, P., *Les jeunes vendeurs des crédits téléphoniques : entre survie et débrouillardise. Etude menée dans la ville de Bujumbura*, Mémoire de Master, UB, 2020.
- NITUNGA, A., *Le problème de la faible scolarisation de la province de Bubanza : cas de la commune Rugazi*, Bujumbura, Mémoire de Licence, U.B, FPSE, 2004.
- NSENGIYUMVA, A., *L'espace public urbain comme lieu de survie : Les Timbayi de Bujumbura*, Thèse de doctorat, UCL, 2010.
- SCHOEMAKER, J. F., *Stratégies de survie et procréation : une étude des bidonvilles d'ASUNCTION (Paraguay)*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1987.

Articles

- BERTAUX, D. Les récits de vie, paris, Nathan université et G. Michelat, 1975, « sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », Revue française de sociologie, vol. 16.
- BOURDIEU, P., « Le capital social [liminaire] », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Paris, 1980/ 31/.
- BOURDIEU, P., « Stratégies de reproduction et modes de domination », *Actes de recherche en sciences sociales, 1994, 105/.*
- BRUNO, L., « Sociologie de l'emploi, informalités des relations de travail et stratégies familiales en Amérique latine », *Les Cahiers du Genre*, 1999/4/.
- CHOMBART DE LOWE, P-H. et CHOMBART DE LOWE, M J., « L'évolution des besoins et la conception dynamique de la famille », *Revue française de sociologie*, 1960, pp. 403-425
- DAMON, J., « La pensée de Georg Simmel », *Informations Sociales*, 2005/ 3/N°123.
- FONTAINE, L., « Une histoire de la pauvreté et des stratégies de survie », *Regards croisés sur l'économie, 2008, 2, No.4.*
- GRELL, P., « Mouvement et sentiment de l'existence chez les jeunes précaires », *Cahiers internationaux de sociologie, 2004/2(n° 117).*
- JOURDAIN, A., et NAULIN, S., « Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu », *Idées économiques et sociales*, 2011/4 (N°166)
- LABERGE, Y., « La théorie d'Erving Goffman sur l'interaction face à face pour comprendre le téléphone mobile et les messages », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 47-1/ 2016.

- LAFORTUNE, J-M., L., « Les règles de l'ostentation : L'œuvre-phare de Veblen : source et guide de la sociologie du loisir », *Revue Interventions économiques*, mis en ligne le 01 octobre 2007, https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.537, consulté le 13 septembre 2022
- LANGLOIS, S., « Nouvelles orientations en sociologie de la consommation », *L'Année sociologique*, 2002/1 (Vol.52).
- LOISY, C., « Pauvreté, précarité, exclusion. Définitions et Concepts », *DRESS*, 2000.
- SCHAUT, C., « L'entretien qualitative : une démarche de l'interaction », *in : Jean-Emile Charlier et Luc Van Campenhoudt, 4 méthodes de recherche en sciences sociales ; cas pratiques pour l'Afrique francophone et le Maghreb*, Paris, Dunod, 2014
- TERRAIL, J. P., « La Sociologie des interactions familles/école », *Sociétés contemporaines, 1*997 / 25 / pp. 67-83
- VATZ- LAAROUSSI, M., « Des femmes et stratégies familiales en situation de paupérisation », *Recherches familiales*, 1994, 7(1), pp.59-72
- VATZ- LAAROUSSI, M., « Les nouveaux partenariats famille-école au Québec : l'extériorité comme stratégie de survie des familles défavorisées ? » *Lien social et politique*, (35), 1996, pp. 87-97

Rapport et autres documents

- De GAULEJAC, V., *Femmes au singulier ou la parentalité solitaire*, Paris, 1990
- DELEIGNE, M.C., et MIAUTON, F., *Education et pauvreté à Madagascar : une problématique à revisiter*, Antananarivo, 2001. en ligene / http://www.dial.prd.fr/dial_evenements/conf_scientifique/seminaire_pauvrete_mada/pdf/papiers/Deleigne_Miauton_final.PDF consulté le 11 Août 2022 à 15h51
- NATIONS UNIES, *Les femmes dans le monde, 2015 : des chiffres et des idées*, Département des affaires économiques et sociales, Division de statistique, New York, 2015
- PROGRAMME DES NATIONS UNIES POUR LE DEVELOPPEMENT, *Contribution thématique au rapport sur le développement humain durable au Burundi*, Bujumbura, 2008.
- REPUBLIQUE DU BURUNDI, *Code de travail*, Bujumbura, 2020

- WRESINSKI, J., « Grande pauvreté et précarité économique et sociale, Avis et Rapport du Conseil Economique et social ». Journal Officiel de la République Française, 28 février 1987

ANNEXES

ANNEXE 1 : IBIBAZO NTUMBERO Y'IKIYAGO

Amahoro, nitwa Donatien DUSUBIRE, nkaba ndi umunyeshure mu gice ca kabiri mu nyigisho za Kaminuza y'Uburundi, mu gisata cigisha ibijanye n'imibano n'imibereho y'abantu. Nkaba nje ndabagana mu ntumbero yo kubasaba ikiganiro. Ikiganiro tuza kuganira gihagaze k'uburyo mukoresha mu kugira mubeho mwongera musomesha n'abana kw'ishure. Kuri ubwo rero, nagira ndabasabe mumfashe mu kundonsa akanya gakwiye ko kuyaga namwe kugira nshobore gutahura vyinshi mu buzima bwa misi yose mubayemwo.

Kumpa iki kiganiro ni ku gushaka kwanyu, vyongeye ivyo tuza kuvugana bizoguma ari ibanga hagati yanje na mwebwe. Ariko mbanje kubasaba muze kunyemerera ndabafate amajwi ya kino kiyago tugirana. Hejuru y'ivyo, ndabemereye ko ata na hamwe hazoboneka amazina yanyu. Ico muja kunyagira cose ni ic'ingirakamaro na cane cane ko ata ntererano yanyu iza kuba ntoya, igihambaye ni iciyumviro muja gutanga. Murakoze.

0. Ibijanye n'umwidondoro w'uwo tuvugana

1. Amazina y'uwo tuvugana.
2. Mwavukiye hehe? Mufise imyaka ingahe? (Aho aba n'imyaka afise)
3. Mwoba mwubatse? Hoba haciye igihe kingana gute mwubatse? (Umubano mu rugo)
4. Mu muryango wanyu vyifashe gute? Murafise abana? Bangahe? Bariga bose?
5. Musanzwe mukora iki? Mwoba mumaze igihe kingana gute mukora ako kazi? (Umwuga w'uwo tuvugana).

I. Imyuga uwo tuyaga yoba amaze gukoreramwo imufasha kubaho akongera agasomesha abana kw'ishure

1. Mwoncira ku mayange imyuga mwoba mumaze kwiyungunganyamwo? (*Aho amaze kwiyungunganyamwo*)
2. Ubu tuvugana ni ibihe bikorwa musanzwe mukora bishobora kubaha uburyo? Ni ikihe gikorwa mubona mu vyo mukora kiza imbere y'ibindi mu kubaronse amafaranga? (*Ugushaka gutahura ibikorwa barangura bikabazanira amafaranga*)
3. Haruhande y'amafaranga ava mw'ico gikorwa, hoba hari akandi kamaro ico gikorwa kibazanira mu rugo? Umuryango wakira gute ico gikorwa ?

4. Ico gikorwa murashobora kugikorana n'ibindi bikorwa ku ruhande ? Mubigenza gute ?

II. Itunganywa ry'umuryango hamwe n'uruhara rw'umukenyezi hamwe n'abana mu kurondera ibifasha umuryango kubaho hamwe no gusomesha abana kw'ishure

1. Murashobora kumbwira ukuntu mutunganya ivyo bikorwa vyose mwadondaguye mu rugo ? Ni gute mugabangana ibikorwa ku mwanya ? (*Ugushaka kumenya uko batunganya ibikorwa vyo ku murango*)
2. Umufasha wanyu abunganira mu buryo ubuhe mu kurondera ibifasha umuryango ? (*Uruhara rw'umukenyezi mu kurondera ibitunga umuryango*)
3. Mu gihe muri mu bikorwa vyo kurondera ibitunga umuryango vya misi yose, ni gute mutunganya indero y'abana banyu mubifatanije n'ivyo bikorwa mwatubwiye ? Hoba hari ibikorwa abana banyu bakora imbere canke inyuma y'ivyigwa bishobora gusahiriza umuryango ? Bigenda gute ?
4. Mu kirundi barakunda kuvuga ngo uwutagira inasenge arisenga, ni uruhe ruhara mubona ababanyi, incuti n'abagenzi baterera mu kurondera ibitunga umuryango no mw'itunganywa ry'indero y'abana banyu ? (*Ugushaka kumenya uruhara rw'iyindi miryango canke abandi bantu mu kubaho kw'umuryango*)
5. Hoba hariho imigwi canke amashirahamwe yo kwiyungunganya musanzwe murimwo ? ayo mashiramwe abafitiye akamaro akahe mu buzima bwa misi yose ? (*Uruhara rw'amashiramwe mu kurondera ibitunga umuryango*)

III. Ikoreshwa ry'uburyo be n'ugukwiragiza uburyo mu bikenewe mu muryango

1. Mu buzima bwa misi yose, mu muryango hama hari ibikenerwa gushirwa mu ngiro kandi bisaba uburyo, mwoshobora kundodagurira bimwe muri vyo ? Ni ibihe nyamukuru mushira imbere gusumba ibindi ? (*Ugushaka kumenya ivya nkenerwa mu mu ryango mu buzima bwa misi yose* hamwe n'*ukumenya ivya nkenerwa nyamukuru badashobora kwirengagiza*)
2. Mufatiye ku bikorwa mwatubwiye bibazanira amafaranga, ni gute mushobora kuronka nkuko mwavyipfuza ivyo umuryango ukenera, mugashobora no gusomesha abana ?
3. Mu gihe mwashoboye kuronka uburyo mu muryango ni nde ahagararira ikoreshwa ryabwo ? Abukwiragiza gute muri ivyo biba bikenewe mu rugo ?

4. Mu gihe uburyo butabonetse ngo mushobore kwikenura ku vyo mukeneye vyose, muca mubigenza gute kugira mushobore kubaho no gusomesha abana banyu ?
5. Mu miryango imwe imwe haraho bihora bishika ugasanga abana birukanywe kw'ishure kubera amafaranga y'ishure. Ivyo namwe birashikira abana banyu ? muhora muca muvyifatamwo gute ?

IV. Ibibazo kuri bamwe mu barongoye amashirahamwe akorera mu Gatumba

1. Mwebwe mugendera kenshi abanyagihugu bo muri aka gace mubona babayeho gute mu buzima bwa misi yose ?
2. Ni uburyo ubuhe mubafashamwo kugira bashobore kwibeshaho bongera bagasomesha abana ?
3. Ni gute mubatunganiriza ibikorwa bakora vyo kwiteza imbere mw'iri shirahamwe maze bakaronka ico bafungura bakanasomesha abana ?
4. Ibikorwa vyo kuja hamwe mu mashirahamwe mubona bavyitabira gute ?
5. Hari impinduka mubona kuri iyo miryango canke mukibano cabo ziva canke zavuye kuvyo ishirahamwe ryanyu ribafasha canke ku nyigisho mubaha ? Ni nk'izihe ? Mwodusigurira ?

ANNEXE 2 : GUIDE D'ENTRETIEN

Bonjour, je m'appelle Donatien DUSUBIRE et je suis étudiant à l'Université du Burundi, en Master 2 Socio-anthropologie. Dans le cadre de mon travail de fin d'études universitaires, j'ai choisi de travailler sur vos stratégies de survie et de scolarisation de vos enfants. Alors, je vous demanderais de bien vouloir participer à mon enquête en m'accordant un temps non négligeable pour échanger et approfondir notre discussion.

L'entretien est simple. Je vous proposerais un certain nombre de questionnement sur votre vie quotidienne que nous allons essayer d'approfondir ensemble. Vous m'expliquerez simplement votre point de vue, votre avis. L'entretien est anonyme et confidentiel. De ce fait, je vous demanderais également d'accepter que notre entretien soit enregistré à l'aide de mon téléphone. Merci.

0. Informations démographiques

1. Nom et prénom
2. Quel est votre lieu et date de naissance ? (Lieu de naissance et âge)
3. Etes-vous marié ? (Etat matrimonial)
4. Quelle est votre situation familiale ? Avez-vous des enfants ? Si oui, combien ? Combien sont-ils à l'école ? (Situation familiale)
5. Quelle est votre occupation actuelle ? Depuis quand vous exercez ce travail ?

I. Parcours socioprofessionnel : différentes activités génératrices de revenus exercées par ces familles périurbaines pour la contribution à la survie et à la scolarisation de leurs enfants ?

1. Pouvez-vous me parler brièvement de votre parcours socio-économique ? Enumérez les différents métiers (ou activités) que vous avez pratiqués jusqu'ici. (Parcours dans les métiers)
2. Quelles activités génératrices de revenus exercent-vous actuellement ? Quelle activité principale qui vous génère du revenu plus que d'autres ? (Comprendre les activités génératrices de revenu qu'elles exercent)
3. A part le revenu qui provient de cette activité principale, y aurait-il une autre utilité de cette activité dans la famille ? Comment vous l'appréciez ?

4. Pouvez-vous l'exercer parallèlement avec d'autres activités ? Comment vous le faites ?

II. Contribution des parents, enfants, autres groupes sociaux et associations dans la recherche de subsistance familiale et scolarisation des enfants.

1. Pouvez-vous me parler de comment vous vous organisez dans l'accomplissement de toutes ces activités que vous avez énumérées ? Comment vous vous répartissez les taches ? (Gestion des activités familiales)
2. Comment votre conjoint(e) vous complète dans la recherche des subsistances familiales ? (Contribution du conjoint dans la recherche de subsistance familiale)
3. Comment vous préoccupez-vous de l'éducation des enfants tout en exerçant ces activités. Est-ce-que les enfants peuvent vous compléter dans l'accomplissement de certaines activités de la famille. Comment le font-ils ? (Gestion du temps dans les activités familiales et Contribution des enfants dans la recherche de subsistance familiale)
4. L'adage kirundi dit que « *Uwutagira inasenge arisenga* / Qui n'a pas sa tante se débrouille tout seul ». Quelle est la part des voisins, de la famille au sens élargi et autres relations dans la recherche de subsistance familiale et l'instruction de vos enfants ? Comment vous entretenez des relations avec les voisins dans la recherche de subsistances familiale ? (Savoir la part des voisins, familles dans la survie de la famille)
5. Y aurait-il des groupes ou associations dans lesquels vous participez ? Quelle est la part de ces associations dans votre survie quotidienne ? (Rôle de l'entourage, comprendre les relations avec son environnement social)

III. Gestion du revenu de la famille et satisfaction des besoins familiaux

1. Dans la vie quotidienne, il existe toujours des besoins à couvrir. Pouvez-vous énumérer les besoins quotidiens dans votre famille ? Quels sont, selon vous, les principaux que vous ne pouvez pas ignorer ? (Savoir les besoins prioritaires qui se présentent dans la famille)
2. En vous basant sur le parcours de vos activités quotidiennes, comment parvenez-vous à satisfaire les besoins de la famille y compris l'instruction de vos enfants ? (Savoir si tous les besoins sont satisfaits)

3. Lorsque vous gagnez du revenu au sein de la famille, qui est responsable de la gestion de ce dernier ? Comment répartissez-vous ce revenu dans les différents besoins que vous avez énumérés ? (Gestion du revenu familial)
4. En cas de déficit monétaire, quelle est l'autre alternative qui vous convient et qui vous paraît rapide ? (Satisfaction des besoins de la famille)
5. Dans certaines familles, il arrive souvent des cas où les enfants sont chassés de l'école à cause des frais scolaires. Cela vous arrive ? Comment gérez-vous ces cas ?

IV. Questions destinées à l'administration des associations

1. En tant qu'employé de l'association qui travaille dans cette zone, comment vous trouvez leur situation économique dans la vie quotidienne ?
2. Quelle est votre intervention vis-à-vis de leur survie et l'instruction de leurs enfants ?
3. Comment organisez-vous des activités génératrices de revenus organisées dans votre association visant à améliorer les conditions de vie de ces familles ?
4. Comment vous appréciez l'implication de ces familles dans les associations ?
5. Ya-t-il des changements qui s'opèrent au sein de ces familles et leurs communautés dus aux formations et aux activités exercées par ces familles via votre assocaition ? Lesquels ? Expliquez.

ANNEXE 3 : LISTE DES INTERVIEWES

	Nom et prénom (pseudonymes)	Fonction	Sexe	Age	Lieux	date de 2022
1	Angélique INAMAHORO	Agent de l'association PIKADE	F	32 ans	-	Le 17 Septembre 2022
2	Clainie NIYONZIMA	Cultivatrice et commerçante	F	41 ans	Gatumba	Le 20 Novembre 2022
3	Consolatte NIHONGERA	Cultivatrice et commerçante	F	24ans	Gatumba	Le 20 Novembre 2022
4	Constance NTAHOMBAYE	Vendeur du maïs cuit	F	28 ans	Gatumba	Le 20 Novembre 2022
5	Crescent NIYONKURU	Maçon	M	58 ans	Mugoboka	Le 03 Novembre 2022
6	Daphrose SIBONIYO	Cultivatrice et commerçante	F	51ans	Gatumba	Le 12 Novembre 2022
7	Divine MUKEZIMANA	Vendeur du charbon	F	39 ans	Gatumba	Le 28 Octobre 2022
8	Egide BIKORIMANA	Grilleur de viande	M	38 ans	Mugoboka	Le 03 Novembre 2022
9	Elie MINANI	Agent de l'assoction EJO NIHEZA	M	40 ans	-	Le 01 Novembre 2022
10	Emelyne NKURIKIYE	Commerçante (Ubupishi)	F	37ans	Gatumba	Le 12 Août 2022
11	Emile KABURA	Gardiennage de Rohero	M	45ans	Gatumba	Le 20 Novembre 2022
12	Espérance NDERAGAKURA	Vendeuse des produits légumiers	F	38 ans	Mugoboka	Le 11 Novembre 2022
13	Etienne KABERA	Activité de pêche	M	32ans	Gatumba	Le 30 Novembre 2022
14	Evangéline NIBIZI	Vanneur et tressage des nattes	F	35 ans	Gatumba	Le 11 Août 2022
15	Francine HATUNGIMANA	Vendeuse des produits légumiers	F	46 ans	Mugoboka	Le 11 Novembre 2022
16	Gabriel NIYONZIMA	Commerçant	M	55 ans	Gatumba	Le 12 Août 2022
17	Goreth KANEZA	Vendeuse des produits légumiers	F	38 ans	Mugoboka	Le 11 Septembre 2022
18	Hamisi GATIBU	Maçon	M	41 ans	Mugoboka	Le 04 Novembre 2022
19	Jean Claude NTIZIHABOSE	Activité de pêche	M	34 ans	Gatumba	Le 30 Octobre 2022
20	Jean Paul NDIKUMASABO	Cultivateur	M	51 ans	Gatumba	Le 28 Août 2022
21	Jean Pierre KAZUNGU	Cultivateur	M	54 ans	Gatumba	Le 30 Octobre 2022
22	Jeanette NTIRAMPEBA	Vanneur et tressage des nattes	F	57 qns	Gatumba	Le 11 Août 2022
23	Julien NDAYISHIMIYE	Agent de l'association PIKADE	M	33 ans	-	Le 25 Aôût 2022

24	Justin MUKIZA	Agent de l'association DUTABARANE	M	36 ans	-	Le 01 Novembre 2022
25	Juvénal MPONGO	Maçon	M	56ans	Gatumba	Le 20 Novembre 2022
26	Leonard NIYONGERE	Vendeur de boisson local	M	44 ans	Gatumba	Le 04 Novembre 2022
27	Léonce MURYANGO	Maçon	M	37 ans	Mugoboka	Le 22 Septembre 2022
28	Nicaise IRAKOZE	Maçon	M	37 ans	Mugoboka	Le 22 Septembre 2022
29	Pie NYANGWE	"Ubukarani"	M	35 ans	Mugoboka	Le 08 Août 2022
30	Ramathan SINIREMERA	Cultivateur	M	37 ans	Gatumba	Le 30 Octobre 2022
31	Rénovat MUHIMPUNDU	Cultivateur auprès de RUKOKO	M	51ans	Gatumba	Le 30 Novembre 2022
32	Thérèse BUCUMI	Vendeuse des produits légumiers	F	33ans	Gatumba	Le 30 Novembre 2022
33	Vestine NININAHAZWE	Vendeuse des avocats	F	39 ans	Gatumba	Le 11 Août 2022
34	Vincent MPAWENAYO	Commerçant (boisson locale)	M	44 ans	Mugoboka	Le 22 Septembre 2022